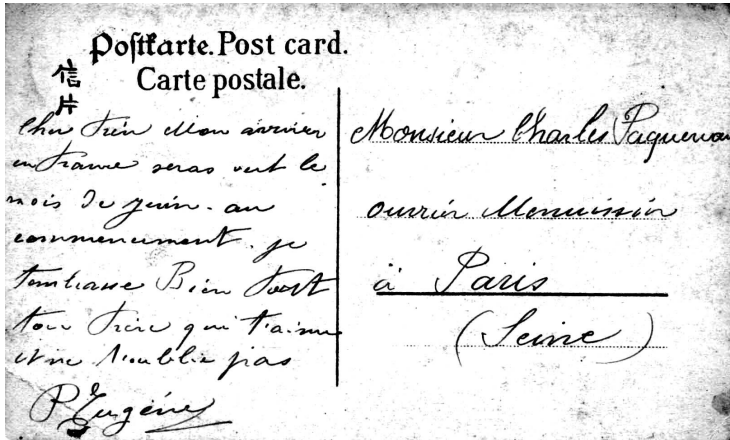


Viviane

***ETAPE SUR LA
ROUTE
DE L'INFINI***



Douceur et Harmonie



En 1910 les facteurs parisiens ont réussi à acheminer
cette carte postale avec pour seule adresse:
Charles Paquereau, ouvrier menuisier à Paris!

Sur la photo de la page de couverture:

La soeur de Viviane, Suzanne,
tient Viviane dans ses bras.

INTRODUCTION

Une force impérieuse m'a poussée à revivre mon passé et à l'écrire pour l'offrir à tous. Si vous me lisez sans préjugés, vous verrez tout d'abord qu'un bébé ce n'est pas ce que l'on croit généralement. S'il crie ce n'est pas toujours parce qu'il a faim ou besoin d'être changé de couche, ou parce qu'il a mal quelque part. Certes ce peut être pour l'une de ces raisons habituellement admises. Ce peut être aussi parce que son petit corps est empaqueté dans des langes. Mais s'il crie, c'est surtout parce qu'il se sent à l'étroit dans ce corps de bébé, car il n'est pas ce corps.

Il est un être immortel qui a déjà vécu d'innombrables existences dans des formes différentes. Il vient un peu comme un essaim d'abeilles, dont les unes seraient claires, les autres sombres et lourdes. Les abeilles claires symbolisent les entités qui nous élèvent vers la lumière, et les abeilles sombres les entités qui habitent notre corps et nous poussent à des actes néfastes parce qu'elles

ne sont pas évoluées. Ces entités nous ont suivi parce que nous leur avons obéi dans une vie passée. C'est cela le karma.

Pourquoi ai-je atterri dans cette famille plutôt que dans une autre? Peut-être parce que là je n'ai pas été palissée, taillée, mutilée comme j'aurais risqué de l'être dans d'autres familles de cette époque. Ainsi je suis restée intègre dans mon âme. Cela m'a permis d'entendre souvent les voix pures qui chantent au temple de ma conscience. C'est pour cela que j'ai toujours été sensible à la poésie qui se dégage de la nature. C'est pour cela que j'étais calme et heureuse dans la voiture de déménagement roulant sous la voûte des arbres. Mais après, quand j'ai vu le terrain en partie cimenté, les grands trous et les chiffons accrochés, cela m'a violemment choquée.

Les adultes, quand ils sont coupés du temple de leur conscience, en sont à croire qu'un bébé ne se soucie pas de l'environnement, qu'il ne sait pas discerner s'il est beau ou laid. Et bien, j'apporte le témoignage qu'il n'en est pas ainsi, mais qu'au contraire, un bébé éveillé s'en rend parfaitement compte. De ce fait, il est très important qu'il évolue dans des lieux harmonieux. Il est bon aussi qu'il s'endorme sous des rideaux sur lesquels sont imprimés des oiseaux.

La contemplation des étoiles m'a beaucoup apportée aussi, et je suis certaine d'avoir captée des vivantes pensées de Camille Flammarion. Dans ma petite enfance mes parents ne m'ont jamais parlé de Dieu. Cependant, je savais qu'il existait un Divin-Artiste, créateur de l'Infini et de tout ce qu'il y a de beau sur la terre. Je

savais que ce grand être était plein de sensibilité, de bonté. Je le savais par ses anges du temple de ma conscience.

Ce qui fait que j'étais horrifiée quand j'ai su que les terriens tuaient et mangeaient des poissons, tuaient et mangeaient des vaches au regard si doux. Et puis, quand j'ai été mise à l'école et que j'ai entendu parler de l'histoire de France, là encore j'ai été horrifiée. Mais quand dans une école catholique j'ai entendu la maîtresse dire que Dieu jetait en enfer tous les gens qui ne vont pas à l'église et tous les bébés qui ne sont pas baptisés, là je n'étais pas horrifiée, car je savais que ce n'est pas vrai. J'ai seulement plain la maîtresse et tous les élèves qui croyaient cette absurdité.

Non, Dieu, je le savais, est un artiste, un doux poète. Les fleurs des arbres et les chants des oiseaux sont là pour en témoigner. Et Dieu est plein de bonté, le soleil qui est l'un de ses fidèles serviteurs et amis, nous le montre. Mais la plupart des terriens ne savent pas voir et n'entendent pas les anges du temple de leur conscience. Ainsi ils n'agissent pas, ils sont agis par de néfastes entités. Ce n'est pas de leur faute, ils ne s'en rendent pas compte.

En revivant mon passé, je me suis aperçue avec horreur que cela m'est arrivé dans des moments où je me trouvais coupée du temple de ma conscience. Cela m'est arrivé notamment quand mes parents sont retournés à Paris, m'emmenant avec eux pour loger dans un affreux taudis sans air. Arrivée là lucide, consciente de ce logement sordide, mais n'y pouvant rien, je fus bientôt envahie par toutes sortes d'entités parasites, et mon âme

est entrée dans cet état léthargique dans lequel se trouvent la plupart des humains. Cependant, je n'avais que neuf ans. Et c'est en revenant vers la nature amie que je me suis réveillée de nouveau. Mais je ne l'étais pas toujours, loin de là!

Dans le récit authentique de mon étape sur la route de l'infini il y a une chose que j'ai oubliée de noter: c'est que je suis venue dans un corps très faible de constitution. Une preuve? c'est seulement à l'âge de deux ans et demi que j'ai pu apprendre à marcher et je ressentais souvent de la fatigue corporelle.

Tout au long de cette étape sur la route de l'Infini, j'ai connu de grandes joies et des moments de plénitude chaque fois que j'ai été attentive à la voix des bons Messagers du Divin-Artiste qui chantent la vie au fond du temple de la conscience. Chaque fois j'étais dans l'enthousiasme, et je ressentais un bonheur immense.

Mais hélas, je n'ai pas toujours écouté les bons anges du Divin-Artiste. Surtout les messagers de la Sagesse et de la Prudence. Cela m'a valu de passer par de terribles épreuves et de me trouver plusieurs fois au fond de profondes détresses. Mais je m'en suis toujours sortie grâce aux bons messagers que Dieu a déposé au cœur de tous les êtres, au fond de toutes les formes de vie. S'ils étaient connus et aimés et si un certain nombre d'humains les manifestaient en pensées, en paroles et en actes, nul doute que la Paix et le Bonheur ne tarderaient pas à régner sur terre.

Chapitre 1

QUAND J'ETAIS DANS MON ENVELOPPE DE BEBE

En cette étape sur la route de l'Infini, c'est le 30 mars 1920 que je me suis réveillée à la vie terrestre, sous la forme d'une fillette née dans un logement parisien. Mes parents, d'origine vendéenne, avaient deux autres enfants: Charles 18 ans et Suzanne 12 ans.

Je ne perçois aucun souvenir de l'instant de ma naissance, mais je me retrouve bébé de quatre ou cinq mois, dans les bras de ma sœur, sur un balcon, regardant la tour Eiffel.

Une autre fois, dans un berceau, mais mal à l'aise dans un maillot trop serré.

Mais là où je me revois maintenant, c'est dans une voiture de déménagement bâchée de toile verte. Elle est entraînée par deux solides chevaux gris qui galopent sur une belle avenue droite, soulignée par un fossé de chaque côté et bordée d'arbres.

Des érables, dont les branches se rejoignent pour former une magnifique voûte.

J'étais calme, paisible, heureuse.

Mais tout à coup, la voiture s'est arrêtée près d'une bâtisse rébarbative. Quelqu'un est descendu, a mis des planches en travers du fossé.

Que s'était-il passé? Je me souviens, j'étais bébé d'un an dans les bras de ma sœur en cette existence, une grande fille de treize ans. J'ai regardé autour de moi un terrain vague, cimenté par place, et par endroit avec de grands trous. C'était, je l'ai su plus tard, un terrain d'aviation militaire transformé en lotissement.

Ce terrain était clos d'un treillage de bois. Un garçon de 19 ans, mon frère, m'a tendu les bras:

- Qu'est-ce que tu as, loupiote?

A son cou j'ai pleuré, et j'ai continué tandis qu'il m'emmenait à la maison, une grande baraque en planches que mon père et lui venaient de terminer.

Tout le monde disait:

- Mais qu'est-ce qu'elle a, mais qu'est-ce qu'elle peut bien avoir cette petite à pleurer comme ça?

Et mon frère de dire:

- Elle a soif, pauvre loupiote, tiens prends-là!

C'est ainsi que je me suis retrouvée sur les genoux de ma mère qui m'offrait la tétée. Mais je refusais et continuais de pleurer.

Je pleurais parce que tout ce que je voyais était affreux: ce sol cimenté, ces grands trous, les chiffons accrochés, le chiffonnier, tout, y-compris cette grande baraque, tout me paraissait hideux, et je ne pouvais pas l'expliquer avec des mots parce que j'étais enfermée dans ce corps limité de bébé qui ne savait pas parler.

AMOUR DE L'INFINI

Un autre souvenir me vient. C'était la nuit. Je me trouve au cou d'un copain de mon frère. Ils étaient plusieurs garçons revenant du bal voisin, et ils chantaient. Mais leur chant était si affreux, si discordant, que cela me faisait mal, et je voulais m'enfuir.

Mais j'étais encore enfermée dans ce corps de bébé qui ne savait pas marcher, alors je pleurais tristement.

Mais tout à coup, un messager m'a fait lever les yeux vers le ciel, un ciel pur, tout étoilé. Ce merveilleux spectacle a séché instantanément mes larmes. Je n'entendais plus les chansons affreuses, mais une belle musique: celle des sphères tournant dans l'Infini.

LILLE EN 1922

Mon père, menuisier, faisait parfois des déplacements et parfois maman allait le rejoindre. C'est ainsi qu'elle m'emmena à Lille. C'était en 1922, j'avais donc deux ans. Je me revois au cou de ma mère, dans le hall d'entrée d'un immeuble de briques rouges. Je revois mon père qui est venu nous embrasser. Je revois l'escalier, je sens à nouveau le parfum des planches fraîchement rabotées, mêlé à l'odeur de la peinture.

La chambre qui nous était destinée était au troisième étage. C'était une chambre toute propre. Nous étions sans doute à la mi-carême, car je me revois debout sur une chaise, soutenue par maman. Je regarde avec étonnement un long défilé de personnes masquées et costumées. Ce souvenir m'a frappée, je revois encore aujourd'hui tous ces personnages et les chars fleuris.

Ce qui m'a étonnée aussi dans cette chambre, c'était l'électricité: je ne connaissais que les lampes à pétrole. Et voilà qu'il suffisait d'appuyer sur un bouton pour que jaillisse la lumière. Cette lumière, je voulais qu'elle reste allumée toute la nuit, car je n'ai jamais pu supporter l'obscurité.

Alors je me souviens: la première nuit, je me suis réveillée dès que mes parents ont éteint la lumière, et je pleurais. Mais après, mes parents ont acheté une petite lampe pigeon, dont j'avais l'habitude. Sous sa lueur, j'ai pu dormir paisiblement toutes les nuits passées dans cette chambre bien nette de la ville du Nord où mes parents sont resté quinze jours ou un mois.

Durant tous ces séjours, à part la première nuit, j'ai toujours été très calme, souriante.

Maman me l'a confirmé plus tard, disant que j'étais bien sage, tandis qu'au lotissement je criais souvent. C'est qu'il y avait de très néfastes vibrations dans cet ancien terrain d'aviation militaire.

J'AI APPRIS A MARCHER DANS UN TROU.

C'est au retour de Lille que j'ai appris à marcher. Et cela dans un de ces nombreux trous que ma mère et ma sœur comblaient.

Je revois ma sœur me déposer dans ce trou. Je sens encore l'odeur de la terre. Je me souviens très bien des pensées qui me hantaient quand j'étais dans le trou:

"Autrefois j'avais été grande et je savais marcher. Je devais à nouveau y parvenir".

Alors je m'exerçais, tombant et me relevant dans la terre molle. J'ai fait mes premiers pas toute seule, dans un mélange de confiance, de crainte et de tristesse. Imaginez un peu: apprendre à marcher dans un trou d'un terrain militaire! Heureux l'enfant qui fait ses premiers pas dans un jardin fleuri, ou sous les arbres d'une forêt.

J'ETAIS ASSISE SUR UNE BOULE.

Bientôt, je sus marcher. Mais j'étais souvent fatiguée, alors on me portait. Il me souvient qu'un jour ma sœur m'avait fait courir à travers champs, mais bientôt je fus très fatiguée. Elle me porta, puis au bout d'un moment, elle me déposa dans le champ et partit. Je me mis alors à regarder autour de moi à l'horizon.

Je vis que j'étais assise sur une boule, une très grosse boule. Si belle, avec de l'herbe verte et des fleurs de toutes les couleurs. J'étais heureuse de découvrir cela.

Et quand Suzanne revint, je voulus lui expliquer ma joie, mais je ne pus que sauter et battre des mains.

Ma sœur n'a jamais su pourquoi j'étais si contente.

QUELQU'UN FAISANT PARTIE DE MA SŒUR M'ANIMAIT

De ma sœur, j'étais la poupée. Elle me frisait, elle me mettait des rubans dans les cheveux. Il me souvient qu'elle aimait à m'habiller, et souvent il se passait ce phénomène dont j'ai conscience à présent:

Avec ma sœur il arrivait que je n'étais plus moi-même, mais quelqu'un faisant partie d'elle-même m'animait, me faisait par exemple être contente d'avoir une belle "bob" (robe).

Elle m'emmenait aux manèges des fêtes foraines. Il me souvient qu'un jour une balançoire m'avait heurté le front. Cela m'avait fait très mal et je pleurais.

- Surtout ne le dis pas à notre mère, me recommanda-t-elle.

Dans le hall de la gare, elle m'avait lavé le front à l'eau froide. Mais j'avais encore mal. Un homme s'était approché et m'avait donné une orange. C'était la première fois que je voyais une orange! Je ne savais même pas que cela se mangeait. Pour moi, c'était l'image de la boule sur laquelle se posent nos pieds. J'étais fort intriguée. Alors, j'en oubliais la bosse que j'avais au front. Ma sœur éplucha l'orange et me la fit manger.

Mais je repensais à l'instant merveilleux où j'avais découvert que la terre était ronde. L'orange avait éveillé ce souvenir, alors j'en étais heureuse et je n'avais plus mal du tout. Ma sœur devait s'imaginer que c'était parce que j'avais mangé une orange, mais ce n'était pas cela.

J'AI CAPTE LES BELLES PENSEES DE CAMILLE FLAMMARION.

Ma sœur m'emmenait souvent au marché de Juvisy. J'aimais contempler les paysages que l'on découvre des hauteurs de cette ville. J'en aimais les grands escaliers, ses rues montantes et son parc: j'admirais les grands rochers et l'eau qui en jaillissait retombant en cascades.

Il m'arrivait aussi de regarder l'observatoire de Camille Flammarion. A cette époque, je ne savais pas que c'était cela, mais j'étais heureuse de regarder cette maison surmontée d'une coupole.

Toute petite, j'avais remarqué que tout dans la nature était rond ou arrondi: les arbres, les feuilles, les fleurs et surtout la boule sur laquelle tout cela se trouvait.

Un jour, échappant à la surveillance de Suzanne, je suis partie pour retrouver l'endroit où un jour elle m'avait déposée. Cet endroit où j'avais été si heureuse de découvrir que la terre était une boule.

Retrouvant l'endroit, j'ai à nouveau regardé tout autour à l'horizon, et voilà que j'ai fait un rêve. Toute éveillée, j'entendais parler de sphères, de planètes, d'univers infini, de galaxies. Ce langage, que je n'avais encore jamais entendu dans cette vie, m'était cependant familier, et j'en comprenais toute la signification.

Je courus retrouver ma sœur. Je voulais lui parler de tout cela, lui dire que nous étions sur une sphère perdue dans

l'Infini, environnée de mille et mille galaxies, mais je n'ai pas pu. Elle a dû seulement lire dans mes yeux le rayonnement d'une joie inconnue qui l'a ravie, car elle m'a pris dans ses bras et elle m'a dit:

- Je t'aime bien, tu sais.

Un jour, l'un des amis de ma sœur me donna une balle bleue. Je la revois encore. Elle n'était pas lisse, mais couverte de protubérances. Pour moi, cette balle était la forme réduite de la planète terre. Je l'ai posée sur une boîte en fer. Je la regardais souvent. Elle fut ma première mappemonde.

LE MERVEILLEUX RIDEAU

Je n'ai pas gardé un très bon souvenir de la grande cabane grise que mon père et mon frère avaient construite. Elle se composait de trois pièces, mais je me souviens surtout de celle du milieu.

A l'entrée, une porte s'ouvrait à l'extérieur. Quand il ne faisait pas trop froid la porte était ouverte et je m'agrippais au portillon pour regarder dehors.

Mais ce qu'on y voyait n'était pas toujours très agréable car il y avait beaucoup de rats. Mon père haïssait les rats et me communiquait la haine qu'il avait pour ces bêtes. Par contre, j'aimais les mulots. Quand j'étais seule dans la pièce, assise sur un petit banc, ils venaient sur mes

genoux et je leur donnais du pain.

Dans cette pièce, je revois mon lit en fer qui avait une tringle soutenant un rideau de cretonne sur lequel étaient imprimés des oiseaux. Ce n'étaient pas de beaux oiseaux, non, c'était seulement des moineaux, et encore pas très bien dessinés. Mais quand j'étais sous ces rideaux fermés, je contemplais ces oiseaux, et ceux-ci se transformaient, devenaient des vrais que je voyais voler et entendais chanter.

C'était le passage d'une vie antérieure qui se déroulait.

LA BELLE MUSIQUE.

J'aimais aussi la musique. Mon père m'a souvent dit qu'à trois ans je tirais de la mandoline de mon frère des sons très harmonieux, et que je battais la mesure quand c'était mon frère qui en jouait. Je ne retrouve pas ce souvenir.

UN FILM DONT J'AI GARDE LE SOUVENIR

Par contre, je me souviens que ma sœur m'emmenait souvent au cinéma. En ce temps là, il était en noir et blanc, sans paroles, mais accompagné de musique. Celle-ci était assez souvent harmonieuse et douce.

Il me souvient particulièrement du film qui avait pour titre "Mireille". Quelques scènes de violence dont les clichés, heureusement, se sont effacés. Par contre, je retrouve bien nettes quelques belles images mouvantes. Ce film se passe aux environs d'Arles. J'en revois les paysages, les cultures et aussi les arlésiennes en leurs costumes, puis des hommes tressant des paniers. Surtout je revois Mireille cueillant des cerises. Et puis tout à coup, elle apparut avec de jeunes mésanges dans les mains, tandis que l'on entendait une musique douce, accompagnée de chants dont j'ai retenu quelques mots que voici:

Chantez, chantez Magnanarelles

Car la cueillette aime le chant.

Comme les vertes sauterelles

Au printemps dans l'herbe des champs

MA SŒUR ACHETE LE CADAVRE D'UN POISSON

Ma sœur m'emmenait souvent au marché. Il y en avait deux: celui de Juvisy et celui d'Athis-Mons. Habituellement perdue dans la foule, enfouie dans une sorte de brume, je n'étais pas présente, donc je ne remarquais rien.

Mais un jour il en fut tout autrement. C'était au marché d'Athis-Mons. Sortant de la brume, je regardais ma sœur. Elle était arrêtée devant un infect étalage et manipulait un animal visqueux, sans pattes, aux yeux ronds. Ce pauvre animal était l'image même de la douleur et de la terreur, et de plus il répandait une odeur infecte. Je vis ma sœur mettre cela dans son sac à provisions, la tête dépassant du sac.

Tremblante, révoltée, ne sachant pas comment m'exprimer, je me mis à hurler d'indignation. Je cherchais à m'enfuir, mais ma sœur me retint solidement. Tout au long du chemin je criais, je trépignais. Des passants s'informèrent de ce que j'avais.

- C'est parce que j'ai acheté ce poisson ...

Il y en avait qui disaient:

- Ah, c'est pour ça! Donne-lui une bonne correction à cette gamine!

Une "bonne" dame s'arrêta et me dit:

- Voyons, ma petite fille, il ne faut pas avoir peur, ce

poisson est mort et tu seras bien contente d'en manger.

Le manger? !!!

A l'idée que quelqu'un serait capable de manger ce cadavre, je me mis à hurler encore plus fort.

Arrivés à la maison, ma mère affolée, demanda à ma sœur ce qui m'était arrivé. Quand elle sut que c'était à cause du poisson, elle dit:

- Bah! il faudra bien qu'elle s'y habitue.

Et ma mère se mit à tripoter le poisson, puis le mit à cuire. L'odeur devint plus infecte encore et je vomis.

Après, que s'est-il passé ? Je n'en sais rien. Sans doute, je me suis endormie et j'ai un peu oublié cette scène atroce.

JE REFUSE DE MANGER DES CADAVRES D'ANIMAUX

J'aimais les vaches. Pas très loin de chez nous, il y avait une prairie où paissaient des vaches. Je les aimais, oh combien ! Leurs grands yeux doux m'attiraient et dès que je pouvais, je courais vers elles pour les caresser et les embrasser. Elles comprenaient que je les aimais, alors, elles penchaient la tête vers moi. J'entourais cette tête de mes bras et couvrais de baisers de tendresse leur large front.

Quand ma mère s'apercevait que j'étais avec les vaches, vite elle accourait, complètement affolée et m'emmenait en disant:

- Il ne faut jamais approcher les vaches. Tu verras, un jour il y en aura une qui t'esquintera avec ses cornes.

Heureusement, je n'en croyais pas un mot.

Cet amour que j'avais pour les vaches était profond car cela me venait d'une vie antérieure. L'une d'elle m'avait courageusement défendue contre un chien qui me mordait. Je l'ai su plus tard, mais en attendant, j'aimais profondément les vaches.

Ma mère, c'était le contraire, elle les détestait. Elle n'a jamais voulu boire de leur lait et ne m'en a jamais donné. Elle m'a sevré au café noir avec du pain blanc trempé dedans. Je la revois encore, me donnant cela à la cuillère. Elle aurait été mieux inspirée de me donner des fruits, mais je ne me souviens pas en avoir vu à la maison tout au long de ma petite enfance.

Par contre, elle me donnait souvent du céleri-rave coupé en gros cubes, mais tellement imprégné de moutarde, poivre et vinaigre que n'importe quoi pouvait passer pour ce légume. C'est ainsi qu'un jour, je croyais que c'était cela que je mangeais. Ma sœur me regarda et dit:

- Sais-tu ce que tu manges ?

- Oui, répondis-je, c'est du céleri.

- Pas du tout, me dit-elle, c'est de la vache.

De la vache ! Je ne pouvais pas croire que cela fut possible.

- Mais si, insista-t-elle. C'est une vache qui a été tuée. Notre mère en a fait cuire et l'a coupé comme du céleri, mais c'est de la vache, je t'assure.

Quand j'ai compris que c'était vrai, j'ai jeté l'assiette sur le sol cimenté et j'ai couru vers l'avenue. Je voulais revoir les vaches, je voulais les embrasser, mais la barrière était fermée. Longtemps, je suis restée agrippée à cette barrière, pleurant sans arrêt. J'étais révoltée :

- Alors on tue sur la terre, on assassine sur la terre. Je ne veux plus vivre, je ne veux pas rester...

Puis je me suis endormie. Sans que je m'en aperçoive, j'ai été portée dans mon lit aux rideaux d'oiseaux. Quand je me suis réveillée, je savais...

Je savais que j'avais déjà vécu dans d'autres corps qui étaient morts. Mais à chaque fois j'étais revenue à la vie dans un corps différent, dans une famille différente. J'ai su qu'il en était de même des animaux que des hommes.

Je savais que c'était pour les pauvres animaux assassinés des moments terribles, que les hommes qui les assassinent ne sont pas présents à leur être réel. En assassinant, ils accomplissent un acte inconscient, puisqu'injuste et cruel. Mais ce n'est que le corps qu'ils tuent. L'âme, où corps immortel, survit et renaît dans un corps nouveau. Les vaches redeviennent veau ou petite génisse.

J'étais contente de savoir cela, mais fort peinée que ma famille mange leur pauvre corps assassiné.

A partir de ce moment-là, je refusais tout ce qui me

paraissait suspect. Cela au grand mécontentement de mes parents, fâchés contre ma sœur, parce qu'elle m'avait dit la vérité.

J'ai essayé d'expliquer à ma famille ce que je savais. Mais ma mère m'a répondu:

- Bah! bah! bah!. Tout ça, ça n'existe pas. Quand on est mort, que l'on soit des bêtes ou des gens, c'est bien fini, on est débarrassé de la vie. Il faut manger les bêtes, car si nous ne les mangions pas, ce sont elles qui nous mangeraient.

Et mon père, qui n'avait même pas fait attention à mon explication, me dit :

- Tu sais Madeleine, il faudra que tu en manges de la viande. Sans cela, tu ne deviendras jamais une belle jeune fille. Dans vingt ans, il y aura belle lurette que tu seras dans la terre.

Ce à quoi je répondis avec fermeté:

- Tant mieux, je renaîtrais dans une autre famille qui me comprendra mieux.

- Ne dis pas de bêtise, Madeleine, reprit mon père. Ta sœur a eu le tort de te dire que ce que tu mangeais, c'était de la viande de vache, et les petits enfants n'ont pas à s'occuper de ce que leurs parents leur donne à manger. Ca ne les regarde pas. Il faudra que tu te remettes à manger de la viande, tu as compris, Madeleine ?

'VIVIANE

Mais tout à coup, j'eus horreur de ce prénom "Madeleine". Madeleine, c'était celle qui avait mangé des débris de cadavres de vache assassinée. Je ne voulais plus être celle-là. Je suis allée le dire aussitôt à ma mère.

- Je ne veux plus m'appeler Madeleine !

- Bon, ça va. On ne t'appellera plus Madeleine.

Elle me donna à choisir entre mes deux autres prénoms: Viviane ou Colette. J'ai choisi spontanément Viviane.

- C'est ton parrain qui est Italien, qui a choisi ce prénom bizarre (en ce temps-là, ce prénom n'était pas courant) me dit ma mère, qui m'a toujours appelée Loulou.

J'étais sa Loulou, et elle avait tellement peur que sa Loulou s'affaiblisse à ne pas manger de cadavres, qu'elle lui faisait boire de l'eau dans laquelle elle avait mis tremper des clous rouillés. Et surtout, je me souviens que mon père me donnait des pleines poignées de sucre blanc avec un petit bout de pain blanc.

- Mange, me disait-il. Ca fortifie les os et ça fait devenir les yeux bleus.

J'aurais aimé avoir les yeux bleus comme le ciel, alors je mangeais du sucre en quantité. Ca ne ressemblait pas aux débris de cadavres d'animaux, alors pour moi, c'était l'essentiel.

J'AIMAIS LE JARDIN

C'est vers cette époque que j'ai commencé à aimer le jardin, car l'affreux terrain en était devenu un à peu près bien, parce que ma mère et ma sœur y avaient beaucoup travaillé. Les trous étaient comblés et ils y avaient planté des arbres fruitiers. Et puis le chiffonnier et ses chiffons avaient disparu. La grande maison rébarbative où il logeait était devenue une salle de bal avec buvette. Il venait là des gens pas très sobres, mais enfin, c'était un peu moins affreux que le chiffonnier avec ses chiffons qui attiraient les rats. Ainsi je ne les voyais plus courir partout.

Au jardin il y avait des fleurs de toutes les couleurs et des papillons. Les papillons, je les admirais. Leurs petites antennes captaient sans doute mon amitié, car souvent ils venaient se poser sur mes mains, ouvrant et refermant leurs ailes de broderie.

Un jour, j'ai demandé à ma mère d'où venaient les papillons.

- Je n'en sais rien, m'a-t-elle répondu.

Ma mère semait des graines et j'étais émerveillée de voir que de ces minuscules petites choses sortaient des plantes qui fleurissaient. J'ai essayé d'expliquer à maman mon émerveillement, mais elle haussait les épaules :

- Y a rien de drôle à ça, les graines, c'est fait pour être semé.

LES LOTISSEMENTS AUX FONTAINES PERSONNELLES

Là où nous habitons, il n'y avait pas l'eau. Cependant, il se trouvait une pompe tout près, de l'autre côté de l'avenue, dans le lotissement qui portait un joli nom: "Les Oiseaux". Mais les gens de ce lotissement ne voulaient pas que l'on puise de l'eau à leur puits, nous qui étions du lotissement "Alexandre Dumas". Le puits communal de notre lotissement était situé à deux kilomètres.

Alors, il arrivait que ma mère soit très tentée d'aller chercher de l'eau "aux Oiseaux". Elle y allait quand il faisait noir, et elle m'emmenait en me disant:

- Surtout ne faisons pas de bruit!

Je la suivais sur la pointe des pieds. Mais au lotissement des "Oiseaux", c'était surtout des chiens qu'il y avait. Et très souvent, ceux-ci sentaient notre présence et se mettaient à aboyer furieusement. Alors ma pauvre maman s'en retournait bien vite, sans une goutte d'eau.

Et le lendemain, nous devions aller chercher de l'eau à la pompe du lotissement "Alexandre Dumas". Là, il y avait d'autres chiens qui aboyaient aussi furieusement que les premiers, mais là ma mère puisait ses deux grands seaux

et mon petit sans sourciller parce que c'était notre bon droit. Et nous nous en retournions la tête haute, mais nous arrêtant plusieurs fois au bord des chemins pour nous reposer, car deux kilomètres avec le poids de l'eau, quatre aller et retour, cela fait beaucoup. Durant nos haltes, je contemplais les plantes, observais les insectes ou regardais l'horizon et le ciel avec le même émerveillement.

A propos de mon seau d'eau, je dois dire que chaque fois il se manifestait dans mon univers un dur combat: quelques entités en moi se refusaient à ce que je ramène de l'eau parce que cela était pénible. Cependant je voulais en ramener parce que je trouvais injuste que ma mère soit seule à rapporter de l'eau alors que j'en utilisais aussi. Dans ce combat, c'était toujours cet argument qui triomphait.

LA SPHERE TERRESTRE BIEN AIMEE

J'aimais les lieux bien dégagés d'où je pouvais voir la terre toute ronde et sentir qu'elle tournait.

Un jour, je me hasardais à dire à ma mère:

- Tu sais que nous sommes sur une sphère perdue dans l'Infini environnée de mille et mille galaxies?

(j'avais capté cela de Camille Flammarion)

- Qu'est-ce que tu racontes? demanda ma mère.

- Je dis que la terre est ronde et qu'elle tourne.

- La tête te tourne! Oh ma pauvre Louloute, tu vois, tu es faible. Il faudra que tu manges de la viande. En attendant je vais te porter dans ton dodo. Je te donnerai un bon bol de café avec du pain et ça ira mieux.

Je repris:

- Mais enfin, je n'ai pas dit que ma tête me tourne, j'ai dit que c'était la terre qui tournait.

- Oui, c'est pareil, me dit-elle, et elle m'emmena dans mon lit.

J'ai refusé le café et me suis promis de ne plus rien dire de ce que je savais puisque personne ne pouvait comprendre. J'ai contemplé les oiseaux du rideau. Alors, je me suis revue jeune fille dans la forêt, écoutant les oiseaux chanter.

*ENFANCE de SIX à NEUF ANS*LA MAISON FAMILIALE ENVIRONNEE DE
BISTROTS

Ce n'était plus la baraque en planches. Mes parents, aidés d'un maçon italien, avaient bâti une maison en dur au bord de l'avenue qui va de Morangis à Athis.

J'étais près des arbres que j'aimais tant. Mais hélas, les bistrots étaient nombreux dans le quartier. Il y en avait même un tout à côté. Je voyais des hommes rentrer; ils paraissaient normaux. Mais quand ils ressortaient, ils titubaient, tombaient, vomissaient et je m'apercevais que c'était toujours les mêmes.

Je questionnais ma mère:

- Pourquoi sont-ils comme cela?
- Parce qu'ils ont trop bu, disait-elle.
- Pourquoi boivent-ils trop?

Elle me répondait:

- Parce que ça leur fait plaisir. ils sont bien libres.

Je ne comprenais pas du tout pourquoi cela pouvait leur faire plaisir de boire, sachant qu'après ils seraient malades.

- Cela s'appelle être ivre, disait ma mère.

Ivre, cela arrivait souvent aux tenanciers du bistrot, qui faisait aussi épicerie et crèmerie. Mais eux manifestaient leur ivresse autrement que leurs clients: le soir ils se battaient souvent à coups de bidons de lait vides et s'injuriaient.

Plus loin, le mari d'un autre couple tenancier de bistrot était aussi alcoolique. Je les revois, et je revois aussi leur chien âgé qui se couchait souvent au milieu de l'avenue. Ce grand chien noir s'appelait "t'en-fais-pas". Alors sa maîtresse, qui avait peur qu'il se fasse écraser, l'appelait:

- T'en fais pas!

Et je revois les conducteurs de camion qui riaient, parce qu'ils croyaient que cela voulait dire: "t'en fais pas, tu peux l'écraser!", alors que c'était tout le contraire... La pauvre femme aimait son chien qui par sa gentillesse la consolait des tortures que lui infligeait son mari.

Il arrivait que celui-ci la traînait par les cheveux, avec l'intention de la jeter dans le puits de leur jardin. Il lui arriva même de la blesser avec un couteau, très grièvement. A la suite de cela, elle avait été conduite à l'hôpital et y était restée plusieurs mois. Au retour, elle avait invité toutes les voisines, y-compris ma mère, qui inconsciemment m'y avait emmenée. Je revois la femme ouvrir le tiroir-caisse et montrer le long couteau avec lequel son mari l'avait blessée au ventre. Elle montra sa blessure et expliqua qu'aux policiers qui l'avaient interrogée, elle avait dit que c'était une glace qui, en tombant, l'avait ainsi blessée.

Elle expliqua:

- Je ne pouvais pas dire que c'était mon mari, car ils l'auraient emmené en prison et au retour il m'aurait tuée.

J'étais toute petite à ce moment là, J'avais six ans. Les gens croyaient que je ne me rendais pas compte, mais je voyais, j'entendais et j'étais bouleversée. Une autre fois, un gars sortant de l'hôpital, disait qu'il avait été blessé de quatorze coups de couteau, et montrait ses vêtements entaillés. Presque tous les jours, j'entendais de sinistres histoires de bagarres après boisson. Je ne disais rien, mais je me demandais comment c'était possible que des gens agissent ainsi sur une sphère si belle, qui tourne dans l'Infini.

Avec tout ce que je voyais et entendais, j'avais peur. Et ma mère, inconsciemment, entretenait en moi cette peur. Les soirs d'hiver elle allait chercher ma sœur à la gare de Morangis. Avant de partir, elle remplissait toujours ses poches de sable.

- En cas qu'il vienne des "drôles de types", je leur jeterai ce sable dans les yeux, disait ma mère qui avait très peur. Alors tout au long du chemin, ma main tremblait dans celle de ma mère qui ne s'en apercevait même pas.

Je me souviens qu'un jour, arrivant à la gare, nous voyons une personne toute affolée qui explique:

- En rentrant chez moi, je me suis aperçue que j'avais été cambriolée et j'ai vu sur la table un long couteau. Je n'ose plus rentrer chez moi, dit cette personne, j'ai trop peur.

Entendre cela me faisait froid dans le dos. Mais voilà que ce même soir, un groupe de gars arriva et invita ma mère à boire un verre au bistrot voisin. Ma mère accepta et leur raconta l'histoire de la maison cambriolée et du couteau trouvé sur la table. Cette histoire amusa bien les jeunes gens, mais moi, leur rire me glaçait le sang. Plus tard, ma mère apprit que les cambrioleurs se trouvaient parmi les jeunes qui l'avaient invitée à boire un verre. Et cela s'ajoutait à la peur que j'avais. Je ne me sentais rassurée que quand je voyais le petit train d'Arpageon arriver et ma sœur en descendre. Car, chose étrange, quand ma sœur était là, ma peur s'en allait.

Mais il arriva que ma mère jeta ma sœur dehors parce qu'elle allait trop souvent au bal. Pendant plusieurs mois, je n'ai plus revu Suzanne, et j'avais très peur la nuit toute seule dans ma chambre. Il m'était très difficile de dormir parce que les affreuses histoires d'ivrognes, de cambriolages et de couteaux me hantaient, me donnant des cauchemars épouvantables.

Ah, si j'avais eu ce bon rideau de cretonne sur lequel étaient imprimés des oiseaux! Dessous, je me serais sentie en sécurité. Mais je ne l'avais plus depuis que nous étions dans cette maison nette, mais trop près des bistrots. Je ne disais rien de tout cela à mes parents, car ils m'auraient pris dans leur chambre. Et ça aurait été pire, car le soir ils discutaient de toutes ces sinistres histoires.

J'ai hésité à publier les histoires d'ivrognes, qui m'ont beaucoup choquée dans mon enfance. Mais quelqu'un m'a dit:

- Mais si, mais si. Il ne faut pas les passer sous silence puisque c'est authentique. Et puis cela montre que les débits de boissons jouent un rôle immonde. S'ils disparaissaient, la terre en serait allégée.

MA SŒUR ME LISAIT DES DOUCES HISTOIRES

Très heureusement ma sœur revint et reprit ses bonnes habitudes de me donner une tasse de tilleul avec de la fleur d'oranger. Puis me prenant par la main, elle me lisait des histoires, ce qu'elle faisait déjà avant son départ.

Dans un beau livre aux tranches dorées, intitulé "Les mémoires d'un chat" (c'était un prix qu'elle avait eu à

l'école), je revois encore la page avec l'image d'un magnifique chat angora qui écrivait. Mais je ne me souviens plus du tout des histoires de ce livre.

Maintenant, en regardant dans mon passé, je remarque que ce sont les histoires les plus courtes que je retenais le mieux. Par exemple:

La légende des étoiles

C'était au temps lointain des siècles d'autrefois, en ce temps là vivait, grand roi parmi les rois, le Prince du Soleil, dont la gloire illuminait la terre. Il n'avait qu'une enfant, blonde avec de grands yeux aussi purs que le jour. Elle aimait les fleurs, surtout les marguerites blanches.

Mais un jour elle mourut la petite princesse. Le roi, le pauvre roi, dans sa grande détresse, fit planter tout alentour du château des marguerites blanches.

Et l'on vit ce prodige: les marguerites montaient vers le ciel et devenaient des étoiles pour que la petite princesse put éternellement voir ses fleurs préférées briller au fond du grand ciel noir."

Bien sûr, ce n'était pas une histoire vraie. Mais je trouvais qu'il y avait tout de même quelque chose de vrai, un lien de parenté entre les étoiles et les fleurs. Et

puis c'était poétique et doux. Alors, je m'endormais bien calmement. Et puis, surtout, Suzanne savait être calme souriante. A présent, il ne doit pas y avoir beaucoup de grandes sœurs ou des mères qui prennent le temps d'aller vers un ou une petite pour créer une atmosphère de paix. Maintenant, dans presque tous les foyers il y a la télévision. C'est souvent après une émission dans laquelle sont apparus des individus revolver au poing, hurlant et grimaçant, c'est souvent après cela que l'enfant est envoyé au lit. Comment s'étonner qu'il y ait tant d'enfants agités, bruyants, tyranniques?

Dans de telles conditions, comment pourraient-ils épanouir le meilleur d'eux-même?

Pour cela, il faut que les enfants soient élevés dans une ambiance de calme et d'harmonie où ils apprendront à connaître, à aimer et à manifester les vertus salvatrices.

Oh, que cela soit un jour compris!

LES POUSSINS. ECOUTONS LA VOIX DE LA PRUDENCE.

Un soir de printemps, on m'offrit six petits poussins qui venaient de naître. Je ne me lassais pas d'admirer leur duvet, leurs petites pattes, leurs yeux noirs et leurs becs si mignons.

Mais au soir pour que je les fasse manger, on me donna stupidement une poignée de pain frais. Ils étaient si contents que je distribuais généreusement de ce pain. Cependant, je me souviens toujours de cette pensée intérieure qui me disait: "arrête, arrête! ils vont s'étouffer!" C'était bien sûr la voix du messenger de la Prudence, hélas, je ne l'ai pas écoutée. J'ai continué quand même, et le lendemain matin, j'ai constaté que tous les poussins étaient morts, sauf un.

J'en ai ressenti beaucoup de chagrin. Aussi, j'ai été très attentive pour élever "Tuitui", ma poussinette rescapée, qui grandit et devint une intrépide petite poulette très joyeuse. Elle aimait se balancer sur la corde à linge. Parfois elle se mettait à courir les ailes largement ouvertes.

Avec ma Tuitui, je restais des heures.

MA SŒUR M'A APPRIS A LIRE

Ma sœur me disait:

- Bientôt, tu iras à l'école. Tu seras avec des enfants de ton âge, ce sera mieux que la compagnie d'une poule.

Je répondais:

- Tuitui, ce n'est pas une poule, c'est ma fille. Je ne veux pas la quitter.

- Il le faudra bien pour apprendre à lire.

- Eh bien, apprends-moi.

- Tu veux bien.

J'ai répondu:

- Oh oui!

Suzanne m'a dit:

- D'accord, on commence demain.

Le lendemain, Suzanne avait apporté trois Abécédaires illustrés. Elle commença par m'apprendre à reconnaître les lettres, puis les mots, puis des phrases entières. Suzanne manifestait beaucoup de patience avec moi, et beaucoup de persévérance aussi. C'est grâce à elle que j'ai pu lire. Savoir lire, c'est très important, et cela aurait pu suffire. Mais malgré cela, je devais parait-il aller à l'école.

Avant, ma sœur me conduisit à Juvisy chez un docteur. Je le revois encore et je l'entends: il bégayait. Il me fit un vaccin antivariolique qui n'a pas pris.

L'ECOLE. LE BROUHAHA DES RECREATIONS.

Après cela ma sœur me conduisit à l'école. C'était une grande baraque en planches, située dans un grand terrain vague. Ma sœur me fit pénétrer dans une classe et se mit à parler avec le directeur qui était aussi instituteur. Puis ma sœur m'enleva mon manteau, mon chapeau et mes moufles. Elle m'embrassa et me laissa là. Le directeur me prit par la main et m'emmena dans une autre classe.

Là une jeune fille, la maîtresse, me conduisit devant un pupitre. Il y avait des petits qui écrivaient sur des ardoises. Je fis de même. Les heures passèrent... puis une sonnerie retentit.

Les enfants se levèrent et se ruèrent vers la sortie en se bousculant et en poussant des cris discordants. Ce fut un affreux brouhaha.

Je me demandais ce qui était arrivé. Mais bientôt un groupe de "grands" s'approcha de moi et m'interrogea:

- Comment tu t'appelles?
- Moi? Viviane.
- Tu as des frères, des sœurs?
- J'ai un frère et une sœur.
- Comment s'appelle ta sœur?
- Suzanne.

- Et ton frère?

Mon frère? Voilà que je ne me rappelais plus de son

prénom. Mais comme ils insistaient, je répondis:

- Mon frère, je l'appelle "Frérot".

Alors une grande fille se mit à rire bruyamment et dit à une autre:

- Son frère s'appelle Foiro!

L'autre le répéta, et bientôt je fus entourée par une bande de gamins et de gamines qui grimaçaient, gesticulaient et hurlaient:

- Foiro! Foiro! Foiro! son frère s'appelle Foiro!

Et moi, je pensais à ma Tuitui. Combien sa compagnie était agréable. Tandis que cette bande d'énergumènes...

Au soir, ma mère est venue me chercher. Je lui ai dit ce qui s'était passé. Elle me dit:

- Bah, tu n'as qu'à pas leur répondre.

C'est ce que j'ai fait. Mais ça n'a pas arrangé les choses. Aussi j'aurais préféré rester avec ma Tuitui.

Mais un jour, je remarquais une petite fille toute triste et craintive. Les autres la bouscullaient, la frappaient et se moquaient d'elle parce qu'elle portait le nom d'un outil de terrassier. Ils étaient tout le temps après elle, ce qui la faisait pleurer. Alors je me mis à l'aimer. A partir de ce moment là, j'ai eu une raison pour aller à l'école, alors je ne prêtais plus attention aux énergumènes.

UN OASIS DE PAIX ET DE BONHEUR

Ma mère venait souvent me chercher à la sortie. Mais un soir qu'elle n'était pas là, je pris en me cachant, un chemin que je ne connaissais pas encore, et j'eus l'agréable surprise de découvrir un paysage charmant. En contrebas du chemin se trouvait un domaine avec une très ancienne demeure, un étang, bordé d'arbres magnifiques, dont un saule pleureur qui se reflétait dans l'eau. Dans l'ensemble, c'était un oasis de paix, d'harmonie, de douceur. Dans cet oasis, les oiseaux chantaient, et leur chant m'était familier, parce qu'il ressemblait à celui que j'avais entendu dans d'autres vies.

assise sur le petit mur surplombant l'étang, je regardais et écoutais avec ravissement. J'étais pénétrée d'un bonheur immense. Il me souvient d'être restée là jusqu'au crépuscule.

A ma mère qui me cherchait, je parlais de ce lieu si beau:

- Où étais-tu?

- J'ai découvert un coin si beau, si beau, si plein de douceur que j'y suis restée.

- Il ne faut pas recommencer, me dit ma mère, car il pourrait se trouver dans cet endroit des "drôles de types" ou des chiens.

LES GAMINS NE SONT PAS ATTENTIFS A LA POESIE

Mais je suis retournée plusieurs fois dans ce lieu de bonheur. Cependant, un soir la bande de gamins m'avait suivie de loin. Ils surgirent d'un seul coup, se ruèrent sur moi, se mirent à me secouer en ricanant. Mon chapeau tomba dans l'eau de l'étang. Un gamin cria:

- Attends, on va te le repêcher ton galurin!

Et ... ils se mirent à jeter des pierres dans l'étang tandis que je pleurais. Ma mère qui me cherchait, apparut au détour du chemin, et la bande de gamins s'enfuit.

CHANGEMENT D'ECOLE

Le lendemain, ma mère me fit inscrire à l'école paroissiale. Ce n'était pas une baraque en planches, mais une vraie maison en pierres. Il y avait trois classes, une petite chapelle fleurie et un réfectoire. Les enfants, toutes des filles, étaient moins bruyants.

Avant de commencer l'étude, on priait et chantait des cantiques. J'aimais cela. Cependant, quelque chose me choquait: dans cette école, on parlait souvent de l'enfer.

- Vous savez comme cela fait mal quand vous vous brûlez les doigts. Ca vous est déjà arrivé?

- Oui, oui, répondaient les élèves.

- Et bien, ce n'est rien à côté de ce qui se passera en enfer, et ça dure éternellement. Ce sont des souffrances

qui ne finissent jamais, il n'y a pas de répit. Et si vous ne faites pas ceci ou cela, vous irez en enfer.

Mais moi, je savais que l'enfer, ça ne pouvait pas exister parce que Dieu est un artiste plein de poésie et de douceur. Et souvent le soir, j'allais retrouver ses anges qui mêlaient leur voix pure à celle des oiseaux, près de l'étang, dans ce lieu de bonheur.



La maman de Viviane:
Marie



Charles Paquereau,
le papa de Viviane

PREMIER CONTACT AVEC L'ARGILE

Il n'y avait pas de bonne route pour aller à l'école. C'était des chemins de terre, et la terre était très, très argileuse. Quand il avait plu, l'argile collait si fort à mes galoches, que j'étais parfois obligée de les quitter pour les arracher du sol.

Ah, si j'avais connu en ce temps-là les bienfaits de l'argile! J'aurais pataugé dedans pieds nus, et cela m'aurait fait le plus grand bien. J'étais d'ailleurs tentée de le faire, mais si je l'avais fait, ma mère aurait poussé les hauts cris.

J'allais donc à l'école, mais je n'y ai même pas appris les bienfaits de l'argile.

LE TROUPEAU D'OIES

Sur les chemins de l'école, il m'arrivait souvent de rencontrer un troupeau d'oies. J'allais vers elles, mais leur gardien qui était armé d'un bâton, me dit la première fois:

- Attention, les oies ne sont pas commodes et le jars encore moins! Je te préviens que tu vas te faire pincer les mollets.

Mais je n'avais pas peur. Je les regardais avec tendresse, je leur disais:

- Comme vous êtes belles, avec vos robes de plumes blanches et vos yeux bleus comme le ciel. Je voudrais bien avoir des yeux comme les vôtres! Et puis vous êtes si douces, si gentilles, je vous aime.

Et au grand ébahissement du gardien, je caressais quelques oies et le jars également.

SEPT ROBES

Les hivers étaient rudes dans ce coin de banlieue. Mes parents étaient pauvres. Pendant longtemps je portais le même manteau que ma mère avait taillé dans celui de ma sœur. Et en dessous du manteau, il y avait des robes. Des robes, ça je n'en manquais pas car ma sœur qui voulait être marchande de robes au marché, en avait fabriqué en quantité! Le commerce de ma sœur n'avait pas réussi et c'est moi qui les mettais. Seulement elles étaient courtes et la maîtresse me regardait de travers à cause de cela. Et puis un jour elle m'emmena au bureau de la directrice.

- Regardez comme cet enfant est vêtu courtement. N'est-ce pas que cela est choquant?

La directrice hoche la tête et dit:

- Certainement, cette petite est indécente, je vais faire un mot pour ses parents.

A quelques temps de là, il y eut une distribution de vêtements pour les enfants nécessiteux. Je faisais partie de la liste puisque je portais une robe jugée trop courte. On me retira donc la robe incriminée pour me mettre la robe correcte que l'on voulait m'offrir. Mais sous la robe enlevée, on en trouva une deuxième, puis une troisième, et puis une quatrième... L'essayeuse était de plus en plus stupéfaite. Elle compta les robes qu'elle m'avait enlevées et en trouva sept! Elle s'écria:

- Elle a sept robes, cette petite fille. Ce n'est pas croyable, venez voir!

Ils sont tous venus et m'ont regardée comme une bête curieuse. Et bien oui, je portais sept robes, mais c'était des robes légères, et il faisait si froid!

AH! CES ONGLES!

Si j'ai eu quelque chose de particulier et qui m'ennuyait beaucoup, c'était mes ongles. Je ne pouvais endurer que ceux-ci soient coupés car alors je ressentais toutes sortes de malaises. Pendant longtemps, j'avais réussi à cacher à la maîtresse mes ongles démesurés. Au moment de la prière du matin, je m'arrangeais toujours pour que mes

ongles soient cachés. Mais un jour l'institutrice fut remplacée par une autre qui me dit:

- Mais voyons, ce n'est pas ainsi qu'il faut mettre les mains pour prier. Elle me prit la main pour me montrer comment il fallait faire et aperçut mes ongles. Elle les regarda abasourdie et s'écria:

- Ah, ces ongles! Apportez-moi une paire de ciseaux.

Cinq ou six se sont précipitées, apportant les ciseaux demandés. La maîtresse se mit à me couper les ongles sous les rires de toute les classes de l'école, tandis que je me sentais comme électrocutée, de douloureux courants me pénétrant. Mais personne n'essayait de me comprendre. C'est tellement plus facile de rire et se moquer.

LA CANTINE

A midi je mangeais à la cantine, et ça allait très bien car il n'y avait jamais de cadavres. Tous les jours nous avions des lentilles et de la soupe aux potirons. Pour moi, les lentilles, ça suffisait. Je disais qu'il n'y avait plus de place pour la soupe. Mais la directrice voulait absolument que j'en mange et elle m'en faisait absorber à la cuillère.

Un jour j'entendis ma mère qui disait à la directrice:

- Vous savez qu'elle ne veut jamais manger de viande.

Et la directrice de s'écrier:

- Non, ce n'est pas possible, il faut absolument qu'elle en mange. Apportez-moi en, je lui ferai manger. Ce sera comme pour la soupe à la citrouille: elle n'en veut pas, mais je lui fais manger quand même.

Comparer une citrouille avec des débris d'un animal mort! D'entendre cela, je sentis une terrible révolte gronder en moi. Je dis à ma mère:

- C'est inutile d'apporter à la maîtresse des débris de cadavre d'un animal pour qu'elle essaie de me les faire avaler, car je briserai l'assiette. Jamais personne ne pourra m'obliger à dévorer des animaux morts.

J'avais conscience d'avoir en moi un grand tumulte que je voulais apaiser. Je souhaitais aller là-bas vers le lieu de paix, de poésie et de douceur, mais ma mère s'y opposa:

- Là-bas, tu finiras par te faire mordre par un chien, ou esquinter par des drôles de types.

Rentrée à la maison, je ne voulus pas manger. J'allais me coucher dans la chambre que je partageais avec Suzanne. Quand celle-ci arriva, elle me prépara comme d'habitude une tasse de tilleul avec de la fleur d'oranger. Elle me prit par la main et me lit une poétique histoire.

En repensant à cela, je me rends compte combien ces lectures et ces infusions étaient apaisantes. Et puis aussi la chambre qu'elle tenait très propre et bien en ordre.

Cela aussi est très important. Une table ronde, luisante, sentait bon l'encaustique. Aussi je me plaisais dans cette chambre, mais seulement quand ma sœur y était. Autrement, toutes les sinistres histoires revenaient me hanter. Suzanne avait le don de les éloigner.

LE MARIAGE DE MON FRERE ET DE MA SŒUR

Ma sœur et moi, nous étions très différentes. Cependant, je me rends compte à présent qu'au fond de son cœur elle me comprenait, sans que j'ai besoin de lui parler.

Quant à mon frère, je n'ai pas gardé de lui des souvenirs bien précis. Il s'est marié au mois de mai 1927. Le repas eut lieu dans une maison en construction. Les tables étaient faites de planches posées sur des tréteaux. Je revois les nappes blanches, les serviettes que l'on m'apprenait à plier en éventail pour les mettre dans les verres. Il y eut bien des disputes à ce mariage.

J'ai gardé un affreux souvenir du mariage de ma sœur qui a eu lieu dans une sinistre banlieue, un an après celui de mon frère.

Seule, je fus reprise par des cauchemars, mais ce n'était rien à côté de ce qui allait m'arriver.

Chapitre 3

UNE NEFASTE ANNEE

A VENDRE

A la porte d'entrée mon père avait accroché une affiche. Sur cette affiche il avait écrit: "A vendre". Je n'y faisais pas attention jusqu'au jour où mon frère est venu nous rendre visite. Il regarda l'affiche avec colère et dit à mes parents:

- Retirez cela!

Mais ils ont refusé. Et un jour mon père, tout content, me dit:

- Nous avons vendu la maison et le jardin. Nous allons habiter Paris. C'est la capitale de la France, tu as dû apprendre cela à l'école. Et c'est le pays où tu es née, tu vas en ouvrir des yeux! Il y a beaucoup de beaux magasins, c'est une ville pleine de lumières... Nous ne

pourrons pas emporter ta poule. Nous avons déjà trouvé une personne pour l'adopter. Elle sera bien, car cette personne aime beaucoup les animaux de basse-cour.

J'ai pleuré, pleuré, en serrant contre mon cœur ma Tuitui. J'ai dit que je ne voulais pas aller à Paris. J'avais l'intuition que mes parents allaient m'emmener dans un lieu affreux, et c'était cela.

L'AFFREUX TAUDIS

Paris, la ville soi-disant pleine de lumières, m'apparut pleine de ténèbres: des murs gris percés de fenêtres, pas de végétation, rien. Le logement situé au sixième étage de la rue du Temple se composait de deux grandes pièces pour une seule fenêtre qui s'ouvrait sur un nombre incalculable de cheminées. C'était noir, c'était sale, ça sentait mauvais et les murs, couverts de plusieurs épaisseurs de tapisseries déchirées, étaient grouillants de bestioles que l'on me présenta comme étant des punaises.

Dans ce sinistre logement, qui en fait était un taudis, je sentais la présence du précédent locataire, mort de tuberculose. L'escalier donnait sur une cour étroite, pleine de rats.

Je dis à mon père:

- Mais c'est horrible ici! Il faut s'en aller de là.

Ce à quoi il me répondit:

- Tu es bien difficile. Vois, il y a des enfants dans cet immeuble. Ils ne se plaignent pas, ils jouent.

Et oui, j'ai vu des pauvres gosses jouer dans l'eau sale qui coulait le long des trottoirs.

LES VOISINES ET LE CHAHUT TERRIBLE

D'un côté du taudis que mes parents avaient choisi, il y avait une femme seule. De l'autre côté, il y avait également une femme seule, mais celle-ci avait un chien. Un joli petit chien frisé, blanc, qu'elle appelait "La terreur du Temple". En fait, ces deux femmes seules ne l'étaient pas car elles se trouvaient toujours ensemble, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre.

Tous les soirs elles recevaient une bande d'énergumènes qui faisaient un chahut terrible jusqu'à deux heures du matin. Mes parents, ne pouvant pas dormir, frappaient à la cloison en criant:

- Taisez-vous!

Mais le chahut redoublait.

Mon père est allé se plaindre au concierge, puis au propriétaire de l'immeuble qui lui ont dit qu'ils n'y pouvaient rien. Il a prévenu la police qui lui a dit la même chose. Un inspecteur donna un conseil à mes parents: Quand la bande d'invités est partie et que le silence est rétabli, vous n'avez qu'à faire à votre tour un chahut terrible: frappez sur des casseroles, criez, cognez sur la cloison, enfin faites le plus de bruit possible. Mais mes parents n'ont pas fait cela.

LES COLERES DE LA CHAISIÈRE DIVERTISSENT MES PARENTS

Tous les soirs, m'emmenant avec eux, mes parents s'en allaient d'abord dans un square où il y avait des chaises et des bancs. Les chaises étaient payantes. Tous les gens assis sur des chaises devaient avoir leurs tickets. Mes parents s'asseyaient sur un banc et observaient la chaisière et une bande de jeunes gens qui se divertissaient à la faire enrager. Dès qu'elle avait le dos tourné, toute la bande (ils étaient une dizaine) s'asseyait sur les chaises. Aussitôt que la chaisière venait, ils se levaient et allaient s'asseoir sur un banc. La pauvre chaisière criait, montrant le poing aux jeunes gens, et cela amusait mes parents pendant des heures.

NOUS DEAMBULONS DANS LES RUES DE PARIS

Tout cela distrayait mes parents. Quant à moi, j'avais l'impression de devenir une mécanique. Il n'y avait qu'une chose qui m'intéressait: c'était de voir imprimer les journaux. Par une fenêtre grillagée, je voyais les grandes machines qui tournaient très vite. A un bout un ouvrier glissait le papier blanc qui ressortait imprimé.

Un ouvrier surveillait les journaux à l'arrivée et déchirait ceux qui avaient un défaut. Je trouvais que l'imprimerie était une bien belle invention. Je demandais des explications à mes parents: comment cela avait été découvert? Comment étaient les premières imprimeries? Mais ils n'en savaient rien, cela ne les intéressait pas. Mais j'étais contente de constater qu'il y avait quand même sur terre des gens intelligents qui font des choses utiles, car si l'imprimerie n'avait pas été inventée, il n'y aurait pas de bons livres.

Vers deux heures du matin, mes parents et moi-même remontions au taudis pour dormir. Quand je voyais des choses intéressantes comme l'imprimerie, ça allait bien, sinon, j'avais des cauchemars affreux. Je voyais le précédant locataire dont la casquette était même restée accrochée à la porte. Je le voyais et l'entendais même tousser, c'était affreux.

L'ECOLE A PARIS

Dès le début, ma mère m'avait fait inscrire à l'école du quartier, rue Notre-Dame de Lorette, école des filles qui avait plusieurs étages. Je revois nettement la classe, le bureau de la maîtresse sur une estrade. Il y avait deux rangées de pupitres, l'une à droite du bureau, l'autre à gauche avec au milieu une allée.

Des élèves, je ne me souviens que de deux: ma voisine de table, nommée Rose, et une blonde portant des lunettes. De l'autre côté de l'allée une fillette plus grande que les autres, au visage douloureux, brune. Elle avait une jambe artificielle. Parce qu'elle était triste, je l'avais prise en amitié.

Je ne me souviens absolument pas de l'enseignement qui était donné, mais de la récréation qui se passait dans une cour étroite, serrée entre deux immeubles. La récréation était un brouhaha assourdissant. Il me souvient que j'avais demandé à la maîtresse de rester dans la classe avec la fillette qui avait une jambe artificielle.

JE DEVIENS COMME UN AUTOMATE

Ensuite la période des vacances est arrivée. Parfois, dans la journée ma mère m'emmenait au square. Je me laissais conduire là comme un automate.

Pour ce qu'il en était des deux voisines, rien n'était changé. Elles recevaient tous les soirs la bande d'énergumènes, et mes parents m'emmenaient tous les soirs au square pour s'amuser des colères de la chaisière. Cela dura jusqu'à ce que celle-ci aille chercher un inspecteur de police. Celui-ci dressa un procès-verbal aux jeunes gens qui du coup n'ont plus recommencé. Ensuite, le square n'intéressa plus mes parents.

Alors le soir ils s'asseyaient, comme les concierges, au bas de l'immeuble. Mais à côté il y avait un bistrot, et comme dans tous les bistrots, il arrivait qu'il y ait des bagarres. Et cela était une distraction pour tous ces gens qui étaient là, soi-disant pour prendre le frais. Mais les gens ne restaient pas là jusqu'à deux heures du matin, et le bistrot fermait avant. Mes parents, eux, partaient avec moi toujours suivant, de par les rues de l'affreux quartier du Temple. Sauf quand il pleuvait. Alors là, nous devions subir le tintamarre des voisines et de leurs invités.

Dans la journée, il me souvient que j'avais trouvé un divertissement: Je découpais les images dans les catalogues d'ameublement. Je collais des chambres à coucher, des salons sur du carton, avec de la colle qui était tout simplement de la farine et de l'eau. Je découpais également des personnages: hommes, femmes, enfants, dans des catalogues de mode. Je les

collais également sur du carton que je coupais ensuite suivant les contours des personnages. Je les faisais tenir sur des ronds de cartons comme des santons. Je les mettais devant les chambres, cuisines, salle à manger etc... En faisant cela, j'oubliais l'affreux taudis et les odeurs de fumée.

JE FAISAIS LA LECTURE A MA MERE

Quant à ma mère, elle trouvait toujours à s'occuper. Elle cousait et raccommodait. Parfois elle me demandait de lui faire la lecture, car je savais lire presque couramment. Grâce à ma sœur, car à l'école, je n'ai absolument rien appris. Je faisais donc la lecture à ma mère, et c'était elle qui choisissait. Je me rappelle de ce qu'elle a choisi en tout premier. C'était une espèce de magazine de film. Cela s'appelait "Roger Laroque", qui devenait par la suite "Roger la honte".

L'histoire se passe dans une luxueuse villa de Ville d'Avray. Un couple demeure là, avec leur fillette. Ils mènent une vie paisible dans leur villa. Et moi, tout en regardant les images, je lisais cela avec plaisir car ce récit faisait diversion. Je ne voyais plus l'affreux taudis, mais m'identifiais à la petite fille. Je me trouvais dans la belle villa de Ville d'Avray avec des parents charmants. Mais hélas, le récit de ce film prit une mauvaise tournure. Une histoire de meurtre, je n'aimais pas ça du tout et voulus arrêter net de lire. Mais ma mère me dit:

- Mais si, mais si, continue.

J'ai continué pour lui faire plaisir, mais ça n'allait plus. Roger fut soupçonné, la fillette interrogée par les inspecteurs. Tout cela me donnait la chair de poule. Il y avait toutes sortes d'intrigues dans cette histoire qui me laissaient triste et mal à l'aise.

N'y avait-il pas d'autres choses à me faire lire? Et bien non, ma mère à cette époque affectionnait les histoires de ce genre pour se distraire. Mais être distrait, c'est être absent, c'est à dire inconscient. Et voilà qu'en regardant dans le passé, je m'aperçois qu'en cette période je glissais vers l'inconscience.

LE CABANON A MASSY. J'ETAIS DEVENUE
COMPLETEMENT INCONSCIENTE.

Le mois de septembre arriva. Mes parents appréhendaient les nuits froides qui allaient arriver. Plutôt que de grelotter dans les rues ou de subir jusqu'à deux heures du matin l'affreux tintamarre des voisines, mes parents décidèrent de repartir en banlieue.

Mes parents avaient loué un terrain en friche au fond duquel se trouvait un cabanon en pierres, dans le genre de ceux qui se trouvent dans les vignes. Ce cabanon de quatre mètres sur quatre n'avait pas de fenêtre, mais seulement une petite vitre à la porte. Les murs intérieurs étaient recouverts de salpêtre. Le sol, en carreaux défoncés par place, suintait d'humidité.

En pénétrant dans ce cabanon je me sentis mal à l'aise. Je ressortis aussitôt et me mis à inspecter le terrain. Celui-ci était clôturé de grillage rouillé, rafistolé par place avec des carreaux de sommiers métalliques et de lits en fer. Les maisons voisines étaient des bâtisses grises, il n'y avait pas de paysage. Un arbre attira mon regard: c'était un beau cerisier. Mais je remarquais un gros clou chevron enfoncé dedans. Je me souviens avoir dit à mon père:

- Il faut arracher ce clou!

“ - J'ai d'autres choses à faire” m'a-t-il répondu.

Après avoir simplement balayé, mes parents aménagèrent dans le cabanon, c'est à dire qu'ils installèrent leur lit, le mien, un poêle, une table. Puis dans les espaces libres, ils tassèrent des caisses, des baluchons et tout un tas de bric à brac: c'était affreux. Ma mère avait allumé la lampe à pétrole. Je me suis couchée toute habillée, et j'ai caché mon visage sous les couvertures. Je ne voulais rien voir. Je me suis endormie, mais j'ai eu un affreux cauchemar. Je voyais

des gens qui se battaient et des enfants qui pleuraient.

Le lendemain, je ne pouvais pas parler tellement j'avais la gorge serrée.

- Qu'est-ce que tu as? me dit mon père. Le logement de Paris ne te plaisait pas, maintenant que nous sommes à la campagne, tu devrais être contente. Qu'est-ce que tu veux?

J'ai répondu que je ne savais pas.

Alors je me suis mise à déballer mes poupées. J'en avais treize, de toutes tailles. Tous les ans à Noël, je recevais des poupées. Elles étaient toutes comme neuves, car je ne jouais pas avec. Je les regardais seulement. Ma poupée préférée, c'était celle qui avait appartenu à ma sœur. Son corps avait été cassé avant ma naissance, il restait seulement la tête, une jolie tête en porcelaine.

Mon père me fabriqua un chariot. Ma mère orna ce chariot avec de la cretonne. Je déposais la tête de la poupée dans ce chariot. Une couverture masquait l'absence de corps. Je me mis à rouler ce chariot dans le jardin, puis dans la rue. Les yeux fixés sur la tête de la poupée, je ne pensais plus à rien.

Et puis je me suis amusée avec mes autres poupées. Ayant passé un élastique autour de leurs bras, je les faisais avancer et sauter comme des marionnettes. Ma mère confectionnait des robes à mes poupées. Elle

aimait tellement faire cela qu'elle me donna deux autres poupées. Elle les avait eu en échange de bons reçus dans un magasin d'alimentation.. Avec des cartons et des chiffons, j'avais fabriqué des couchettes pour mes poupées. Je leur faisais la toilette, je leur faisais la dînette toute la journée. Du matin au soir, je jouais avec les poupées.

Avant le départ pour Massy, je m'étais mise à dessiner des fleurs. Ma mère avait gardé les dessins. Elle était très contente de les montrer aux voisines. Celles-ci s'exclamaient:

- Oh, que c'est joli! Elle a un don votre fillette. Il faudra qu'elle cultive cela.

Mais comment aurai-je pu dessiner sur la table encombrée du cabanon obscur? Je n'y pensais même pas, je jouais avec les poupées.

Je ne regardais plus le ciel, ne contemplais plus les étoiles, et ne pensais même pas à donner des miettes aux moineaux du jardin les jours de frimas.

Dans le jardin il y avait un vieux poulailler. Mes parents avaient acheté des poules, mais je ne m'en occupais pas. Je revois cette forme qui n'était plus du tout animée par mon être réel, je revois cette forme manger sans sourciller des morceaux de cadavres, et même des sardines. Je suis écœurée, j'ai envie de vomir en voyant ces clichés se dessiner au fond de ma mémoire. Comment se peut-il qu'il me soit arrivé de tomber si bas? Mais mon père, lui, était content. Il disait:

- Elle est enfin devenue normale notre fillette. Elle est mignonne. Elle s'amuse bien.

Au moins une fois par semaine, il nous arrivait un individu toujours titubant, les yeux injectés de sang. C'était un vieux camarade de mon frère. Il habitait Morangis, et comme il ne travaillait pas, il venait pour avoir à boire et à manger. Un jour, il a coupé la tête à une poule. Je vois la poule courir sans tête et l'individu rire bruyamment. Devant cette scène d'horreur, je me revois indifférente: je jouais à la poupée.

Depuis que j'ai commencé à écrire mon passé, souvent cette scène m'est apparue. Chaque fois cela m'a bouleversée. Mais aujourd'hui je comprends. Je comprends que la plupart des humains sont comme j'étais à ce moment-là. Traumatisés dans leur enfance, souvent même dès les premiers instants de leur naissance, l'être réel, la conscience s'est alors bloquée. Je m'en suis sortie, mais combien passent des centaines d'étapes terrestres dans une obscurité totale? Tout le drame de la terre vient de là.

Chapitre 4

CONVALESCENCE

AMENAGEMENT AU LOTISSEMENT DES GROUETTES A ANTONY

Mes parents n'avaient loué le cabanon que provisoirement, en attendant que soit monté un chalet en bois sur un bout de terrain qu'ils avaient acheté à l'autre bout d'Antony, au lotissement des Grouettes. Quand ce chalet fut terminé, mes parents aménagèrent dans le-dit chalet qui se composait de deux pièces de trois mètres sur trois et d'un débarras que mon père avait construit.

La pièce d'entrée me fut attribuée. Mes parents y installèrent mon lit en bois, un guéridon ovale, une chaise, une salamandre pour le chauffage, et un grand miroir au cadre de plâtre qui représentait des roses en bas-relief. Cette pièce avait deux ouvertures: une porte d'entrée vitrée et une fenêtre. Il y faisait bien clair dans cette chambre. J'étais enfin sortie de l'obscurité, du désordre et de la saleté.

JE M'ÉVEILLE PEU A PEU A LA CONSCIENCE

Alors, je me suis un peu éveillée. J'ai demandé à mon père de m'acheter de la peinture rose et de la peinture verte. Je me suis mise à peindre le cadre du miroir, les feuilles en vert, les roses couleur rose, c'était très joli. Et pour harmoniser, j'ai continué, peignant le cadre des fenêtres et celui de la porte en vert, et les petits bois de la fenêtre en rose, la porte en vert et rose. Cela faisait une chambre charmante.

J'étais je pense dans l'état d'une convalescente qui commence à marcher après une douloureuse maladie. Je regardais autour du chalet. En arrivant je n'y avais pas fait attention, au bout de la rue, il y avait un parc avec de beaux arbres.

- C'est le parc d'un couvent, me dit mon père. Ce qui fait suite, c'est un cimetière.

En attendant qu'il y ait une cuisine, mes parents faisaient à manger dans leur chambre. Il y avait dans cette chambre leur lit, leur armoire, un mannequin, des caisses et des baluchons. Cela ressemblait au cabanon de Massy. Il y avait aussi une machine à coudre. Celle-ci faisait office de table pour manger, je vois dessus trois assiettes et je constate avec horreur que dans l'assiette qui m'est destinée il y avait un hachis de cadavre. Je me vois refuser mollement, et j'entends mon père dire:

- Tu ne vas pas recommencer, parce qu'ici le cimetière n'est pas loin.

Et je me vois manger cela. Je n'étais donc pas encore réveillée. J'avais eu une petite lueur et c'est tout, j'étais retombée.

Je vois André, le mari de ma sœur qui bâtit une pièce: la cuisine. Je perçois des clichés, mais ils sont tous gris.

UN BEBE QUE J'AI BEAUCOUP AIME

Et puis, je me vois avec un bébé dans les bras, une jolie petite fille blonde qui me sourit, je me vois lui donner le biberon. Je me vois la bercer en chantant tout bas, je me vois laver son petit corps. Je la vois toujours souriante, elle est la fillette de ma sœur et je l'aime. Alors les souvenirs de ma petite enfance me reviennent à flot. Je me revoyais apprenant à marcher dans l'un des trous du terrain militaire, et je pensais:

"c'est dans un endroit plus agréable que Monique apprendra à marcher, et puis, je lui apprendrai à aimer les fleurs, les papillons, les arbres et les oiseaux. Je lui montrerai les étoiles, je lui montrerai aussi que la terre est ronde. Je serai pour Monique une seconde maman, comme Suzanne l'avait été pour moi. Je lui dirai des belles histoires avant qu'elle s'endorme".

Je faisais de doux rêves en berçant la fillette. Mais ces rêves ne se sont jamais réalisés parce que ma mère n'a pas voulu que l'on continue à garder cette petite Monique, pourtant si mignonne, si douce. Alors Suzanne l'a ramenée à Paris dans un sombre logis où elle demeurait avec son mari.

JE SUIS HEUREUSE DE RETROUVER LES VACHES

J'avais perdu Monique, mais je pensais que bientôt je la reverrai. Et puis ma conscience s'éveillait. D'autant plus que je m'aperçus que de l'autre côté de la rue il y avait une prairie, et dans cette prairie des vaches.

Heureuse, je courus vers elles et me mis à les caresser et à embrasser leur grand front comme autrefois. A présent, on pouvait me dire de manger de la viande: c'était fini, et bien fini, j'avais enfin retrouvé mes esprits.

LA CONTEMPLATION DES ETOILES EFFACE LA MEDIOCRITE DE L'EXISTENCE

De ma chambre je voyais les murs d'un cimetière et les arbres d'un couvent. Mais des constructions ne tardèrent pas à me masquer la vue des beaux arbres: un lotissement, des maisons hétéroclites, entourées, qui de grillage, d'autres de balustrades. Quelle affreuse chose! Du matin au soir on entendait le cancanage des commères du voisinage et les cris des gosses qui jouaient à la guerre:

- Tar, tar, tar...

- Pan, t'es mort ...

hurtaient les gamins parasités.

Que des parents inconscients encouragent cela, me dégouttait.

Alors je me mis à vivre la nuit, surtout vers deux heures du matin.

Les belles nuits sereines je sautais par la fenêtre, grimpais sur le toit du chalet, et là, je restais des heures à contempler les étoiles. Alors je ressentais un bonheur immense: celui de savoir que je faisais partie de l'infini.

Mais quand les étoiles s'effaçaient pour un nouveau jour, la hideur du lotissement réapparaissait, et la médiocrité de l'existence m'entourait de sa brume. Je n'avais que dix ans, mais je ressentais cela terriblement. Je souhaitais alors avoir au moins un petit être à aimer.

Chapitre 5

Les poules et les tourterelles que j'ai tant aimées

NENETTE ET LE PARTERRE DE FLEURS

Redevenue tout à fait consciente, je me suis ressouvenue de ma Tuitui, cette solide poussinette, devenue intrépide poulette qui se balançait sur la corde à linge, et qui était si gaie, si heureuse de vivre. Mon père l'avait donnée.

A présent, je souhaitais avoir une autre poule à aimer. Ce souhait se réalisa, car quelques jours plus tard nous avons reçu un colis, une cagette contenant une poule vendéenne, farouche, sauvage et pas très jolie. Cependant, je l'ai aimée dès que je l'ai aperçue.

Je lui ai donné un nom: Nénette, et lui ai parlé pendant des heures, si bien qu'elle a fini par se laisser approcher, puis caresser. Mon père lui avait construit un bon petit poulailler. Elle avait aussi une courette, et j'eus l'idée, qui peut sembler saugrenue, de faire un beau parterre de fleurs au milieu de sa cour. Nénette, qui était une poule tout à fait ordinaire, se mit comme on s'en doute, à gratter dans le parterre, envoyant de tout côté ce que j'avais planté: pâquerettes, pensées, œillets...

Sans me fâcher, j'ai replanté tout cela en disant à Nénette:

- Il ne faut pas gratter ces fleurs, vois comme c'est beau
Mais elle a recommencé son grattage. Et moi, inlassablement, dix fois peut être, je reconstruisais le parterre, puis je prenais Nénette sur mes genoux et lui expliquais que les fleurs, il ne fallait pas y toucher, mais seulement les regarder.

Et j'ai eu la grande joie de voir que ma Nénette avait enfin compris et que, non seulement elle ne grattait plus les fleurs, mais encore elle ne marchait plus dessus: elle s'asseyait à côté et les regardait.

Quand je rentrais de l'école, je m'asseyais dans sa petite cour fleurie, et elle venait s'installer sur mes genoux tandis que j'apprenais la géographie ou quelque jolie poésie que je répétais tout haut pour m'en souvenir, et cela était bénéfique à ma petite Nénette.

Pendant deux ans, elle fut ma petite compagne.

LES TOURTERELLES

Il y avait également des tourterelles. Me trouvant un Dimanche au marché avec ma mère, je remarquais une pauvre tourterelle dans une cage étroite et sale. Au retour, je parlais de cette tourterelle à mon père. Je lui dis:

- Elle a des ailes et elle ne peut pas voler, elle peut à peine se retourner. Sa cage est dégoûtante, ses plumes sont toutes souillées, elle ne peut pas se laver car elle n'a pas d'eau. Il faudrait l'adopter. Mon père n'hésita pas pour me dire:



- Oui, mais avant tout, il faut que je lui fasse une volière.

Il y avait des planches, des chevrons, des tuiles, du grillage. Il se mit aussitôt à l'ouvrage. Lui qui agissait habituellement lentement fut cette fois-ci très rapide. Le soir, la volière était presque terminée, bien qu'elle fut très grande, et le lendemain, nous sommes allés chercher la tourterelle.

UN TOURTEREAU TRES SAGE

c'était en fait un tourtereau que je nommais Dax. Je le lâchais dans la volière où j'avais mis une cuvette d'eau et un plateau sur lequel je m'étais amusée à disposer des soucoupes contenant diverses graines: dans l'une du millet, dans l'autre du chènevis, une troisième avec du maïs concassé. Dans la quatrième j'avais mis du blé, la cinquième était remplie de riz et la dernière d'orge. Je me demandais s'il allait choisir ou manger dans toutes les soucoupes.

Mais pour le moment, dédaignant la nourriture, il se dirigea vers la cuvette d'eau. Il commença par boire. puis il se baigna, nettoya ses plumes une à une et se mit à les lisser soigneusement. cela dura plus d'une heure.

Pour le regarder, je m'étais assise sur la balançoire qui se trouvait dans la volière. Quand il eut terminé le lissage de ses plumes, pour se sécher il ouvrit une aile, puis la referma et ouvrit l'autre. C'est seulement après, quand il a senti qu'il était sec qu'il s'est acheminé vers le plateau portant les soucoupes de graines. Il choisit le millet qu'il picora lentement, grain par grain. Il ne termina pas la soucoupe et ne toucha à rien d'autre. après son repas il vola sur l'un des perchoirs de la volière et regarda calmement autour de lui tandis que je le contemplais avec admiration.

Son plumage était d'un beau gris bleuté, il avait un demi collier de velours noir brodé de bleu. Ses pattes étaient

roses, son bec aussi, mais d'un rose plus pale. Il semblait sourire. Ses yeux étaient noirs bordés de doré. Il émanait de son être entier de la douceur, de la tendresse, de l'harmonie. En un mot toutes les vertus se trouvaient là réunies. J'aurais voulu le caresser, mais je n'osais pas. Je me contentais de lui dire par la pensée combien je l'aimais.

Le lendemain je me mis à faire dans sa volière un joli parterre comme pour Nénette. Je plantais des pâquerettes, des myosotis, des pensées. Mais je n'ai pas eu besoin de lui expliquer. Du premier coup il a compris que les fleurs étaient jolies: Il les regardait et n'y touchait pas.

Parmi les fleurs j'avais fait une excavation pour mettre la cuvette qui semblait ainsi un mini bassin. Deux fois par jour, Dax venait y prendre son bain, arrosant ainsi les fleurs. Chaque soir j'enlevais le plateau aux soucoupes de graines, le remettant chaque matin. J'ajoutais du grain quand o" il manquait et remarquais que Dax, sans doute par sagesse, choisissait chaque jour une sorte de graine différente de la veille.

Ses jours s'écoulaient paisibles, et je sentais sa présence bénéfique.

TURLURETTE, UNE TOURTERELLE TRES REMUANTE

Un jour mon père me dit:

- Il faut une compagne à ce petit tourtereau. Viens, on va aller lui en acheter une.

Et mon père m'emmena chez des gens qui vendaient des tourterelles. Celles-ci étaient dans des cages assez propres, mais situées dans un sombre sous-sol.

Un homme nous demanda ce que nous voulions comme tourterelle: un mâle ou une femelle?

- Une femelle, répondit mon père.

- En voici une, dit l'homme, qui prenant une tourterelle par les ailes, lui lia les pattes et la mit dans une boîte en carton. J'étais triste de voir cela, et mécontente après l'homme auquel mon père donna un billet en échange de la boîte contenant la tourterelle.

Au retour, je m'empressais d'ouvrir la boîte et de défaire le lien qui attachait les pattes de la tourterelle. Celle-ci, qui avait un plumage à peu près semblable à celui de Dax, ne lui ressemblait pas du tout comme caractère. Elle était tout à fait différente et se montrait remuante, turbulente. Mangeant à toutes les soupapes, elle en éparpillait les graines.

Elle tourna autour de Dax en roucoulant, et comme Dax ne réagissait pas à ses roucoulades, elle le secoua sans

ménagement!

Cependant, j'étais arrivée à la prendre. Je la caressais, lui parlais doucement. Je l'avais nommée "Turlurette", et bientôt il me suffisait de l'appeler pour qu'elle vienne aussitôt se percher sur mon épaule.

Mais Dax ne voulait pas de cette compagne.

BLANCHE, LA DOUCE COMPAGNE DE DAX

Mon père décida d'en acheter une autre. Il m'emmena chez le même marchand qui nous avait vendu Turlurette. Cette fois-ci je demandais à choisir. L'une d'elles attira tout particulièrement mon attention. Toute blanche de plumage, je la sentais riche de Douceur. Refusant que le marchand lui lie les pattes et la mette dans une boîte, je la serrais sur mon cœur.

Mon père donna un billet au marchand qui nous dit que si la tourterelle s'envole ce sera tant pis pour nous.

Mais moi je savais qu'elle ne partirait pas, et tout au long du chemin je couvrais de baisers sa petite tête. Je la nommais "Blanche" tout simplement. Arrivée à la volière, j'ouvris la main. Mais Blanche s'y trouvait si bien qu'elle voulut y rester blottie. Turlurette s'en vint roucouler devant elle et voulu même la secouer. Je dus longuement lui parler pour qu'elle laisse notre douce Blanche en paix.

Je posais Blanche sur le perchoir près de Dax, doucement avec son bec il se mit à lui caresser la tête. Il la protégea des turbulences de Turlurette, qui peu à peu

devint plus calme.

Quelques temps après l'arrivée de Blanche, Dax se mit à roucouler. Il devint plus gai, tout en restant très doux et sage. Il caressait Blanche pendant des heures et lui donnait la becquée.

DAX ET BLANCHE ONT DEUX BEBES

Ils choisirent un nid parmi les trois que mon père avait fait. Blanche alla y pondre un œuf, et le lendemain un autre qu'ils se mirent à couvrir à tour de rôle.

Au bout de 18 jours, il sortit deux petites tourterelles toutes nues, les yeux clos, mais qui ouvraient de larges becs pour recevoir la bouillie que leur régurgitait papa Dax et maman Blanche. A ce régime, les deux bébés devenaient gros et mous. Portant un duvet jaunâtre, ils n'étaient pas très jolis. Les parents, qui avaient la sagesse innée de les changer progressivement de régime, leur donnèrent du grain, tandis que les yeux des tout petits s'ouvraient. Mais ils ne savaient pas marcher et encore moins voler. Ils restèrent longtemps au nid.

Turlurette venait aussi les voir et leur donnait de temps en temps la becquée. Ils recevaient la même nourriture, cependant l'un des bébés était plus gros que l'autre. Mon père m'apprit que celui-ci était un tourtereau. Il sortit le premier du nid le jour où pour la première fois de l'année s'ouvraient les liserons. C'est ainsi que je nommais le jeune tourtereau "Liseron".

Quant à la petite tourterelle, je ne me souviens plus comment je la nommais. Mon père la donna à un collègue qui aimait beaucoup les oiseaux, affirmait-il.

DEUX PAPAS ET DEUX MAMANS POUR LES PETITES TOURTERELLES

Et Liseron grandit et devint un tourtereau très gai qui fut un an plus tard le compagnon de Turlurette. Et c'est là qu'il se passa quelque chose d'extraordinaire. Turlurette qui s'était assagie et qui était devenue très amie avec la douce Blanche, pondit ses deux œufs dans le même nid que celle-ci. Et le même jour, Dax, Blanche, Turlurette et Liseron couvèrent quatre œufs à tour de rôle. Et quand les petits éclorent, ils eurent chacun deux papas et deux mamans pour leur donner la becquée.

A chaque couvaison ce fut pareil. Ils eurent beaucoup d'enfants. J'acceptais d'en donner à des personnes qui me promettaient qu'elles seraient heureuses. Je gardais cependant celles qui étaient les plus sages.

BARBICHONNE, GRISETTE ET ROUQUINETTE POUR NENETTE, C'ETAIT DES INTRUSES

Je partageais mon temps entre mes tourterelles bien aimées et ma Nénette. Mais mon père me dit un jour:

- Elle doit s'ennuyer ta poule toute seule pendant que tu es à l'école, il lui faut une compagne.

Justement, quelques jours après une voisine nous invita à voir ses poules. Elle en avait beaucoup. Mes parents décidèrent d'en adopter trois. La première fut choisie par ma mère. C'était une poule faverole croisée, portant la cravate et les favoris. Elle était fort jolie, on l'appela "Barbichonne". Mon père choisit une belle poulette au tablier doré, le reste du corps habillé de plumes veloutées, striées de doré. Elle avait de beaux yeux intelligents, et elle l'était. Nous l'avons nommée Griset, et plus tard, je la surnommais "Pioupiou".

La troisième que je choisis était une poule toute de douceur et de simplicité. Elle avait le plumage roux et je la nommais "Rouquinette".

Quand je déposais les trois poules dans le poulailler de Nénette, celle-ci resta pétrifiée. Pendant quelques instants, elle ne bougea pas, elle semblait réfléchir. Et puis tout à coup, elle se jeta sur Barbichonne et lui arracha une grosse touffe de plumes. Si nous ne l'avions pas emmenée aussitôt ailleurs, elle les aurait tuées, tellement elle était furieuse. Et moi, ne comprenant plus Nénette, la croyant devenue cruelle, j'ai dit à ma mère:

- Je ne veux plus la voir!

Et ma mère l'a vendue.

Mais plus tard, bien plus tard, j'ai su que j'avais mal agi envers Nénette, quelle n'était pas cruelle. Elle avait seulement revu son passé: poule anonyme, souvent piquée par d'autres qui l'empêchaient de manger. Il lui était arrivé d'être brusquement saisie par les pattes, portée la tête en bas par des gens qui l'avaient pesée, et ne l'ayant pas trouvée assez lourde, l'avaient rejetée.

Et puis un jour elle avait été mise dans un cageot et expédiée. Quand la cage a été ouverte, elle a cru qu'elle allait être égorgée. Mais au contraire, elle a été cageolée, dorlotée.

Et voilà que trois intruses arrivent. Elle avait revu son passé. Elle a pensé que cela allait recommencer comme autrefois et cela l'a rendue folle. Pauvre Nénette! Sur le moment, quand je l'ai rejetée, je pensais aux trois poules que j'avais à aimer. Mais celles-ci ne m'ont pas fait oublier Nénette, ni Tuitui.

PIAPIA, ROSETTE ET KIKI, TROIS POULETTES QUI SONT DEVENUES DES POULETTES HORS DU COMMUN, SURTOUT PIAPIA.

Un jour au marché je remarquais des poussinettes. Ma mère les acheta et je leur donnais tout aussitôt un nom: Piapia, Rosette, Kiki et Cagou. Cagou est morte le lendemain, mais les trois autres me sont restées. Je les ai élevées dans le parc avec les tourterelles.

Piapia devint une jolie poulette demi-naine. Rosette aussi était demi-naine. Quant à Kiki, elle était de taille normale, couleur coucou. Longtemps, je l'ai prise pour un coq.

Quand le moment vint de les mettre dans le grand poulailler, je pris la précaution de renfermer pendant plusieurs jours Barbichonne et Pioupiou pour ne pas qu'elles se prennent pour les propriétaires. Puis je mis les trois poulettes à leur place et prudemment, je laissais venir les trois premières.

Barbichonne était prête à piquer, mais Piapia lui parla dans son langage calme et doux de poulette évoluée et ... Barbichonne ne piqua pas!

Mais elle avait l'habitude de piquer Rouquinette. Elle allait le faire, mais encore une fois, Piapia parla et Barbichonne se tint tranquille. Au soir Rouquinette se mit entre Piapia et Rosette qui l'avaient prise sous leur protection.

Piapia se révéla un être exceptionnel, manifestant de la Douceur et de la Bonté, de la Sensibilité la plus rare. Quand elle voyait une poule prête à attraper un insecte,

elle se précipitait et parlait dans son langage de poule, qui ressemblait à celui des autres poules, mais qui était différent parce qu'il venait de l'être réel, parfait.

Piapia avait beaucoup à faire avec Barbichonne parce que celle-ci était cruelle et vorace, tuant et dévorant tout ce qu'elle pouvait attraper comme insectes, taupes, mulots, serpents. Je ne voulais pas garder cette poule, mais elle était la préférée de ma mère qui disait:

- Que veux-tu, elle ne se rend pas compte...

Mais Piapia, parce qu'elle était un être spirituel, parvenait à stopper même la cruauté de Barbichonne.

Piouiou avait de l'intelligence, mais elle n'était pas inspirée par la Bonté. Elle avait même manifesté souvent de la cruauté envers Rouquinette. Mais depuis que Rosette, et surtout Piapia étaient là, Rouquinette pouvait être tranquille, éveillée, tout à fait épanouie.

Rosette aussi était une poule évoluée, mais elle était différente de Piapia. Rosette avait une sorte de fierté: elle était très coquette. Il m'arriva de les emmener toutes les deux dans ma chambre dont le plancher était recouvert d'un tapis. Ni l'une, ni l'autre ne salirent, mais Rosette alla aussitôt vers le miroir et se mit à lisser ses plumes. Contrairement aux autres poules, elle aimait que je la lave!

Piapia se tenait bien sage sur le lit, elle semblait perdue dans un rêve. Sans doute, elle méditait.

BARBICHONNE ETAIT UNE POULE PARASITEE PAR LA CRUAUTE, TANDIS QUE PIAPIA ETAIT RICHE DE TOUTES LES VALEURS ESSENTIELLES.

Barbichonne et Pioupiou demandèrent à couvrir presque en même temps. Elles gloussaient, hérissaient leurs plumes, ce qui caractérise une poule qui veut couvrir. Quand les poussins de Barbichonne se mirent à éclore, celle-ci se mit stupidement à les piquer. Elle en tua deux et les aurait même mangés. On dû lui retirer les quatre qui restaient. Tandis que l'intelligente Pioupiou aidait les siens à sortir de leurs coquilles en cassant délicatement celles-ci, tout en les encourageant. Elle eut six poussins.

Aussitôt que Piapia vit les quatre poussins abandonnés, elle les adopta, les prit sous ses ailes et fut pour eux une admirable mère. Ces poussins se développèrent et devinrent quatre poulettes.

L'une était très grande et portait toujours haut la tête avec un air ahuri, mais elle était très douce, très gentille. Elle se révéla poète, car elle aimait contempler les fleurs. Je l'avais nommée "La-oie", à cause de sa grande taille.

Une autre était petite et toute mignonne, je l'appelais Claire. La troisième était toute blanche, sauf qu'elle avait sur la tête un dessin représentant un bâton avec six points. Je l'appelais "Ma-ï". La quatrième, très mignonne et fort jolie, couverte de flocons blancs, fut nommée "Boule de neige".

Les poussins de Pioupiou furent Nénette, née dans un oeuf tout rond ce qui fait qu'elle était bossue avec un jabot en forme de sac, Tuitui, Chocolate, Blondinette, et les coqs Blanchou et Tireboutons, car il avait la manie de tirer les boutons de nos habits.

Devenus adultes, Blanchou et Tireboutons commencèrent à se battre. Mais Piapia accourait et les séparait en parlant dans son langage si doux que les deux coqs finirent par être amis.

Piapia continua à défendre les insectes et les autres petits animaux, quels qu'ils soient. Et de son côté, Rosette faisait respecter les règles de la propreté: elle n'aimait pas que les poules mettent leurs pattes dans le récipient dans lequel je mettais leur pâtée. Il arrivait que Nénette se précipitait sur la nourriture, mais Rosette la grondait en son langage. Elle lui expliquait qu'elle ne devait pas se goinfrer, et Nénette finit par se tenir comme il faut devant la nourriture.

**KIKI AVAIT UN VICE ETRANGE. ELLE
PERVERTISSAIT SES FAIBLES COMPAGNES.**

Absolument comme chez les humains, j'ai pu constater que chaque poule avait son caractère bien particulier. Kiki aussi était spéciale. Elle avait la manie d'épiler le cou de ses compagnes, enfin toutes celles qui le

voulaient bien. Elle ne mangeait jamais les plumes, elle épilait seulement. Et en cela, ni Rosette, ni Piapia n'avaient jugé utile d'intervenir. Elles ne se prêtaient pas à cela, mais elles laissaient faire.

KIKI ACCEPTE DE COUVER

Mais je ne tenais pas à voir de belles Faverolles devenir "Cou-nu", je voulus donc changer les idées à Kiki.

Un jour je la mis dans le nid et lui dis:

- Kiki, il faut couver.

Elle me répondit:

- Ah cocoac! ce qui signifiait "Tu m'ennuies, je ne veux pas couver!"

Mais comme trois fois par jour, et cela pendant trois ou quatre jours, j'insistais avec beaucoup de tendresse, elle finit par y consentir pour me faire plaisir. C'était tout un travail sur elle-même qu'elle devait faire pour que la chaleur vienne, et la chaleur est venue.

UNE CHATELAINE QUI IGNORAIT LES VALEURS ESSENTIELLES

J'ai d'abord demandé à ma mère à acheter des œufs de Nègre-soie. J'avais vu cette race dans une exposition, et j'avais trouvé fort mignonnes ces poules à la peau noire. La crête, les joues, les barbillons, les pattes étaient toutes noires, alors que le corps était couvert d'une soie toute blanche.

Souhaitant en avoir, nous nous étions rendus à l'adresse trouvée à l'exposition. C'était un château au milieu d'un grand parc, et je pensais: "Comme elles doivent être heureuses dans ce domaine!"

La châtelaine nous fit rentrer, nous montra toutes les médailles qu'elle avait obtenue aux expositions. Mais cela ne m'intéressait pas. Je voulais voir les Nègre-soie, nous étions venus pour cela et pour acheter des œufs à couvrir.

La châtelaine nous conduisit à regret au poulailler. Celui-ci était tout petit et d'une repoussante saleté. Les pauvres Nègre-soie y étaient entassées. Pendant que je les regardais, la châtelaine expliquait à ma mère que la chair des poules de cette race avait un goût différent de celle des autres races, un goût qui se rapprochait de celui du gibier.

Entendre proférer de telles horreurs me rendait malade. J'étouffais d'indignation, mais ne pouvais dire un mot. Heureusement d'ailleurs car la châtelaine aurait été incapable de comprendre.

BLEUETTE, PAUVRE VICTIME DE LA

MALPROPRETE

Revenue près de Kiki, je lui présentais les six œufs dans mes mains. Elle les glissa sous elle et je l'embrassais bien tendrement.

Vingt et un jours plus tard un poussin est éclos. Ce n'était pas un poussin de race Nègre-soie, mais un poussin Faverolle.

Kiki aida un autre à sortir. Celui-ci était bien Nègre-soie, mais si faible qu'il était incapable de marcher. Je le mis dans un petit panier et m'en occupais tandis que Kiki promenait sa poussine. Mais Kiki n'a jamais eu envers elle le comportement d'une mère poule ordinaire. Certes, elle la prenait bien sous ses ailes quand la petite avait besoin de chaleur, mais Kiki ne gonflait pas ses plumes, elle ne gloussait jamais. Elle a accueilli sa poussine comme une petite copine. Ce qui fait que quand la poussine est devenue poulette, Kiki a continué à la garder près d'elle. Quant à la Nègre-soie, je m'en occupais autant que je pouvais, l'emmenant dans son panier partout où j'allais.

Il me souvient que ma mère avait tenu à ce qu'on aille voir le feu d'artifice du 14 juillet. Là, j'avais emmené ma poussine. Je l'appelais "Bleuette". De même pour voir une course automobile. Je n'aimais pas du tout, mais cela plaisait à ma mère. J'y suis allée avec elle et mon père, mais j'avais ma Bleuette. Une Bleuette toute propre qui demandait pour faire ses besoins et ainsi ne salissait jamais son panier. Je l'ai gardée environ une année, et un jour, sa petite âme a abandonné son pauvre corps qui n'a jamais pu la porter.

Ainsi j'avais retrouvé mes vraies camarades, les tourterelles et les poules.

- A elles, tu peux leur parler, elles ne comprennent pas, disait ma mère.

Ce qui est absolument faux. Surtout ma Piapia, elle me comprenait et je la comprenais. Quelle merveilleuse petite reine!

Commentaire sur les oiseaux de basse-cour:

De ces poules que j'ai tant aimées, je vous ai offert le récit authentique. Il était nécessaire que je le fasse car elles sont trop méconnues. Combien de fois ai-je vu de ces malheureuse qui sont vendues dans les marchés, saisies par les pattes et traînées la tête en bas. Chaque fois que je voyais cela, j'étais révoltée. Mais je ne dois plus l'être, car ceux qui agissent ainsi ne savent pas ce que sont les êtres qu'ils désignent sous le nom de poules, canards, oies, pigeons ou volaille.

En prévision des fêtes de Noël, des milliers d'oies sont gavées, torturées jusqu'à ce que leur foie se gonfle. Alors elles sont assassinées et leur foie malade, mis dans des petits cercueils en fer avec une clé pour l'ouvrir.

Chapitre 6

JE REPARLE DE L'ECOLE

L'ECOLE

Maintenant, je dois revenir en arrière pour parler d'un autre sujet: l'école. Le fait que je m'occupais beaucoup des poules et des tourterelles ne m'a pas empêchée d'aller à l'école. Oh, pas trop longtemps, jusqu'à 13 ans et demi seulement, et encore pas très régulièrement. Je dois dire aussi que ma mère ne m'a pas encouragée pour l'étude, au contraire. Hantée par le souvenir de sa sœur qui avait, paraît-il tellement étudié à l'école, qu'elle était morte d'une méningite, elle me disait qu'il ne fallait pas me casser la tête, et me félicitait d'avoir toujours zéro en calcul et en orthographe.

Cependant, j'apprenais volontiers les récitations et certaines chansons. Pour cela j'avais de bonnes notes, mais j'avais horreur de l'histoire de France. Tous ces récits et images de batailles, c'est de l'abomination. Cela incitait même les filles à jouer à la guerre. Aussi je ne jouais jamais, je regardais le ciel en m'appuyant contre

un mur.

Il y avait cinq sœurs, des gamines entre huit et treize ans, qui avaient pour jeu de courir en se tenant par la main, dans le but de renverser toutes celles qui ne se trouvaient pas appuyées à un mur. Combien en ai-je vu tomber sur le bitume de la cour et se faire très mal. Il leur était interdit de se plaindre car c'était une école catholique, donc une école payante, et cinq gamines, cela rapportait beaucoup. Et ces gamines-là, comme elles ne pouvaient pas me faire tomber en courant, elles me tiraient les cheveux, ce qui fait également très mal.

Je le disais à ma mère qui intervenait auprès de la directrice. Celle-ci lui répondait:

- Ce n'est pas grave, vous savez nos filles aiment bien jouer. Elles sont un peu taquines et votre fille ne joue jamais. Comment cela se fait-il?

- Je ne sais pas, répondait ma mère. Elle est comme cela...

- Ne vous inquiétez pas, nous veillerons sur elle. D'autant plus qu'en classe on ne l'entend pas, elle est très sage. Un peu dans la lune, mais elle est comme cela... Alors, au revoir madame.

MA PREMIERE COMMUNION

Mes parents m'avaient mis dans cette école catholique pour que je fasse ma première communion. Je n'aimais pas plus l'histoire dite "sainte" que l'histoire de France, car on y trouve les mêmes horreurs. Cependant, j'apprenais volontiers le catéchisme par cœur en le récitant comme un cantique. Je fus donc reçue. Ma sœur m'a acheté ma toilette de communicante, tandis que ma mère me crochetait un beau fichu de laine blanche pour me protéger du froid.



Mais la toilette ne m'intéressait pas. Il me souvient que je pensais très sérieusement à la communion. Pour moi, cela voulait dire qu'à partir de ce moment-là il me serait possible de communiquer avec l'Artiste Divin. Mais le jour de ma communion solennelle, il ne se passa rien. Ma vraie communion s'est réalisée là-bas, au bord de l'étang, près du petit bois parmi les chants d'oiseaux.

LA DÉSINCARNATION DE MONIQUE

Quelques temps après ma communion, ma sœur nous apprit que sa fille, la mignonne Monique qui était très malade, avait été conduite à l'hôpital Bretono. Je voulus tout de suite aller la chercher. J'étais persuadée que si je pouvais seulement la prendre dans mes bras, elle guérirait aussitôt, tellement je l'aimais. J'eus le tort de dire cela à mes parents, qui ainsi ne voulurent pas m'emmener la voir.

Pendant leur absence mes parents me confièrent aux personnes qui nous avaient donné trois poules, monsieur et madame Désoné. Ces gens étaient gentils avec moi et j'aimais leur maison. Elle n'était pas plus grande que le chalet de mes parents. Il y avait leur chambre, la salle commune où se prenaient les repas. Cette pièce était toujours très bien chauffée par un radiateur. La source de chaleur provenait d'une chaudière "Idéal" qui était uniquement alimentée par du papier journal que monsieur Désoné, qui était imprimeur ramenait chaque soir. Une fois par semaine madame Désoné, après avoir fait sa lessive, mettait les papiers à tremper dans l'eau savonneuse. Elle en faisait des boulettes, les laissait sécher et remplissait la chaudière avec cela. La fillette que j'étais savait apprécier. J'aimais aussi les potages préparés par madame D. Ces potages étaient faits de toutes sortes de légumes de leur jardin, sans animaux morts. Je n'en ai jamais vu sur leur table car sans doute ils captaient les ondes des bons messagers. Cela créait une ambiance harmonieuse qui calmait mon angoisse et

ma peine de savoir à l'hôpital la petite Monique, si douce, si gentille que j'aimais tant.

Un soir à leur retour, je compris que l'âme de la mignonne Monique s'était envolée et que je ne la reverrai jamais. J'en éprouvais tout d'abord un grand chagrin, puis je pensais qu'elle était si douce, qu'elle renaîtrait sur une autre planète. Cela me consolait et m'absorbait tellement que je ne faisais plus du tout attention à mon travail de classe.

Un jour la maîtresse me demanda à quoi je pensais. Je le lui dis en toute simplicité, mais elle me donna des coups de règle sur les doigts, soi-disant pour me ramener à la réalité. Ayant appris cela, ma mère m'inscrivit à l'école municipale.

Là, je retrouvais avec stupéfaction les cinq filles qui s'amusaient à faire tomber les autres. Mais les parents les avaient sans doute sévèrement sermonnées car elles ne continuèrent pas leur jeu.

LA PREUVE QUE LA VIANDE FAVORISE LA TUBERCULOSE CHEZ LES ADOLESCENTES

A l'école municipale, toutes les gamines savaient que je ne mangeais pas de viande.

- Tu vas tomber malade, me disaient-elles. Tu ne grandiras pas!

- Regarde Suzanne L. Elle a seulement un an de plus que toi, regarde comme elle est grande, regarde comme elle est forte!

- Oui, mais moi, disait Suzanne en se pavanant, moi je mange deux gros biftecks saignants tous les jours.

Cependant, Suzanne L. qui demeurait chez ses parents dans un pavillon "Lebodi" est tombée malade. Atteinte de phtisie galopante, elle est morte au bout d'un an, à l'âge de quinze ans, si je me souviens bien. J'ai vu sa tombe au cimetière en face du lotissement des Grouettes, à Antony.

Vers la même époque, une autre fille de notre voisinage à laquelle les parents donnaient beaucoup de poules et de lapins à manger, est morte également de tuberculose pulmonaire.

Si je parle de cela, c'est pour que les enfants qui ne mangent pas de viande ne se laissent pas impressionner par des ignorants, même si ceux-ci sont des docteurs prétendant que la viande est nécessaire à une bonne santé, ce qui est absolument faux. Non seulement la viande est inutile, mais encore c'est quelque chose de terriblement néfaste à tous points de vue. Cependant, qu'est ce que j'ai pu être harcelée à ce sujet par les gamines de mon âge et même l'institutrice de l'école.

- Comment, tu ne manges pas de viande, ni de poissons? Ca ne s'est jamais vu, tu vas tomber malade!

Les autres faisaient cohue:

- Oh oui, c'est vrai! Elle va tomber malade et elle va bientôt mourir!

Mais voilà que ce corps a plus de quatre-vingt-quatre ans. Cependant il n'a pas été très bien nourri. Dans mon enfance, et même après pendant des années je mangeais tous les jours la même chose:

Le matin du chocolat avec des tartines de pain, à midi des pâtes et le soir du chocolat avec des tartines comme le matin.

Il n'y avait de la salade et du céleri-rave qu'une fois par semaine. Et aussi de temps en temps des bananes, quand ma mère trouvait à en acheter des lots très avancés. Alors, ces jours-là, je ne mangeais que cela. J'ai rarement mangé d'autres fruits. Ma mère faisait souvent ce qu'on appelle du pot-au-feu. Elle cuisait alors des légumes, mais elle mettait avec un grand morceau de cadavre. Elle croyait que les légumes: carottes, navets, poireaux, ne se mangeaient pas! Elle ne les donnait même pas aux poules, mais les jetait en gardant seulement le bouillon et les morceaux de cadavre. Il n'y avait que les pommes de terre, les choux et les lentilles, les haricots verts ou secs que mes parents mangeaient comme légumes. Mais je n'en voulais pas parce qu'ils étaient cuits avec des cadavres.

C'est pour cela que je ne mangeais que des pâtes que je cuisais moi-même avec une branche de sauge. J'y ajoutais le contenu d'une boîte de tomates que j'achetais à onze heures trente en sortant de l'école.

J'en achetais une tous les jours, si bien que l'épicière m'avait surnommée "la demoiselle à la tomate". Mais au bout d'une année, j'ai senti que la sauce tomate me faisait du mal. J'ai arrêté d'en mettre dans mes pâtes, et ça a été. Sauf quand les voisins cuisaient du poisson, ce qui arrivait toujours le Vendredi. Cette odeur infecte m'incommodait tellement que je devais maintenir à mon nez un mouchoir imbibé d'eau de Cologne. Alors, ce jour-là, je ne mangeais pas.

J'ai eu deux maladies infantiles: la coqueluche, vers six ans et la rougeole à onze ans. Pour la coqueluche, il me souvient que l'on me donnait un peu de jus d'orange avec une cuillerée de soufre, ce qui ne devait pas être bien fameux. A partir du moment où j'ai eu la rougeole, ma mère me donna une sorte de sirop nommé Sarcol. Plus tard, j'ai su que c'était du sang pris à des bœufs. Mais ces bœufs là ne sont pas tués et ces prises de sang ne leur font pas mal. Au fur et à mesure le sang se reforme car ils sont bien nourris.

- Que mangent-ils? ai-je demandé.

- De l'herbe, de l'orge, de l'avoine a répondu mon père.

- Donc pour avoir du sang, ils ne mangent pas les cadavres d'autres animaux. Des graines et de l'herbe, ça leur suffit. Cela prouve que ça ne tient pas debout cette histoire selon laquelle il faut manger des cadavres pour avoir du sang.

Le sang mort ne peut pas faire du sang vivant, en mangeant des cadavres, votre corps devient un cimetière

et voilà tout.

J'en vins à dire cela aux gamines et même aux instituteurs. Ma mère, ayant appris cela me dit:

- Ne parle pas, bon sang! Ne parle pas aux autres puisque tu n'es pas comme les autres.

Ce qui fait que quand j'étais avec ma mère et que des inconnus s'avisaient de m'adresser la parole, ma mère s'empressait de dire:

- Vous savez, ma fille ne parle pas!

Les gens me regardaient avec pitié, pensant que j'étais muette.

Un jour un épicier était venu livrer de la marchandise. L'épicier commençait à me parler quand ma mère lui coupa la parole:

- Ma fille, elle ne parle pas.

- Ah, comme c'est triste. Pourtant elle paraît normale.

- Non, elle n'est pas comme les autres. Il ne faut pas y faire attention.

Et pour que je n'ai plus l'occasion de parler à l'école, ma mère alla m'y faire radier. J'avais treize ans et demi.

Étais-je vraiment la seule de l'école à savoir que les cadavres de nos frères ne sont pas des aliments et que les humains, au lieu d'assassiner des vaches, des chevaux, des poules, des coqs, des lapins, des oies, des

moutons etc... pour manger leurs corps, les humains se devraient d'apprendre à les connaître, à les aimer, les aider, être pour eux la providence?

Étais-je vraiment la seule de l'école d'Antony à penser ainsi? Non, il y avait aussi une adorable fillette, plus jeune que moi, qui se refusait également à absorber des cadavres. Mais ses parents, plus durs que les miens, la renfermaient dans sa chambre.

- Tu ne sortiras pas, tant que tu n'auras pas mangé ta viande! disaient-ils.

J'ai su cela par sa mère qui conseillait à la mienne de faire pareil. De cela, Marguerite ne disait rien. Elle gardait pour elle son chagrin, tandis que je me révoltais et que je parlais.

Je me devais de le faire, mais il aurait fallu que ce soit avec calme, avec sérénité. Tel que je réagissais, cela me démolissait et réjouissait les néfastes entités. C'est seulement maintenant que je comprends que seuls les rayons du soleil peuvent faire apparaître le printemps.

Le printemps éternel, printemps de sagesse, printemps de bonté, dort au fond de chaque être.

Pour que cette sagesse, cette bonté apparaissent, il faut que ceux qui ont compris fassent rayonner leur soleil.

Chapitre 7

LE MALHEUR

Il aurait suffi de me recueillir pour entendre la voix de la Prudence, encore appelée intuition. Au lieu de cela, je me suis laissée aller à l'impulsion et le malheur est entré dans la maison.

Des mois s'écoulèrent. Le bonheur continuait à régner au poulailler de Piapia et de Rosette.

Si à cette époque, j'avais su me mettre à votre écoute à vous tous, ô doux messagers de la conscience, chaque poule ou coq aurait eu une vie longue et heureuse. Leurs âmes se seraient détachées de leurs formes physiques, emportant dans leurs êtres immortels toute la sagesse et la bonté de leur petite reine.

Hélas, il n'en fut pas ainsi. J'étais ouverte à la Bonté, mais pas du tout à la Sagesse, et je n'ai pas su écouter la voix de la Prudence, quand me trouvant au marché avec ma mère, j'aperçus dans une cage une poule qui me semblait si triste que je voulus tout de suite l'adopter.

C'était une jolie Faverolle saumonée aux pattes emplumées. Ses joues étaient gonflées, ses yeux larmoyants. Je croyais qu'elle pleurait! Je ne savais pas

qu'une poule, s'il est vrai qu'elle peut avoir du chagrin, ne peut en aucun cas verser des larmes. Si ses yeux étaient larmoyants, c'était la maladie qui les rendait ainsi. Une maladie terrible: le coryza diphtérique. Mais je ne le savais pas.

Cette poule me semblait avoir du chagrin, je demandais à ma mère de l'acheter. Et comme elle n'entendait pas plus que moi la voix de la Prudence, elle l'acheta. La poule ressemblait à un hibou, aussi je la nommais "l'Hibou".

Je la déposais dans le poulailler, et quelques jours plus tard, presque toutes les poules et coqs avaient les joues enflées et les yeux larmoyants.

J'étais consternée.

Le marchand de grains passait chaque mois pour le ravitaillement. Je lui montrais les poules et lui demandais ce qu'elles avaient. Il en prit une, lui ouvrit le bec et me montra des points et des peaux blanches à l'intérieur.

- C'est la diphtérie. Elles ont dû être contaminées.

Je lui appris que maman m'avait acheté au marché une pauvre poule dont j'avais eu pitié.

Le grainetier me dit:

- Tu es une petite fille trop sensible, et ta mère n'a pas été prudente de te laisser introduire dans le poulailler

une poule visiblement malade. Mais cela aurait pu être invisible. Il faut toujours, avant d'acheter une poule, lui ouvrir le bec pour voir si elle a des points blancs ou des peaux dans la bouche. Dans ce cas, il est certain qu'elles ont la diphtérie qui est une maladie épidémique.

Il faut voir aussi l'état des poules. Elles peuvent avoir des escarres, parasite qui se loge sous les écailles des pattes.

Des poules peuvent avoir toutes sortes de parasites ou de maladies et ce n'est pas toujours visible. Ce qui fait qu'il faut être très prudent avant d'introduire une poule de l'extérieur dans un poulailler.

Souviens-toi, même si une poule paraît saine, il faut la mettre en quarantaine. C'est à dire la mettre quarante jours en observation dans un local se trouvant suffisamment loin du poulailler.

Très triste, j'ai répondu:

- Je m'en souviendrai. Mais maintenant, que puis-je faire?

- Séparer les malades des poules qui ne sont pas encore atteintes, désinfecter le poulailler avec du grésil, badigeonner l'intérieur du bec de chaque poule avec du "Cabalcanis", détacher les fausses membranes avec la corne d'une plume, rebadigeonner l'intérieur du bec avec du "Cabalcanis", mettre du "Cabalcanis" dans l'eau de boisson.

Parmi les poules qui n'étaient pas encore atteintes de diphtérie se trouvaient Piapia, Rosette, Kiki et sa fille.

Je m'empressais de les mettre à part dans l'ancien poulailler de Nénette. Je nettoyait celui des poules contaminées et soignais celles-ci comme m'avait indiqué le grainetier.

Dix poules et quatre coqs, j'en avais du travail!

La hibou était la plus atteinte. Je la soignais comme les autres. Mais en plus, examinant ses pattes, je m'aperçus avec horreur que leurs écailles étaient toutes déformées et rongées. Vite, j'ai mis chauffer de l'eau et lui ai lavé les pattes avec du savon. J'ai détaché les blocs de parasites, et décidant d'isoler complètement cette poule, je la mis pour la nuit sur la paille d'une cage que je posais sur l'étagère de la remise.

Ensuite, j'ai enlevé ma blouse d'infirmière, me suis lavé les mains, brossé les ongles, débarbouillée pour me rendre auprès de celles qui n'avaient pas été encore touchées par la maladie: ma Piapia, Rosette, Kiki et sa fille.

Je les caressais et les posais sur le perchoir de leur nouvelle demeure, puis j'allais me reposer dans ma chambre.

Le lendemain, c'était un Dimanche, je me levais de grand matin et allais voir mes quatre rescapées. Mais stupeur, elles avaient disparu!

Affolée, j'appelais mon père et lui demandais ce qui était arrivé. Il me répondit qu'il les avait remises ensemble!

J'allais voir, mais je ne trouvais pas Piapia, ni Rosette. Je rappelais mon père qui me dit qu'il les avait mise dans la cage pour tenir compagnie à la "Hibou"! Les yeux noyés de larmes, je me précipitais dans la remise, et tremblante, j'ouvris brusquement la porte de la cage qui tomba sur le sol, blessant Piapia à une patte.

A la suite de cela, Rosette fut atteinte à son tour par la diphtérie et Piapia aussi. Comme je pus le constater quelques jours plus tard, aucune poule ne fut épargnée.

Je les soignais toutes trois fois par jour, détachant inlassablement les fausses membranes. Le lendemain, elles étaient reformées! Le mal ne reculait pas d'un pouce. Je voyais les pauvres poules que j'avais tant aimées, mourir paralysées.

Durant toute cette période qui commença avec l'épidémie de diphtérie, je vécus comme enveloppée d'un brouillard de tristesse.

A ma Piapia, je donnais des soins particuliers avec tellement de tendresse, que je parvins à la guérir de la diphtérie, mais pas de sa patte. C'est qu'en ce temps-là, je ne connaissais pas les bienfaits de l'argile. Les jours humides, elle ne pouvait pas marcher. Je la promenais dans un panier, le même que celui de Bleuette. La nuit, je la mettais dans mon lit.

Assise devant la porte, près du rosier en fleurs, serrant ma Piapia sur mon cœur, il m'arrivait de pleurer pendant des heures.

Un soir d'automne 1934, sans souffrance, ma Piapia, ma petite reine si sage, si douce, si bonne, a quitté sa forme physique, sa chrysalide.

Jamais son souvenir s'effacera de ma mémoire.

Après le départ de ma Piapia, je ressentis un grand vide que ne parvenaient pas à combler les douces tourterelles et la mignonne Lulu. Quant aux bruyantes perruches, leurs voix discordantes me faisaient mal. J'avais besoin de silence.

M'enfermant dans ma chambre j'ai rêvé d'un monde gouverné par des sages jardiniers pleins de sensibilité et d'immense bonté. J'ai écrit ce rêve et puis je l'ai montré à Suzanne. Elle a trouvé que c'était si beau qu'elle en a fait des centaines d'exemplaires et elle en a montré une à mon frère. Il a trouvé que c'était tellement bien qu'il m'a dit:

- C'est toi qui représentera la famille Paquereau

Mais ce rêve n'a pas trouvé d'autre écho...

Chapitre 8

L'APPEL DE LA FORET

C'est ainsi que je me suis mise à fréquenter la forêt de Verrière qui était située à trois kilomètres du lotissement des Grouettes.

Je revois chaque sentier, chaque carrefour. Je revois tous les arbres qui m'ont consolée. Oh le silence de la forêt, quel baume cela m'a apporté!

Je n'allais jamais au bois les jours fériés. Je voulais être seule, toute seule parmi les arbres et les oiseaux. J'aimais m'enfoncer au plus profond de la forêt, dans les endroits les plus inaccessibles, où je devais avancer à quatre pattes pour atteindre une clairière secrète.

Parfois, j'allais au hameau "Labaille-au-bois". C'était un domaine abandonné, entouré d'un mur à demi écroulé.

Au milieu se trouvait une demeure aux murs enlièrés.

Que les arbres étaient beaux en ce lieu!

Il y avait aussi beaucoup de fleurs sauvages et une clairière d'où la vue s'étendait au loin. C'était splendide. J'aimais aussi la mare "Saint-Leu", toute entourée de pins et de sapins.

Dans la forêt, je communiais vraiment avec les anges de la Poésie, de la Douceur et de l'Harmonie.

Aussi, venue là de grand matin, je repartais souvent à l'heure où le soleil disparaît après avoir illuminé la forêt.

Parfois aussi, j'allais au parc de Sceaux, parce qu'il y avait de grandes pièces d'eau sur lesquelles glissaient des cygnes. Je leur donnais un peu de pain et beaucoup de tendresse.

Mais j'étais beaucoup plus souvent en forêt de Verrière.

J'aurais voulu demeurer dans la forêt. Je demandais à mon père pourquoi il ne se faisait pas garde-forestier.

- Parce que je suis menuisier, et non garde-forestier, répondait mon père.

- Alors pourquoi ne pas acheter une grande parcelle de terre à l'orée de la forêt?

Il y avait un endroit où j'aurais aimé demeurer. Cela s'appelait la Sablière. C'était près des jardins fleuris de Vilmorin.

- Oh que ce serait bien en ce lieu!
Je voulais travailler pour l'acquérir. Justement, en face du lotissement des Grouettes, près du cimetière,

s'étendaient des champs de fraisiers. Je savais que des cueilleuses étaient demandées. Je voulais y aller.

Ma mère m'a dit:

- Non, je ne veux pas que tu y ailles. Il ne faut pas parce qu'il y a des drôles de types.

Elle ne voulait pas non plus que j'aille dans la forêt. Un jour elle me dit:

- Tu finiras par ramener un gosse, à force de courir les bois comme tu fais.

Je la regardais, me demandant si elle n'était pas devenue folle. Cependant, je lui répondis:

- Un gosse? Mais il n'y en a pas dans la forêt! Tu me dirais un oiseau, encore ça serait possible, mais un gosse...

- Tu ne comprends pas, alors justement tu n'iras pas.

Sur ce, elle ferma la porte de ma chambre et mit un cadenas au volet de ma fenêtre.

Mais bientôt je tombais malade. J'étouffais, il m'arrivait d'avoir des vomissements. Mes parents firent venir le médecin. Quand il arriva, ma mère s'empressa de lui dire:

- Vous savez, elle ne veut pas manger de viande, ni de poisson.

Le médecin me regarda, m'ausculta en silence, tandis que je pensais: "Pourvu qu'il comprenne que je n'ai pas besoin de viande, mais de la forêt!"

Et ma pensée pénétra le docteur qui dit à mes parents:

- Elle n'a pas besoin de manger de viande, ni de poisson, il lui faut l'air pur de la forêt. Si elle peut avoir cela, elle va se remettre rapidement.

Parce qu'il était médecin, il rédigea une ordonnance sur laquelle il inscrivit quelques médicaments.

Il me tapota la joue en me disant:

- Allons, ça n'est pas bien grave, mais il faut marcher dans la forêt.

Il dit "Au revoir" à mes parents et sortit.

Le lendemain, j'avais retrouvé la forêt de Verrière.

Au retour, mes parents m'attendaient.

Mon père me dit:

- Tu sais ce que nous avons pensé, ta mère et moi?
C'est qu'il existe pour toi une situation qui te conviendra parfaitement, à toi qui aime tellement les bois: c'est de te faire religieuse.

J'ai répondu:

- Mais oui, ça c'est une très bonne idée! Je me ferai religieuse, je cultiverai le jardin d'un couvent, je chanterai des cantiques, je me recueillerai au fond d'un parc parmi les arbres et les oiseaux. Ainsi je serai toujours avec les anges de la poésie, de la douceur et de l'harmonie.

- Ta cousine Yvonne, qui est aussi ta marraine, s'est faite religieuse depuis quelques années. Je vais lui écrire et nous irons la voir dans son couvent.

La perspective de me faire religieuse m'enchantait. Ma cousine religieuse répondit à mes parents qu'elle était très contente que sa filleule ait la vocation de devenir religieuse comme elle, et nous invita à venir dans son couvent.

Je ne me souviens pas du voyage dans le train, mais de l'arrivé au parc du couvent, je me souviens parfaitement. Je revois les grands arbres, tous dorés par l'automne. La cousine nous reçut. Je la revois dans ses habits de religieuse. Je me voyais très bien vêtue comme elle. C'était au moment de midi, et pour recevoir sa famille, elle avait eu droit à une table à part qui était déjà servie. La cousine religieuse s'agenouilla et prononça cette prière:

- Mon Dieu, bénissez la nourriture que je vais prendre.

Je regardais ce qu'il y avait sur la table. Mon cœur se mit à battre à grands coups: c'était des cadavres! Je parvins à le dire, et ne pus retenir mes larmes.

- Voyons, voyons, ma petite, me dit ma cousine, tu ne sais pas que le bon Dieu a créé les animaux pour être notre nourriture?

- Ce n'est pas vrai, répondis-je.

- Mais si c'est vrai, et c'est un péché que de ne pas en manger. Moi qui me suis consacrée à Dieu, et bien il m'est arrivé très souvent de tuer des lapins. Je leur arrachais même un oeil.

- Quelle horreur! c'est affreux.

- Mais pas du tout, me dit ma cousine parasitée. Dans tous les couvents on mange de la viande, sauf chez les trappistes. Mais là, s'ils n'en mangent pas, c'est par esprit de pénitence.

Soudain on entendit un coup de fusil, puis plusieurs autres.

- Ce sont nos prêtres qui chassent, expliqua la cousine. C'est leur distraction. Ils ont bien le droit de se distraire.

C'était complet. J'ai demandé aussitôt à repartir et je n'ai pas voulu dire au revoir à ma cousine.

Religieux veut dire: "relié à Dieu". Or ma cousine ne l'était pas. Si elle l'avait été, elle n'aurait pas pu dire que Dieu avait créé les animaux pour être notre nourriture, car cela est absolument faux. Ma cousine était une personne frustrée et totalement inculte. Elle était entrée au couvent comme d'autres se jettent à l'eau: par dépit sentimental.

Quant aux prêtres de son couvent, ils n'étaient pas davantage des religieux puisqu'ils éprouvaient le besoin de tuer pour se distraire.

Quand on est de vrais religieux, Dieu suffit à tout.

On vit dans l'émerveillement des splendeurs qu'il a créé et on se laisse guider par lui pour progresser dans les vertus salvatrices afin que son rayonnement, qui est Poésie et Douceur, s'instaure sur la terre.

En revivant ces instants de mon passé, je me rends compte que des entités de prélats, héritage paternel, vivaient dans mon univers.

Ceux-ci m'ont dicté une lettre destinée à ma lamentable marraine. Dans cette lettre, mes doigts avaient écrit que je voulais la revoir, et qu'elle me dise ce que je devais faire pour entrer au plus tôt au couvent. Mais aussitôt la lettre postée, je repris mes esprits et m'enfuyais dans la forêt. Là, j'étais vraiment en compagnie des anges du Divin.

Mais le lendemain matin, c'était un Dimanche, les entités de prélat ont guidé mes pas vers l'église. J'ai écouté la musique et le sermon. Et aussitôt après la messe, j'ai parlé au curé. Celui-là même qui m'avait fait réciter le catéchisme. Je lui ai dit que je me sentais attirée par la vie religieuse et lui ai demandé ce qu'il fallait faire pour être admise au couvent.

Il me répondit qu'il était très touché qu'une de ses filles ait cette vocation, qu'il m'aiderait et me fournirait mon trousseau.

Après cela, il s'est livré en mon univers un terrible combat, et je suis repartie vers la forêt amie où tout s'est apaisé parce que là, j'étais dans la vérité, la pureté.

Dans la forêt, je ne sentais autour de moi que des êtres souriants, pleins de bonté, de douceur. Tandis qu'au logis de mes parents, dans l'affreux lotissement des Grouettes, je me sentais mal à l'aise, surtout depuis le départ de ma Piapia.

Profitant de cette situation, plusieurs fois encore les entités de prélats ont tenté de m'entraîner à l'église.

Résistant à cela, je courais vers la forêt.

Mais à quelques temps de là, j'ai dû la désertter parce que ma mère m'emmenait tous les jours à Paris chez ma sœur pour nous occuper de son bébé.

Ma sœur était sténodactylo et son mari était atteint de tuberculose pulmonaire. Le logement n'avait rien de rayonnant, mais je me suis mise à aimer le bébé. Je lui chantais des berceuses, je lui disais de jolies poésies et il semblait qu'il les comprenait car il me souriait. Je lui ai appris à marcher.

Puis le père ayant été admis en sanatorium, ma sœur vint demeurer chez nous. Ainsi, je pouvais m'occuper du petit toute la journée. Je lui apprenais à aimer Lulu, la gentille serine, et les tourterelles. Il aimait les caresser. Je lui montrais les papillons, les fleurs. Il avait beaucoup d'amitié pour les fourmis. Il les regardait pendant des heures. Il en prenait dans ses mains et ne se faisait jamais piquer. Je le vis même prendre des fourmis et les glisser dans ses chaussettes.

- Pourquoi fais-tu cela? lui demandais-je.

- Oh, fait froid! me répondait-il, ici elles sont au chaud.

Et bien ces fourmis-là ne l'ont jamais piqué. Cet enfant avait beaucoup de douceur. Il m'est arrivé de l'emmenner dans la forêt de Verrières. Et là, au centre des carrefours, souvent je le voyais s'agenouiller en silence, écoutant les voix qui chantent et contemplant les plantes. Son être réel était là, vibrant à la vie profonde de la nature.

Malheureusement le soir sa mère rentrait, et c'était toujours la même comédie: ma sœur voulait que le petit mange des débris de cadavres, mais lui n'en voulait pas. Il repoussait l'assiette et elle restait là pendant des heures à lui dire:

- Mange la bonne ian-iande, mange...

Jusqu'à ce qu'il finisse par l'ingurgiter avec des nausées. Quelles néfastes entités animaient ma sœur quand elle forçait ainsi son enfant à devenir cannibale? Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu: "Parce que le docteur m'a dit que du fait que son père est tuberculeux il lui faut absolument de la viande pour résister." Ce qui est absolument faux.

Je souffrais en pensant qu'un jour, bientôt peut-être, ma sœur repartirait avec son enfant dans son affreux logement de la sombre ville, et que là, loin de la forêt, il risquait d'être complètement perverti. Pour fuir les idées noires qui me venaient, j'installais le petit dans sa poussette et l'emmenais dans la forêt.

Là, je le sentais heureux, et je l'étais aussi.

Ma mère était toujours à se tracasser de me voir continuer à fréquenter la forêt, même avec ce petit. Cela n'inquiétait pas du tout ma sœur. Elle disait:

- Moi à son âge, je fréquentais les garçons. Elle c'est les arbres, c'est plus rare et ce n'est pas dangereux. Pourquoi n'achèteriez-vous pas une petite propriété dans un endroit boisé?

Papa trouverait facilement du travail de menuisier, et toi, maman, tu ferais de la couture, du raccommodage. Viviane cultiverait un jardin. Et comme elle est douce et soigneuse, je la vois très bien s'occuper aussi des abeilles.



Viviane et le petit Charles dans la forêt de Verrières

- Des abeilles! Ah non, s'écria ma mère qui en a toujours eu horreur.

- Et bien, elle fera autre chose, dit Suzanne. Elle cultivera des fraisiers. Les fraises, ça se vend toujours bien.

Pour cela, ma mère était d'accord. Et ma sœur qui s'était procuré un indicateur "Bertrand", se mit à le feuilleter.

- Je vais écrire pour avoir des renseignements, dit-elle.

Et elle commença aussitôt. Je la revois comme si c'était hier, écrire la première lettre qui était ainsi rédigée:

“ Monsieur,

*Me référant à l'indicateur Bertrand, je vous serais très obligée de me donner des renseignements complémentaires en ce qui concerne une maison dans la forêt d'Orte:
la surface du terrain, les prix, le site...”*

Toutes les lettres étaient rédigées dans le même style. Il y en avait une quinzaine. Mais je rêvais de cette maison dans la forêt d'Orte.

Quelques jours après, il nous arriva un abondant courrier. Hélas, la maison dans la forêt d'Orte était déjà vendue. Les autres ne convenaient pas ou étaient trop chères.

Chapitre 9

Rien n'est plus Beau que l'amour d'un humain et d'un petit oiseau des bois

Ma sœur se mit
alors en rapport
avec un
marchand de
terrain. Un
employé nous
emmena dans un
site boisé de la
commune de
Méréville.



L'employé de
l'agence

"Barbote et Albert Cri" stoppa sa voiture au carrefour
formé par quatre chemins. Désignant un coteau boisé, il
dit:

- C'est là.

Là, c'était une véritable forêt vierge, aux arbres tout
enchevêtrés de lianes et de ronces. Me fauilant entre
cela et rampant par endroits, je gravis le coteau.

Là-haut, il y avait une clairière, et de là je voyais un paysage de rêve composé de vallons bocagers s'étendant jusqu'au lointain horizon. C'était un lieu comme celui-ci dont je rêvais depuis ma plus tendre enfance, et ce lieu m'était offert.

C'est l'âme pleine de joie que je suis redescendue du coteau. Je courus à la voiture pour dire à tous mon émerveillement.

Mais l'employé de l'agence "Barbote et Cri" ne tenait pas du tout à ce que ce terrain soit retenu pour nous. Il avait ses raisons: Ce terrain à trois francs cinquante le mètre carré était un appât. Il voulait bien que ce terrain soit acheté, mais seulement pour faire un placement. Parce que, comme je l'ai appris plus tard par les journaux, les consorts "Barbote et Cri" pratiquaient l'escroquerie, vendant un même terrain à plusieurs personnes. Aussi, il nous dit qu'il avait beaucoup mieux à cinq francs le mètre.

- Allons voir, dit mon père.

- Ce n'est pas la peine, répliqua ma sœur, puisque ce coteau enchante Viviane.

Mais l'employé de "Barbote et Cri" voulait absolument nous montrer le terrain à cinq francs . Il fit démarrer sa voiture, qui nous emmena à quelques centaines de mètres seulement. Mais là, c'était un affreux lotissement aux rues tirées au cordeau. C'était plat, c'était laid, avec ces parcelles clôturées de grillage dans lesquelles se

trouvaient des constructions hétéroclites. La seule différence avec le lotissement des Grouettes, c'était que dans chaque parcelle se trouvaient des conifères. Autrement, ce n'était pas poétique du tout. Mais l'agent de "Barbote et Cri" faisait de la réclame à mon père:

- Voyez, là vous pourrez construire facilement, avoir un bon jardin.

Et mon pauvre père qui n'avait pas du tout développé en son âme de la poésie et de l'harmonie, disait lui aussi:

- Ah oui, ici c'est beaucoup mieux!

- N'est-ce pas, reprenait l'agent de "Barbote et Cri", là vous serez bien. Et puis vous aurez des voisins, tandis que là-haut sur le coteau...

- C'est ce qui plaît à Viviane, coupa ma sœur, c'est seulement le coteau qui l'intéresse, c'est là qu'elle veut vivre. Allons signer tout de suite.

Mais il y eut beaucoup d'hésitation, puis de discussions au sujet des traites qu'il fallait signer. Pour cela ma sœur montra son désintéressement et son amitié pour moi en insistant pour que mon père signe en mon nom.

Ce grave engagement pris, mes parents firent paraître des annonces pour vendre le chalet et le bout de terrain des Grouettes. Ce fut alors le long défilé des candidats à l'achat que nos voisins de droite observaient avec attention.

C'est qu'ils ne voulaient pas que nimporte qui nous remplace, ah, mais non!

Un jour il se présenta un homme avec un pantalon très large du bas. Aussitôt après son départ, le voisin appela mes parents et leur dit:

- Ne vendez surtout pas à cet individu qui a un pantalon à la patte d'oie. Si vous lui vendez, vous aurez ma mort sur la conscience, car je me suiciderai.

Mes parents promirent de ne pas lui vendre. Mais ce sont des amis à cet homme qui ont acheté: un couple dont le mari infirme était conduit par son épouse en petite voiture. C'était parce que le chalet était de plein pied que cela leur avait convenu. Ils voulaient venir habiter le plus tôt possible.

Mes parents s'empressèrent de retenir par correspondance un logement à Etampes. Puis mon père fabriqua des quantités de caisses, tandis que ma mère démolissait les pièces attendant au chalet et le poulailler dans le but de reconstituer cela sur le joli coteau boisé. Triste perspective.

MEREVILLE

J'ai gardé un vivant souvenir de notre arrivée au bois de Boulogne en Méréville. C'était le premier mai 1938. Ce lieu qui m'avait charmé lors de notre première visite un jour d'hiver, était maintenant resplendissant de verdure nouvelle et de fleurs. Tout cela répandait un délicieux parfum de toutes les fleurs mêlé à la pénétrante senteur des pins et des sapins.

Les cages contenant les tourterelles, ainsi que celle de Lulu la serine et des périclettes (les perruches) étaient disposées sous les grappes dorées d'un cytise en fleurs. Les tourterelles roucoulaient et Lulu heureuse harmonisait son chant à celui des oiseaux des bois, tandis que les perruches étonnées, regardaient autour d'elles et écoutaient. Je vécus un moment de profond recueillement.

Mais pour monter, il fallait tracer un chemin, couper des ronces, des lianes et des arbustes. Par un si beau jour de printemps, j'étais navrée qu'il ne fut pas possible de faire autrement. Armée d'un sécateur, je me mis en devoir de couper des lianes et des ronces. Ma mère suivait avec une serpe et mon père avec une scie.

Quand le chemin fut percé, il fallut monter tout ce qui était en bas. J'ai commencé par la cage de Lulu et celle des Périclettes. Puis ce furent les cages des tourterelles et tout le matériel. Je montais tout ce que je pouvais pour aider mes parents et mon père commença à

construire une cabane. La nuit était tombée que celle-ci n'était pas encore terminée: il n'y avait pas de toiture.

Accroupie sur de la paille, dans cette cabane sans toit, j'ai passé la première nuit qui fut très froide. J'étais fatiguée, gelée et découragée. Mais aux premières lueurs de l'aube les oiseaux se sont mis à chanter. Jamais de ma vie, je n'ai entendu un ensemble de chants aussi mélodieux.

Pourtant, là-bas dans la forêt de Verrière, j'en avais entendu des oiseaux! Et dans ma petite enfance, quand à la sortie de l'école je venais me recueillir au bord de l'étang, c'était beau pourtant, mais moins solennel, moins grandiose que ce concert d'oiseaux que j'entendais pour la première fois sur ce coteau du bois de Boulogne en Méréville. C'était que là, plus que partout ailleurs, il y en avait des oiseaux!

Constatant cela, j'ai pleuré, mais c'était de bonheur. Je suis sortie de la cabane. L'aube apparaissait à peine. Tout en continuant à écouter les oiseaux, je me mis à travailler, enlevant les branches coupées. A l'aide de ma fourche recourbée, je les tassais sur une pente dans le but de tracer une terrasse.

A l'aurore, j'entendis des petits cris inconnus et je vis pour la première fois des écureuils qui me regardaient curieusement.

Les nids des mésanges étaient voisins de celui des écureuils. Je les ai toujours vu très amis entre eux, offrant souvent le charmant spectacle des petites mésanges jouant avec les bébés écureuils.

Tout au long de cette deuxième journée, j'ai encore beaucoup travaillé, mes parents également. La toiture de la cabane était terminée et mon père y avait même ajouté un appentis qui devint ma cellule. Il avait fait également une volière pour les tourterelles. Ce que mon père avait fabriqué n'était pas harmonieux, c'était même une injure à la nature. Mais je n'avais que dix-huit ans, très optimiste, je pensais que quand j'aurais fait le jardin, je pourrai créer une harmonieuse demeure.

En attendant, les oiseaux me donnaient par leurs chants un bonheur immense, et c'est à leur écoute que je me suis activée jusqu'au mois de Juillet.

Tandis que je travaillais, un rouge-gorge est apparu et s'est mis à m'observer. Et moi aussi, de temps en temps, je m'arrêtais pour le regarder. Je remarquais qu'un doigt manquait à l'une de ses pattes, mais cela ne l'handicapait pas du tout.

En piochant, je déterrais des insectes. Il y en avait beaucoup, mais fait remarquable, ce rouge-gorge n'y touchait jamais. Son approche était toute de tendresse. Je lui souriais et il me saluait, baissant et relevant la tête en disant:

- Tiluit.

Et c'est ainsi que je l'appelais. Il me tournait autour, s'approchant de plus près. Mais c'est au bout de plusieurs jours qu'il s'est passé entre nous quelque chose de merveilleux:

Le soleil descendait et je me reposais dans les sous-bois.

Il était là mon Tiluit, et il chantait de ce chant si pur, si mélodieux dont les rouge-gorge ont le secret. J'essayais en sifflant de répéter son chant et j'écoutais. Nous chantions ainsi à tour de rôle, et tout à coup, il est venu se poser sur mon épaule, appuyant même sa toute petite tête contre mon cou. Alors, j'ai ressenti un bonheur infini, un bonheur comme je n'en avais jamais ressenti de ma vie, un bonheur qui se doublait de son bonheur à lui.

C'est qu'il n'y a rien de plus beau que l'amour qu'un petit oiseau des bois peut offrir à un être humain.

Rien que de penser à cela, des larmes me viennent aux yeux, des larmes de bonheur.

Durant cinq ans, il fut mon compagnon de tous les instants. Sous son regard, j'ai pioché, arrachant les pierres avec lesquelles j'ai fait des murs pour tenir les terrasses, sous son regard, j'ai bâti un refuge.

Partant du sommet du coteau, les sous-bois prenaient tournure et devenaient un beau parc, tandis que tout en bas, à l'entrée qui se trouvait au croisement de quatre routes et d'un chemin, là j'ai tenu à ce que cet endroit reste toujours très embroussaillé. L'entrée, je l'avais conçue de telle sorte qu'elle était invisible des routes.

J'aimais la demeure qui se trouvait en face. C'était la dépendance d'un château, et en fait, c'en était un petit avec sa tour enlignée et une belle façade toujours fleurie. Cette demeure était un ornement de la nature. Du haut du coteau, je la contempiais avec ravissement.



A Méréville. Le coteau de Viviane se trouve à droite juste avant le croisement des quatre routes. Au loin on aperçoit la tour “Trojane” (dessin de Viviane en 1943)

- Tu auras aussi une vraie maison, disait mon père. Je vais en bâtir une.

Le plan avait été présenté au maire de Méréville qui l'avait agréé. Mon père se mit à creuser les fondations. C'était dans de la roche calcaire appelée "tuf". J'ai creusé aussi. C'était très dur, nous avons été jusqu'au bout. Mais cette maison, mes parents n'avaient pas les moyens financier pour la bâtir.

Cependant, les pierres ne manquaient pas. Il me vint à l'idée de les utiliser pour faire deux refuges harmonieux. L'un serait pour mes parents, l'autre pour moi. Entre les deux, une terrasse centrale, et à l'arrière s'édifierait plus tard la maison dont les fondations étaient faites. Cette maison relierait les deux refuges, qui alors deviendraient deux tours triangulaires, car je rêvais déjà d'une grande maison communautaire.

L'idée étant née, je me mis à agir aussitôt pour sa réalisation. Nous nous mîmes à tracer et à piocher les fondations de l'un des refuges triangulaires. Mon père, qui avait acheté quelques sacs de ciment et du sable, qu'il monta avec la brouette, se mit à faire du mortier: trois brouettes de sable pour un sac de ciment. Le mortier fait, nous avons commencé à bâtir, alignant bien d'aplomb les pierres les unes à côté des autres. C'était là un travail de patience, un vrai puzzle à constituer. Et quand il n'y avait plus assez de choix de pierres, je me mettais à piocher pour en sortir d'autres.

Les heures et les jours s'écoulaient rapidement. Le moment vint où mon père dut reprendre son travail à

Paris. Pour cela mes parents furent obligés de demeurer dans le logement qu'ils avaient loué à Etampes. Ma mère voulait que je rentre avec eux, mais je n'ai pas voulu.

- Tu ne peux pas rester là toute seule la nuit, me disait-elle. Il pourrait venir des drôles de types.

Mais j'ai répondu:

- Ne t'inquiète pas, les drôles de types, ils restent près des débits de boisson alcoolique, ils ne sont pas attirés par la forêt.

Ma mère, comprenant qu'il était inutile d'insister, décida de me laisser, mais en me faisant mille recommandations.

- Surtout ne parle à personne ...

Pour cela, ma mère pouvait être tranquille. Il ne me venait pas à l'idée d'aller bavarder avec les gens. Je restais dans ma forêt, m'activant sans arrêt. Même que les nuits, quand la lune éclairait, je me mettais à piocher. Mais bientôt, toute une bande de gros rapaces nocturnes se mit à tourner sans bruit au dessus de ma tête tout en se rapprochant toujours plus prêt de moi. Je suis alors rentrée, et je n'ai plus recommencé à travailler la nuit.

Jugeant que les tourterelles, Lulu et les perruches avaient bien repéré l'endroit, je leur ouvris les portes. Les tourterelles, heureuses, partirent en groupe faire de

grandes envolées.

Lulu se hasarda timidement sur la première branche flexible du bouleau qui était devant sa porte, puis revint à sa cage et repartit encore vers le bouleau. Heureuse, enfin elle se percha à sa cime et se mit à chanter.

Quant aux perruches, elles refusèrent obstinément de sortir. Depuis vingt ans qu'elles étaient dans cette cage, elles entendaient y rester toute leur vie.

Cette année 1938 s'écoula très vite. Au printemps radieux, tout sonore du doux chant des oiseaux, succéda un été presque silencieux. Seulement Lulu et Tiluit, mon Rouge-gorge, chantaient.

L'été, après la moisson, j'allais glaner dans les immenses champs de la Beauce qui commençaient juste après la gare de Méréville. Là, je me sentais toute petite sur une sphère immense. Je ramassais de quoi nourrir les tourterelles, les perruches, Lulu et moi-même. La première année, il y avait même beaucoup d'épis de blé. Les cultivateurs les avaient abandonnés parce qu'ils étaient un peu moisis.

Mais je séchais ces épis, débarrassés de leurs tiges, au bon soleil, puis je les mettais en sac que je déposais dans la cabane et ils se conservaient ainsi un an. De même pour les autres céréales.

L'été terminé, apparut l'automne, revêtant la forêt des plus somptueuses couleurs de la lumière que peut imaginer un poète. C'est pour cela que l'automne est la saison préférée des rouge-gorges: parce qu'ils sont poètes dans l'âme.

Ces beaux jours de l'automne, il s'en donnait à cœur joie, mon Tiluit, chantant pendant des heures, tout en me suivant pendant que je m'activais à faire du débroussaillage. Je coupais les ronces, les lianes et les arbustes. J'allais chercher des feuilles mortes, et encore du terreau que je ramassais sous les sapins. Il y en avait une telle quantité, amassée depuis des siècles, que cela formait une sorte de laine. A la place, je m'empressais de mettre des broussailles coupées, et dessus un peu de cette laine que j'avais enlevée. Cela pour ne pas que les sapins souffrent du froid et qu'ainsi se forme un nouveau terreau.

Je ne brûlais jamais les broussailles. Je trouvais que cela n'était pas naturel et que c'était là un acte néfaste. En somme, je pratiquais la méthode "Jean Pain" longtemps avant que celui-ci soit adulte et l'ait découverte. Et cela avec les mêmes excellents résultats.

Quand le sol n'était pas trop dur, je piochais pour enlever les pierres. Du fait de la gelée, les pierres se détachaient bien mieux qu'en été. Les jours d'intempérie, quand tombaient pluie, neige ou givre, alors là, je restais au lit. Mains gantées de laine, je regardais des livres de fleurs.

L'hiver, je me nourrissais surtout de faines de hêtre et de bouillies de blé. Je faisais d'abord dorer le blé dans une poêle pour lui enlever le goût de moisi, puis je le moulais grossièrement dans un moulin à café pour en faire de la bouillie. Cette nourriture me convenait très bien puisque j'avais beaucoup d'énergie pour m'activer dehors dès que le temps le permettait.

C'est ainsi que j'ai vu apparaître tout doucement un nouveau printemps qui me fut annoncé par le premier chant des grives, en même temps qu'apparurent les premières fleurettes, dès le début de février.

C'est en Février que je commençais les premiers semis de pois d'Annonay, pois "mange-tout" et fèves. C'était la saison la plus favorable.

Je m'activais tout en étant très attentif à la marche du printemps. De jour en jour davantage, que le ciel soit bleu ou lourd de nuages, les oiseaux chantaient leur bonheur de vivre. Quel magnifique exemple de bonne humeur et de courage, car je l'ai remarqué, les petits oiseaux bâtissent leurs nids toujours en chantant.

Et moi, toujours à leur écoute, je continuais à m'activer au jardin. En mars et en avril, je semais de la laitue et des radis. Ceux-ci, je ne pouvais les réussir seuls, ou alors dans une caisse que je recouvrais d'un sac humide aux heures ensoleillées.

Je faisais pareil pour avoir des choux et des navets, car autrement, ils étaient décimés par les altistes, sorte de puce de terre.

Je semais aussi des betteraves. Celles qui venaient le mieux, c'étaient les noires plates d'Egypte. Je semais du maïs sucré qui se mange avant maturité, quand ils sont encore laiteux. Pour les haricots, j'avais adopté la race "phénomènes à rames" qui donnent en abondance, d'abord des haricots verts, puis en grains frais, et ensuite en grains secs.

Les concombres aussi donnaient en abondance avec la méthode que j'employais:

Je faisais une tranchée, je la remplissais à moitié de feuilles et de crottins, l'autre moitié de terreau et je ramais les concombres comme les petits pois. J'obtenais aussi des citrouilles énormes en faisant des trous que je remplissais de crottins et de terreau.

A partir du mois de juin, je commençais à avoir des légumes en abondance, ainsi que des fraises. Pour avoir quelque argent, je devais les vendre. Je me mis à confectionner une balance géante avec deux fonds de lessiveuse. Je posais des ficelles dans les trous, formant ainsi deux plateaux. Je les réunissais avec un bout de bois que je posais en équilibre sur un banc surmonté d'un tasseur. Pour les poids, j'avais demandé à la boulangère de me peser des pierres.

Je descendis une table que j'avais fabriquée. Je mis la balance dessus, les poids qui étaient des cailloux, à côté. Puis je descendis des cageots de petits pois, de salades et de fraises, beaucoup de fraises.

La gare était tout à côté, à trois cent mètres environ. A l'arrivée du train, il y avait toujours beaucoup de monde qui passait. Tout était prêt.

Mais, quand les gens ont approché je me suis enfuie. Pendant trop longtemps ma mère m'avait dit: "ne parle pas aux gens!" Et puis aussi je pensais que vendre, ce n'était pas naturel, ce n'était pas suivre les Lois Universelles.

Cependant, j'avais besoin de numéraires parce que sur la terre c'est ainsi, parce que les humains encore inconscients avaient inventé ce système, les pièces de monnaie et les billets en échange de n'importe quoi, et je

devais suivre le mouvement. Mais comment?

J'allais voir la boulangère à laquelle j'osais parler et je lui racontais ma mésaventure, ce qui la fit bien rire. Puis elle me dit:

- Pas besoin de faire un étalage pour vendre ta récolte. Je vais te trouver des clients, tu n'auras même pas besoin de parler. Reviens dans deux heures avec ta récolte et je te désignerai des amateurs.

Je suis revenue, et en effet la boulangère me dit:

- Va porter cela sous telle fenêtre et ceci sous telle autre.

Ce que je fis. Et quelques instants après, je trouvais dans le cageot ou le cabas, à la place des fraises ou des légumes, une enveloppe contenant des billets ou des pièces. C'est ainsi que je vendis tous les produits du jardin, ne gardant que ce dont mes parents avaient besoin et moi aussi.

Quand j'allais au village, mon Tiluit me suivait jusqu'au dernier arbre du château. Là, il m'attendait et manifestait toujours sa joie de me revoir en chantant, perché sur mon épaule.

Quel petit être fidèle que ce petit rouge-gorge!

Il arriva qu'un autre rouge-gorge, qui désapprouvait l'amitié que me témoignait "Tiluit", aille jusqu'à le tirer par l'aile. Mais Tiluit se dégageait et revenait vers moi.

Ce même rouge-gorge jaloux essaya également d'entraîner Lulu, mais n'y parvint pas davantage. Tiluit et Lulu me restèrent fidèles.

Mes parents venaient de temps en temps, en fin de semaine. Mais mon père avait perdu son élan des premiers jours de son arrivée dans ce bois de Boulogne en Méréville. Il s'asseyait au pied d'un arbre, lisait son journal et me disait qu'il s'ennuyait à je ne sais combien de francs de l'heure.

Cependant le jardin avait été une réussite, et les bois de façade, à flan de coteau, étaient devenus un beau parc. Il y avait tout plein d'oiseaux et d'écureuils. Lulu était heureuse, les tourterelles également. Quant à Tiluit, il était le lien qui nous unissait à la nature toute entière. Comment pouvait-on s'ennuyer dans ces conditions?

Une fois il me souvient d'avoir été avec mon Tiluit dans les marécages du parc de Méréville. Je marchais pieds nus quand j'ai fait connaissance d'un groupe de poules d'eau pas sauvages du tout puisque j'ai pu les caresser. Cela m'a permis d'avoir un beau rêve: je voyais les marécages devenir des pièces d'eau, des cascades. Les poules d'eau étaient là, mais il y avait d'autres animaux, d'autres oiseaux respectueux des plantes, des fleurs, de toutes les splendeurs. Le château aussi je le voyais très beau, fréquenté par des poètes amis des oiseaux et de tous les charmants animaux qu'ils filmaient en chantant. C'était vraiment un beau rêve, puisse-t-il un jour devenir réalité!

Je ne lisais jamais la politique. Pour moi, cela était

chose artificielle: ça ne m'intéressait pas. Mais un soir j'entendis une bande de jeunes gens qui venaient de la gare en chantant à tue-tête. Habituellement, ils ne chantaient pas, les gars de Méréville. Quel était donc cet événement heureux qui les faisait chanter?

Mon père arrivait par le même train, il m'apprit que la guerre était déclarée.

- Des français et des allemands sont déjà en train de s'entre-tuer, me dit-il.

Comment cela est-il possible à notre siècle que des êtres humains soient à ce point stupide? Et je me mis à pleurer à chaudes larmes. Pourquoi les guerres? Pourquoi?

Levant les yeux vers le ciel, je vis un triangle d'oiseaux qui passaient. Les suivant du regard, je vis l'un des oiseaux venir près de l'oiseau de tête et le remplacer, tandis que ce dernier allait à la queue pour se laisser entraîner sans fatigue par le sillage de ses frères.

Combien de fois ai-je contemplé le vol des oiseaux migrants et admiré la façon dont ils s'entraident. Ce soir, la vue de ces oiseaux me donna la réponse.

Pourquoi les guerres?

Mais parce que les humains ne savent pas suivre la grande loi universelle d'entraide, et parce que tout sur la terre est basé sur l'argent. Les individus font n'importe quoi pour obtenir de l'argent.

Il y a des industries de guerre. il se fabrique des quantités invraisemblables d'armements. Alors les

gouvernements s'arrangent pour qu'il y ait des guerres. C'est très pratique pour les gouvernants inconscients: ça résorbe le chômage!

Ah quand, mais quand les peuples seront-ils gouvernés par d'habiles et savants jardiniers pleins de sollicitude et d'infinie bonté?

En 1939, il y avait plus de 6 millions de chômeurs en Allemagne, dont beaucoup étaient même privés de tout secours. Hitler a tenté sa "chance", il s'est mis à faire des conférences dans une brasserie. Il a eu d'abord 4 ou 5 auditeurs, puis 30 et bientôt 300. Le nombre allait toujours croissant, il hypnotisait le peuple allemand.

Que proposait-il?

Des usines d'armement pour résorber le chômage.

Il parlait aussi de l'avenir de la race allemande. En fait, il ne savait pas ce qu'il disait, et les foules qui l'ont élu le 30 janvier 1933 ne savaient pas ce qu'elles faisaient. Mais ils étaient contents. Après, les usines d'armement marchèrent à plein rendement, les ouvriers touchèrent un "bon" salaire, et Hitler, gonflé d'orgueil, se voyait déjà gouvernant toutes les nations et faisant exterminer les races qu'il haïssait.

Tout cela parce qu'il avait raté sa vocation!

Avant d'entrer dans la politique, Hitler peignait des tableaux représentant des femmes, des enfants, des paysans, des fleurs. Il voulait devenir un grand peintre. Ce n'était pas méchant, au contraire. Mais les gens au lieu de l'encourager se sont moqué de lui et l'ont ridiculisé. Et voilà ce que ça a donné!

J'ai recueilli cette documentation sur des journaux. En 1962, j'ai eu le courage de lire "Mon combat" par Hitler. Un livre affreux que j'ai brûlé aussitôt après l'avoir lu.

Si Hitler était devenu un peintre célèbre, il est certain qu'il n'aurait pas été un dictateur assassin. Mais serait-il devenu pour autant un dictateur bienfaiteur de l'humanité? Certainement pas! Car une vocation artistique réalisée, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Ce qu'il faut, c'est offrir à chaque être la possibilité de développer ses richesses intérieures et l'aider à les extérioriser. Sans cela, même possédant de nombreux biens matériels, l'humain n'est qu'un pauvre hère.

10

*Vie tour à tour
merveilleuse et terrible au
bois de Boulogne en
Méréville*

Au printemps, qu'il faisait bon tout là-haut sur la colline, la douce colline aux oiseaux. Ils s'en donnaient à cœur-joie les merles, les grives, les loriots "Turturluro", et cela m'indiquait que nous étions arrivés au début de Juin.

Je m'activais à leur écoute, quand soudain apparut le garde champêtre, tout essoufflé par la montée. Il me dit:

- Ma petite demoiselle, il faut partir...

Mes deux mains appuyées sur ma pioche, je le regardais, stupéfaite.

- Je suis très bien ici, il n'y a aucune raison que je parte!

- Oh que si! s'écria-t-il. Les Allemands arrivent. Ils déportent les hommes, tuent les enfants et violent les femmes et les jeunes filles.

Les oiseaux n'avaient pas ralenti leur chant mélodieux qui ne parlait que de poésie et de douceur. Toutes les fleurs du bonheur parlaient en mon cœur, me donnant une confiance totale. Je répondis calmement:

- Je resterai là.

Mais le garde champêtre insista:

- Vous ne pouvez pas rester à Méréville. Tout le monde est prêt à quitter la commune, même les gendarmes.

- Cela m'est parfaitement égal.

- Mais il n'y aura personne pour vous défendre.

- Il y a les oiseaux qui chantent, répondis-je et lâchant ma pioche je fis une pirouette.

- Ah, la jeunesse! marmonna le garde champêtre en redescendant, la jeunesse, ça ne se rend pas compte du danger.

Mes parents arrivèrent d'Etampes tout affolés. Ils avaient été informés qu'à Méréville, tout le monde partait.

- Qu'est-ce qu'il faut faire? demanda ma mère.

- Il faut rester, répondis-je. Où pourrions-nous être mieux qu'ici parmi les arbres, les écureuils et les oiseaux?

Qu'allait-il se passer? Je n'éprouvais aucune inquiétude, mais par curiosité, je suis allée au bourg de Méréville. Celui-ci était complètement déserté par ses habitants. C'était quelque chose de très impressionnant. Mais cela ne dura pas très longtemps, trois jours seulement. Car les parisiens arrivèrent en masse. Ils forcèrent les portes et prirent possession des habitations. J'ai vu avec consternation ce qui s'est passé: Ils emmenaient des meubles d'une maison dans une autre, ils saccageaient, ils souillaient, ils criaient, ils étaient dégoûtants. Alors, bien vite je retournais là-haut sur ma colline aux oiseaux.

De là, nous avons vu l'exode passer: Ce furent d'abord des camions, puis des engins militaires, des tanks camouflés par des branchages verts. Cela roulait jour et nuit. Puis ce furent des chevaux, des charrettes de paysans suivis par des troupeaux de vaches. Après, ce furent des bicyclettes, ensuite des gens à pied, des familles entières, baluchon sur le dos. D'autres traînant des poussettes et des voitures d'enfants.

- Où allez-vous? demanda mon père à quelques-uns d'entre eux.

- A Orléans, dirent quelques-uns, tandis que d'autres, plus nombreux, répondaient:

- On ne sait pas, on suit, on verra bien.

La montée était rude à la croisée des chemins, et combien j'en ai vu abandonner une voiture, une poussette contenant toutes leurs richesses. Cela était

immédiatement fouillé par des soldats français en débandade. Il y en avait plein d'ailleurs, de ces soldats. Ils envahissaient le bourg de Méréville et se mêlaient aux parisiens.

Et puis un jour, plus personne. Les Allemands arrivaient. Qu'allaient-ils faire?

Et bien, ils ont rouvert les deux boulangeries. Ils ont fait du pain et l'ont distribué. Mon père a été en chercher, mais honnêtement, il l'a marqué pour donner l'argent au boulanger quand celui-ci serait de retour.

Ce retour des Mérévillois s'est fait progressivement. Sur les routes il y avait plein de voitures. Un allemand en uniforme réglait la circulation.

Ceux qui avaient une caravane étaient conduits dans le parc du château, et un jour j'ai vu une grosse femme assise sur le mur, qui criait furieuse:

- Qu'est-ce qu'on fait dans ce foutu pays, il n'y a rien à voir!

Cependant, qu'ils étaient beaux les arbres centenaires qui ombrageaient le parc; les loriots chantaient leur bonheur: "Turluro". Mais la pauvre femme était fermée à la poésie qui se dégageait des vallons bocagers, tout près de la Beauce immense aux blés mêlés de coquelicots et de bleuets bercés par la brise comme les vagues de la mer. Oh, Méréville, pays de rêve!

J'ai retrouvé dans mes archives quelques paysages de Méréville que j'avais dessinés. La croisée des chemins en bas de ma forêt, et aussi l'une des cressonnières que j'ai dessinée sur place un beau jour de printemps, assise sur un talus derrière un jeune pin que j'admirais. Qu'elle était belle la rivière aux eaux claires qui s'appelle la Juine! Et la source pure qui alimentait ces cressonnières, belles même et surtout en plein hiver. La récolte de cette salade si saine et si bonne se faisait par pleins camions. Voilà au moins une culture dont Méréville pouvait être fière. Existe-t-elle encore? Je serais contente de le savoir.



dessin de Viviane à l'époque: cressonnières à Méréville

L'été succéda au printemps. Après la moisson, j'ai glané, bercée par le chant des alouettes bien-aimées et suivie par mon rouge-gorge adoré. Puis ce fut à nouveau la féerie de l'automne. Ma mère avait déserté le logement d'Etampes dans lequel mon père revenait chaque soir. Elle était revenue près de moi parce qu'elle ne pouvait admettre de me laisser toute seule dans la forêt alors qu'il y avait plein d'allemands dans le pays.

Cependant, aucune des prévisions du garde-champêtre ne s'est réalisée: je n'ai jamais entendu dire que les gars Mérévillois aient été déportés, et ce qui est bien certain, c'est qu'ils laissaient bien tranquilles les enfants, les femmes et les jeunes filles.

Ils passaient seulement en chantant, d'une voix saccadée, un chant dont le refrain était: "Ali, alo... Ali, Alo...". J'ignore encore ce que cela veut dire, ne leur en ayant jamais parlé. Je ne faisais d'ailleurs pas plus attention à eux que s'ils avaient été des nuages poussés par le vent, ... et en fait ils étaient cela.

Les fraisiers donnaient en abondance jusqu'à la fin d'octobre. Je continuais à en déposer sur le rebord des fenêtres Mérévilloises, dans le voisinage aussi. Ma mère me permettait cela. Et parfois aussi, j'allais chez les anciens meuniers demeurant assez loin du bois de Boulogne. Quelle belle promenade c'était de suivre la Juine jusqu'au moulin qui ne fonctionnait plus que dans les souvenirs de l'ancien meunier. Celui-ci chantait à longueur de journée:

- Tintin, tintintintin, tintin, tintintintintintin

selon le bruit de son moulin. Il n'arrêtait pas! C'est son épouse qui me parlait. Elle me donnait aussi beaucoup de choses, à l'automne des lanternes vénitiennes contenant de bonnes cerises (en cage). Cela s'appelle aussi phisalis, c'est bon et c'est très joli. Elle me donnait aussi des pommes et des coings dont j'appréciais le délicieux parfum. J'en mangeais aussi tout crus. Des promenades au moulin, je revenais toujours très chargée, mais j'étais très solide en ce temps-là. Je courais, je sautais, mon rouge-gorge m'accompagnait toujours. Il tournait autour de moi, mais ne descendait pas chez les meuniers ni ailleurs, car il avait peur des autres personnes.

LA MORT PHYSIQUE DE MON PERE

C'était un soir de fin d'octobre. Je montrais à ma mère la beauté de la forêt sous les derniers rayons du soleil, quand nous vîmes arriver mon père qui montait le coteau en titubant, soutenu par deux inconnus.

J'ai tout d'abord cru qu'il était ivre, bien que ce n'était pas du tout dans ses habitudes. En effet, l'un des deux hommes nous expliqua que Charles travaillait tranquillement à son établi quand, tout à coup, il a été pris de malaises.

- Il est tombé et nous a demandé de le conduire près de sa femme et de sa fille. Nous nous sommes empressés de faire ce qu'il voulait. Nous pensons qu'il a une congestion cérébrale. Il faut aller chercher le docteur.

L'un d'entre eux y alla, tandis que l'autre restait près de mon père qui, essoufflé par la montée, ne pouvait plus parler.

Le docteur arriva. Il dit qu'en effet c'était une congestion cérébrale et lui posa des sangsues derrière les oreilles. Et puis les deux hommes et le docteur partirent. Je restais seule avec ma mère et mon père qui semblait aller mieux. Il demanda après son argent:

- Où est mon porte-feuilles? demanda-t-il à ma mère. Cherche, Marie, cherche dans mes poches.

Ma mère chercha dans toutes les poches des vêtements de mon père. Vaine recherche, elle ne trouva rien. Cependant, mon père continuait à dire:

- Mon argent, où est mon argent?

Et puis, tout à coup, après un gros soupir, il se mit à crier:

- Ah! je vais mourir! Ma petite femme, ma petite fille, qu'est-ce que vous allez devenir? Je vais mourir, je vais mourir.

Et ma mère de répéter en pleurant:

- Non, non, Charles, tu ne vas pas mourir.

Mais mon père continuait à crier: "je vais mourir" et cela pendant des heures.

Des pensées me venaient que la mort n'est pas la fin de tout, que le double parfois va se reposer dans un beau jardin, puis va à la recherche d'une maman, puis redevient un tout petit enfant, un garçon ou une fillette.

J'aurais voulu expliquer cela à mon pauvre père, mais je ne pouvais pas. J'étais comme paralysée de l'entendre crier: "Ah, je vais mourir".

Cela aurait pu être beau comme un coucher de soleil un soir d'automne, et c'était justement l'automne. Le corps physique est comme une feuille morte. Mais l'âme demeure et renaît, comme après l'hiver renaît le beau printemps. Non, la mort n'est pas la fin de tout.

Mais mon père ne savait pas. Il était effrayé devant ce que les humains nomment la mort. Il croyait ne faire qu'un avec son corps. Il n'était pas préparé, alors il criait de terreur: "Ah, je vais mourir..." Puis ses cris se transformèrent en râle d'agonie qui cessa à deux heures du matin. Et nous sommes restées là, bouleversées.

Aux premières lueurs de l'aube, ma mère m'a dit:

- Va voir la famille Gérard. Dis-leur que ton père est mort.

Je suis allée à la belle maison en face, qui était une dépendance du château. Madame Gérard m'a accueilli avec beaucoup d'amitié. Elle a appelé le docteur et m'a

demandé si j'avais des frères et des sœurs. Je lui ai dit que mon frère était établi menuisier à Paris, et lui ai donné son adresse ainsi que celle de ma sœur qui était secrétaire de mairie à Saint-Nicolas-de-Redon en Bretagne. Madame Gérard s'est occupée de les prévenir et je suis retournée trouver ma mère qui pleurait.

Le docteur a constaté le décès, a demandé le prix de sa consultation et il est reparti.

Ma mère qui regardait en sanglotant le visage de mon père, s'aperçut tout à coup que les couleurs lui revenaient.

- Regarde, me dit-elle, il vit! Retourne chez Gérard, qu'il prévienne le docteur.

Mais ne voulant pas déranger à nouveau, j'ai couru d'une traite au cabinet du docteur qui est venu aussitôt. Arrivé au chevet de mon père, il prit sa trousse, en sortit une aiguille qu'il approcha d'un œil de mon père. Comprenant ce qu'il allait faire, je lui ai crié:

- Non, ne faites pas cela!

Mais il a quand même enfoncé son aiguille dans un œil de mon père, puis dans l'autre, et il a dit:

- Il n'y a pas de doute, il est bien mort.

Après, il a osé demander le prix de sa consultation.

- Je ne peux pas vous payer, je n'ai pas d'argent du tout,

répondit ma mère.

- Alors, il ne fallait pas m'appeler.

Il tendit un papier à ma mère et lui demanda d'écrire la somme qu'elle lui devait, ce qu'elle fit en tremblant.

Quand le docteur fut sorti, elle me dit:

- Si je voulais que le docteur revienne, c'était pour qu'il aide ton père à reprendre vie. Je ne m'attendais pas à ce qu'il lui pique les yeux. C'est affreux, si la vie lui revient il sera aveugle.

Mais la vie ne lui est pas revenue. C'est du sang qui est descendu de la tête et s'est mis à couler par sa bouche, inondant les couvertures et le sol.

Mon frère est venu avec sa femme et un de mes oncles. Puis ma sœur est arrivée de Bretagne. Elle était sur le point d'avoir un autre bébé.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Je n'y suis pas allée parce que je n'avais pas de vêtements de deuil selon la tradition. La famille Gérard a offert beaucoup de fleurs, m'a dit plus tard ma mère. Et ce que je sais pour les avoir entendues, c'est que les cloches, que mon père aimait tant, ont beaucoup sonné. C'est ma sœur qui a payé pour cela, car cela se fait payer.

Au retour de l'enterrement, j'ai su qu'il y avait eu une discussion pour l'héritage: la femme de mon frère prétendait avoir des droits sur le terrain de la colline qu'il fallait vendre et partager. Mais ma sœur lui répondit que ce ne serait pas juste puisque c'est Viviane

qui le cultivait, et que de toute façon, le terrain lui appartenait légalement.

C'était ainsi parce que ma sœur l'avait voulu pour moi. Suzanne n'était pas une "grippe-sous". Elle me demanda si elle pouvait emmener notre mère en Bretagne avec elle.

- Cela la changera, autrement elle va dépérir en pensant à notre père.

Je lui répondis que oui, bien sûr, il fallait l'emmener. Cela lui ferait du bien.

- Et toi? me demanda-t-elle.

- Oh moi, je ne suis pas seule, j'ai mon petit rouge-gorge. Il y a une chose que je souhaite, c'est de voir disparaître la cabane de mon père.

Ma belle sœur est repartie, mais mon frère est resté deux jours avec mon oncle pour exaucer en maugréant, mon souhait de voir disparaître l'affreuse cabane. Ils en ont fait une autre, mieux placée, mais inhabitable.

Après leur départ, je me suis arrangé l'un des refuges triangulaires aux murs de pierres, et j'ai continué de bâtir l'autre pour que ce soit bien symétrique. Cela faisait un ensemble harmonieux. Mais pour l'étanchéité, ce fut désastreux, d'autant plus que l'hiver fut rude, très rude.

Il arriva que les pierres du mur se trouvent recouvertes d'une luisante couche de glace à l'intérieur pendant

qu'au plafond pendaient des gros stalactites. Ma respiration givrait les couvertures. Il faisait terriblement froid.

Mais quand mon rouge-gorge chantait, la chaleur avec le bonheur revenaient à mon cœur. Lulu, ma petite Lulu était heureuse, elle aussi, de la présence du rouge-gorge. Elle l'écoutait attentivement chanter et essayait de l'imiter. Les tourterelles ne souffraient pas du froid, mais les perruches étaient tristes. Il arriva que Périclette se désincarne. Périclé tourna alors autour du corps abandonné et se désincarna lui aussi.

Peut-être ainsi leur double a pu prendre son essor et retrouver un corps nouveau au pays du soleil, au pays des palmiers dans une île lointaine.

Il m'arrivait de les envier, mais mon rouge-gorge en chantant me montrait la poésie qui se dégage des bois givrés. C'est vrai, quelle splendeur! J'étais émerveillée. Il arriva aussi que la neige se mit à tomber. Cela aussi c'était beau. J'augmentais considérablement la ration de graines que j'offrais aux oiseaux des bois. Il en arrivait de tous les côtés: des merles, des grives, des pigeons ramiers et des bouvreuils, mésanges, pinsons, et combien d'autres...

Ils calomnient, ceux qui disent que les rouges-gorges sont égoïstes. Il était heureux mon Tiluit de voir se régaler tous ses frères ailés auxquels se joignaient bien entendu les tourterelles et Lulu. Moi, je déjeunais avec des faines de hêtre. C'est long à décortiquer, c'est long à

manger, mais en regardant les oiseaux on ne voit même pas le temps passer.

Cependant, il arriva que j'eus besoin d'eau pour boire. Je remplis alors une grande casserole de neige et la mis fondre sur quelques bouts de bois que j'avais enflammés. Mais oh! désagréable surprise, je n'obtins qu'un peu d'eau toute noire, alors que la neige était étincelante de blancheur. Je ne voulais pas boire cela.

Alors, prenant un seau, je suis partie à la fontaine située au moins à un kilomètre, suivie de mon gentil rouge-gorge pour lequel j'avais apporté une petite casserole. Je commençais à faire couler de l'eau dans celle-ci et mon Tiluit se baigna avec joie. Je remplis mon seau, contemplais le paysage qui, du rond-point où se trouvait la fontaine, était vraiment magnifique. Je redescendis en contemplant, puis je remontais la colline, marchant presque pieds nus dans la neige, puisque j'avais seulement pour me chausser des semelles en caoutchouc tenant à mes pieds par des ficelles passées par des trous que j'avais fait à l'aide d'un bout de fer rougi.

Je n'avais pas froid aux pieds tant que je marchais dans la neige, mais arrivée à l'abri, quand j'ai enlevé les semelles, alors là, j'ai souffert atrocement. C'était comme si j'avais mis mes pieds dans du feu. C'était affreux et j'en ai gardé un cuisant souvenir. C'est sans doute pour cela que les bottes que j'ai possédées depuis, eh bien cela représente quelque chose de très important pour moi. Car en ce temps-là, j'avais seulement le choix

entre ces semelles et les sabots de bois qui me meurtrissaient les pieds et les ont même marqués de gros oignons. Avec ces sabots, il m'était impossible de marcher plus de trente mètres environ, et encore, ils me faisaient très mal, même en mettant du foin dedans.

Alors, je me suis contentée de retirer la neige aux abords du refuge. J'ai bu l'eau noire de la neige fondue. Cela ne m'a pas rendue malade. Je n'ai d'ailleurs éprouvé aucune maladie, pas même le moindre rhume, tout le temps que j'ai vécu dans ce bois de Boulogne en Méréville.

L'hiver 1940 fut très dur, mais si dur que soit l'hiver, le printemps revient quand même, et c'est toujours avec le même émerveillement que j'ai accueilli les chants d'oiseaux, les fleurs, la tendre verdure. Avec le même entrain, j'ai cultivé le jardin qui embellissait d'année en année.

Ma sœur m'écrivait de temps en temps. Elle me parlait de son fils et de sa petite Marie-Lucie. Elle m'apprit que notre mère se remettait de la mort de mon père, mais qu'elle s'inquiétait beaucoup pour moi, elle avait toujours peur qu'il m'arrive quelque chose.

Je lui écrivais pour la rassurer, mais elle ne l'était qu'à moitié. Aussi, dès que cela fut possible, elle revint me trouver, fit son logis du deuxième refuge triangulaire et chercha du travail. Elle trouva facilement des journées de couture à faire dans trois foyers des environs. Dans l'un d'eux, elle apprit que les navets et les carottes, cela

se mangeait! même crus, et que cela était riche en vitamines. Aussi étonnant que cela puisse paraître, en ce temps-là beaucoup l'ignoraient. Ma mère fut très contente d'avoir appris cela et se mit à en manger tous les jours comme moi.

Et puis le peu d'argent qu'elle gagnait nous permit d'acheter du pain, des pâtes, de l'huile et même du riz, cela en échange des tickets de charbon que nous délivrait le maire. Du riz, c'était le régal de mon Tiluit, son aliment préféré.

Si pauvre que l'on soit, on peut toujours nourrir les oiseaux des bois. En juin, je ramassais des gerbes de graminées pour les offrir aux petits oiseaux les jours de frimas. Je les accrochais à de vieux arbres rabougris.

Je cueillais aussi des pommes de pommiers sauvages poussés près des pins et des sapins, ce qui leur donnait un goût bizarre, mais les merles et les grives s'en régalaient en hiver.

On me demandera pourquoi je ne laissais pas les pommes sur place pour qu'ils les picorent eux-même en hiver?

Eh bien non, ils n'auraient pas pu, parce qu'il y avait beaucoup de lérots, qui sont des rongeurs très gaspilleurs.

Ma mère achetait aussi un journal. Il s'appelait "L'abeille d'Etampes", quel beau titre! Et en fait, c'était bien une abeille qui butinait les fleurs du jardin des âmes et les offrait à tous. J'ai retrouvé dans mes archives quelques articles que j'ai copié sur "l'Abeille d'Etampes".

Voici un de ces articles, il a pour titre:

La Bonté

Il semble que l'on veuille l'exclure de notre monde. Cette fleur de l'esprit et du cœur, on ose à peine la porter. Seul ce qui est implacable et dur paraît capable de s'accorder avec un vrai caractère. Il faudrait suivant les méthodes nouvelles poursuivre impitoyablement ses affaires, sa politique, ses volontés.

Il ne sera pas permis de se détourner un instant de sa route pour oublier le but que l'on s'est assigné de penser qu'à l'instant même on pourrait par un mot, un geste, une action simple mettre un peu de lumière dans des yeux qui pleurent et sur des lèvres qui frémissent. Pourtant la bonté seule sera capable de soulager la condition humaine.

L'erreur est de vouloir identifier l'homme à la pièce de métal qui dans une machine doit accomplir parfaitement sa fonction pourvu qu'elle soit bien à sa place et graissée comme il faut. Une société deviendrait bientôt sinistre si on n'ajoutait point à la discipline des mouvements commandés le libre élan des générosités spontanées. Il y a dans l'homme une sensibilité native que l'on ne peut arracher et qui demande à pouvoir se répandre aussi bien dans des sourires de tendresse que dans des larmes d'affection. Cette sensibilité nous avertit de ce que les

autres souffrent, de ce qui crée leur peine et cause leur inquiétude. C'est elle qui nous permet de distinguer en quoi nous pouvons aider à secourir ceux qui souffrent.

La souffrance demeure et accompagne en effet toutes les transformations sociales, nous n'avons jamais connu d'époque où l'on ait enregistré son absence, souffrance morale ou souffrance physique. C'est à la Bonté qu'il appartient de se pencher sur la souffrance, de lui apporter le baume qui calme et qui apaise.

La Bonté possédera toujours un pouvoir de pressentiment et de divination qui ira plus loin et qui atteindra plus juste que l'application mécanique de la méthode la plus étudiée. Ce n'est pas que la connaissance des méthodes soit opposée à la Bonté. Pour être Bon, il n'est nullement besoin d'être ignorant, tout au contraire la Bonté nous engage à savoir plus et à connaître mieux pour être plus à même d'aider et de secourir les autres. Loin d'être une source de faiblesse, elle est un appel à la force qui n'entend point réagir, commander, opprimer et qui tout au contraire ne veut être que bienfaisante et douce.

Cultiver sa force, tant morale que physique, c'est s'assurer en soi une plus grande étendue de Bonté. C'est se mettre à même d'écarter ceux qui, poussés par des instincts mauvais, veulent s'attaquer aux faibles, aux déshérités, c'est une discipline morale et sociale qui peut avoir les plus admirables effets.

Quand des forces opposées dans leurs buts n'auront du moins que la Bonté pour inspiratrice, il n'y aura pas à craindre qu'elles fassent dégénérer une opposition momentanée en une haine durable. Les divergences de dessein n'entraîneraient que des divergences de moyens, elles ne pousseront point à des luttes insidieuses et cruelles.

La haine, ce n'est pas une force, c'est un entraînement hagard qui aveugle l'homme sur lui-même et le fait déchoir de son rang.

Si on assigne à la Bonté sa place, c'est à dire la première, tout s'éclaire, reprend sa mesure, se met à son rang et se développe dans cette lumière harmonieuse, simple et sereine que l'on trouve dans certaines symphonies, et qui met au fond du cœur comme un apaisement innommable.

Pierre Lejeune (maire d'Etampes)

Il me souvient que cet article m'avait à l'époque profondément touchée. Et même maintenant, après plus de soixante ans écoulés, il est encore et plus que jamais d'actualité. Oui, la sensibilité, la bonté sont de merveilleuses fleurs de l'esprit et du cœur, et si elles étaient cultivées, il ne pourrait plus y avoir de guerres, ni de misères.

Pierre Lejeune avait compris cela. Il savait aussi observer et avait des aspirations de poète puisqu'il a su aussi recueillir le message de ces humbles fleurettes que sont les perce-neige:

Les perce-neige.

Février est un mois sur lequel on ne peut compter. Il a



tout à coup des promesses charmantes qui laissent croire qu'il a amené le printemps avec lui, puis des défaillances subites, qui font penser qu'il a trop présumé de ses forces et que le printemps s'est évadé d'entre ses mains avec une pirouette spirituelle.

Pourtant, il est une petite fleur qui lui est fidèle: c'est le perce-neige. On le trouve dans les jardins, près du lierre, ne s'élevant au dessus du sol guère plus haut que la violette, modeste comme elle, mais d'une modestie toute blanche, tenant sur sa tige verte une modeste clochette. Probablement parce qu'il fait froid et que l'on se tient chaud en se rapprochant, il n'est jamais tout seul. Les perce-neige forment de petits groupes serrés et pressés.

Ils offrent un aspect si net et si frais qu'on a l'impression qu'ils sont heureux de leur sort et qu'ils ne regrettent pas du tout d'être arrivés si tôt dans l'année. Si leurs petites têtes ne retombaient pas délicatement, on pourrait même croire qu'ils ont quelque orgueil d'être venus les premiers et qu'ils prétendent s'en targuer. Mais rien dans leur tenue, ni dans leur couleur, ni dans leur parfum ne permet de croire qu'ils ont le moindre amour propre. Ils n'ont ni la grâce compassée de la jacinthe, ni l'éclat chiffonné de l'œillet, ni la fierté capiteuse de la rose, chez eux pas la moindre exigence. Ils ne sont point friands de soleil, ils n'ont aucun souci de chaleur puisque la neige leur suffit pour manteau, le vent ne les incommode pas et ni la pluie, ni le gel ne leur dérobe l'air résolu de leur ingénuité. On n'a pas meilleur caractère. Ils sourient quand une abeille qui s'est leurrée sur un coin de ciel bleu s'est hasardée d'une aile faible encore dans l'air trop froid pour elle. Ils savent qu'elle ne prendra pas le temps d'essayer sur eux son butinage et qu'elle rentrera dans sa ruche plus vite qu'elle n'en est sortie.

Ils font la reconnaissance des premiers effluves des bourgeons naissants des moissons déjà levées. S'ils agitaient leurs clochettes et s'ils pouvaient en tirer quelques tintements, ils moduleraient sans doute des petites syllabes qui voudraient dire: "demain... demain". C'est qu'en effet ils annoncent vaillamment la fin des vilains jours d'hiver. Mais oui, disent-ils, rien ne dure. La mauvaise saison si âpre qu'elle soit finit par s'éloigner. C'est pendant qu'on souffre qu'il faut avoir du courage, on en a toujours assez quand on est heureux. L'espoir n'est pas un vain mot; même si l'avenir ne lui

donne pas entièrement raison, il en reste toujours quelque chose. Nous petites fleurs de février, nous croyons aux vergers, aux parterres fleuris, aux épis murs, aux espaliers et de poires et de pêches, aux treilles et au miel, et pourtant nous ne verrons jamais rien de tout cela. Nous partirons avant, mais nous avons eu le bonheur d'y croire. La vie n'est qu'une confiance vaillante, et quand nous perçons la neige, nous savons bien que gris ou bleu, nous trouverons le ciel sur notre tête."

C'est ainsi que les perce-neige enseignent la raison même. Tôt ou tard on perce les brouillards et les brumes. Il ne faut point s'arrêter dans cette marche ténébreuse, mais poursuivre le voyage jusqu'au terme lumineux qui représentera la constance et le courage.

Non seulement les perce-neige n'ont pas peur de cette adversité, qui pour les fleurs n'est autre chose que les froids et les bruines et la pluie, mais au contraire ils s'en nourrissent. Ils y puisent leur volonté tenace et leurs résolutions. A ras de terre, sans prétention, dans la plus naïve des couleurs, ils montrent que rien ne peut avilir et diminuer l'âme pure et droite qui sait que, si longue que soit la nuit le jour quand même reviendra.

Pierre Lejeune

UN DE LA CLASSE 47

L'abeille d'Etampes, par la plume d'un de ses collaborateurs, Saint-Avril, avait stigmatisé la conduite de certains jeunes devant la misère et les malheurs de l'époque (1943).

Un jeune répondit par une lettre que l'Abeille publia, trouvant qu'il se dégageait de cette lettre quelque chose capable de rendre l'espoir à bon nombre de français désenchantés. Voici cette lettre:

Etampes, le 15 août 1943

Monsieur,

Je suis l'un de ces jeunes gens que vous voyez le Dimanche traînant leurs talons du stade à la piscine de Guinette à la fête. J'ai été un certain temps comme mes camarades, noyant mon ennui au cinéma ou ailleurs. Pourtant, je ne me suis pas laissé comme eux entraîner par le plaisir au point d'attendre impatiemment le Dimanche pour m'amuser follement. J'ai réfléchi...

Ce sont ces réflexions que je vous livre aujourd'hui. Vous trouverez cela drôle, idiot peut-être, mais je pense que mon âge est celui où l'on a le plus d'idées, et que ces idées, lesquelles intéressent les autres, doivent être connues. Car ce qui appartient à la jeunesse, c'est de penser aux autres. Nous songeons souvent à notre avenir et plus fréquemment à l'avenir de tous.

Idéaliste? Peut-être, mais s'il nous manque l'expérience, nous avons en revanche l'intuition, la confiance. Là a toujours été la querelle des anciens et des jeunes, et je

ne m'étendrai pas sur ce sujet qui n'est pas le mien aujourd'hui.

Si je vous dérange, c'est pour laisser éclater la révolte qui gronde en moi, pour vous révéler ce que pensent les vieux qui, les larmes de rage aux yeux, regardent les jeunes s'ébattre et se jeter sur le vil plaisir. Les jeunes du pays, ceux que je nomme les jeunes, sont ceux qui n'ont pas assez d'âge pour subir directement les effets de la tourmente comme leurs frères ou comme leurs pères, et son trop grands pour bénéficier de l'ignorance et de l'innocence des enfants.

Trop grands pour ignorer que se joue en ce moment leur avenir, l'avenir de leurs enfants.

Trop grands pour rire devant les deuils, devant les maisons qui s'écroulent, devant les cadavres qui s'amassent.

Des faits? En voilà: il existe en ce moment une fête qui groupe quelques attractions. Tous ces manèges marchent électriquement et consomment certainement une grande quantité d'électricité qui serait mieux aux particuliers et aux commerçants, qui sont eux menacés d'une interruption.

A cela que répondrez-vous? Que les forains ont besoin de gagner de l'argent et qu'ils ont versé quarante mille francs pour les prisonniers. Au premier argument, qui est d'ailleurs en contradiction avec le second, je réponds qu'il est d'autres métiers que celui d'étourdir la jeunesse. Pour l'autre, je crois que si l'on apprenait à la jeunesse à faire son devoir, les prisonniers auraient eu plus de quarante mille francs, par des moyens plus directs et plus beaux. Je dis si on leur apprenait maintenant, car si

on leur avait appris dans le passé, les prisonniers ne seraient pas prisonniers, ils auraient le plus beau don, la liberté. Certains croient qu'en s'endormant ils éviteront la guerre. Que non pas: Il viendra une heure où elle se réveillera, et alors plus terrible encore elle se lèvera pour tout détruire. Et vous verrez cette jeunesse qui, guidée, conseillée, aurait pu faire la paix dans l'harmonie, vous la verrez balayer tout ce qui est ancien, s'affubler d'un progrès formidable qui lui cachera la nature, la beauté et la grandeur des sentiments humains que l'on voit déjà décroître chez certains.

Cela me direz-vous, ce sont des mots, il n'y a pas de preuves. Pour ce qu'il en est de l'avenir, c'est vrai. C'est là une intuition que vous pouvez rejeter. Mais pour le présent, pour la décadence que je veux croire partielle, il y a des faits:

Je connais un homme petit, que l'on classe parmi les vieux, sans chercher son âge. Cet homme solitaire, sans recours aucun, est malade, il vit dans une noire misère, il n'a pas d'argent. Mais j'ai vu un jeune homme qui a dépensé dans son Dimanche cent soixante francs, et c'est un modeste.

Autre chose, j'ai été par besoin l'autre jour dans le petit endroit des bois de Guinette. Pendant les quelques minutes où je suis resté là, j'ai lu entr'autres griffonneries du même genre sur le mur, la phrase suivante:

"J'aie Monique ici, elle a douze ans"

Les pointillés n'y étaient pas. Que le fait se soit passé ou non, la phrase existe, crue, insultante pour qui a

conservé un peu de pudeur, quoi que cette dernière ne soit plus qu'un masque. Que la chose ait été, c'est fort possible, car je parle souvent à des garçons de mon âge qui ne demandent, ou ne s'accordent que de tels plaisirs. N'importe, cela ne dépeint que trop bien la mentalité d'une partie de la jeunesse. Il est grand temps de renverser la vapeur. Chose direz-vous assez difficile. C'est pourtant cette difficulté qui doit donner un sens à l'action qu'il faudrait entreprendre. Il faut que vous déchaîniez immédiatement une campagne contre ce péril. Je crois que l'Abeille voudra bien vous prêter une colonne. Je vous ai apporté quelques faits sur un problème dont vous avez touché quelques mots, trop rares à mon gré. Quelques articles tracés d'une main experte pourraient intéresser l'opinion publique. Vous avez des relations que je n'ai pas. Je vous laisserai donc en passant cette lettre que je ne signerai pas pour raison personnelle. Elle vous apporte la preuve que certains jeunes ont encore les yeux ouverts. Quant à ceux qui dorment, il faut les réveiller. Comptez pour cela sur mon aide qui ne peut être que morale. Si ma lettre peut vous être utile, employez-là le plus possible. J'espère ne pas vous avoir trop ennuyé et vous demande d'accuser réception de ma lettre si elle vous intéresse.

C'est en vous disant peut-être à bientôt que je vous prie d'agréer, Monsieur, les hommages respectueux, et les remerciements anticipés de votre correspondant qui est, ne vous en déplaie...

... un de la classe 47.

A CEUX QUI SE CHERCHENT

Ex camarades de classe, camarades de travail, jeunes gens qui vous côtoyez avec indifférence, vous avez lu avec surprise une lettre dans laquelle je dénonçais le péril qui nous guette. Dans mon dernier article, certains n'ont pas voulu entendre le blâme que je leur adressais.

Je n'ai pas pour l'instant le temps de leur dire ce que je pense de leur conduite. C'est à ceux qui ont réfléchi et qui m'ont compris que je m'adresse aujourd'hui.

Je connais la vision d'avenir de beaucoup d'entre vous. La plupart espèrent pouvoir continuer le travail paternel ou le métier qu'ils apprennent en cherchant à accroître leur fortune, d'avoir une meilleure situation qui leur permettra d'obtenir un plus grand bien-être. Les plus sages rêvent certainement d'un foyer heureux. Ce sont là des idées simples et bonnes, quoiqu'un peu égoïstes car vivre honnêtement, mettre au monde quelques enfants, donner un peu de bonheur autour de soi, c'est le minimum qu'un homme puisse offrir à l'humanité.

Il existe au dessus de cela des tâches plus grandes qui exigent une certaine abnégation, mais qui donnent à la vie un but puissant et une exaltation qui la rend moins banale.

La paix sociale, la paix économique, la paix matérielle, la paix morale. Quatre idéaux qui devraient guider les peuples. Mais ceux-ci Hélas! sont trop souvent menés

par des hommes ou des partis qui ne sont qu'un pâle reflet de leur nation ou d'une fraction de celle-ci.

Tant que les peuples ne prendront pas conscience d'eux-mêmes, ils seront bernés, exploités par la puissance de l'or, et partant de la force.

Un homme, un parti, une élite peuvent trop souvent être séduits par des propositions ou des idées qui cachent des dessous capables d'amener les peuples à leur perdition.

Faut-il que l'ivrogne, l'idiot ait les mêmes droits que l'homme lucide? Non, c'est pourquoi je laisse de côté ceux qui veulent jouir matériellement. Mais en France par exemple, la moyenne classe qui est la pierre d'assise de la nation, mal représentée est par la même submergée par des partis contraires. Est-ce à dire que les petits commerçants, les petits bourgeois, artisans et cultivateurs ne seront pas une force? Si peut-être, mais leur tort est de ne pas s'unir comme les ouvriers par crainte des patrons dont ils étaient l'épouvante.

De deux guerres, de vingt ans de fausse paix et d'un régime défunt, que faut-il retenir? Que nos pères se sont trompés croyant qu'ils avaient assez fait en donnant leur sang et leur jeunesse. Il leur aurait fallu encore défendre leurs droits contre des hommes qui s'en servent pour des fins personnelles au lieu de les employer à l'apaisement de la misère et à empêcher le retour de la guerre. Peut-être auraient-ils pu rester ainsi unis? Mais il est téméraire de juger pareille chose sans les avoir connues. Et pour ma part je comprends très bien que nos pères avaient envie de repos, de calme, de douceur.

Unissons, agissons. Certains me diront qu'il est assez

d'hommes d'un âge plus mur et d'une plus grande expérience pour s'occuper de notre avenir. Qu'ils sachent bien ceux-là qu'une nation a besoin de la vitalité et de l'enthousiasme des adolescents. Car le seul instant de liberté dans la vie, c'est celui où, quittant les devoirs légers mais constants de l'école, il cherche son chemin dans la vie.

Après, il subit les lois communes. Ce sont les liens du travail, du mariage, de la famille, toutes choses qui avec des préjugés empêche sinon la conception, du moins la réalisation d'idées généreuses. Il existe évidemment l'exception des classes aisées qui ont les moyens de diffuser leurs idées, chose rendue impossible pour les classes moyennes que l'on a toujours ignorées. La jeunesse aussi hélas, souffre de cet isolement, sans avoir la consolation d'une union en son sein capable de quelques réalisations.

Unissons-nous donc, il n'est pas trop tôt.

Une bonne partie d'entre nous a le nécessaire pour vivre. D'autres possèdent le superflu, certains enfin manquent du nécessaire. Je réclame et j'espère que vous êtes avec moi, le juste équilibre dans la jouissance... Donnez à chacun ce qu'il lui faut pour subvenir à ses besoins, vous aurez la paix à l'intérieur. Répartissez entre les nations, entre toutes les nations, les produits du globe, vous éviterez la guerre, tant il est vrai que l'on ne fait pas une révolution avec le ventre plein. L'homme heureux n'ira pas chercher dans le cambouis ce qu'il acquiert sans cela et le blé pour pousser n'a pas besoin de sang.

Vision splendide, mais pour laquelle il faut s'unir et

combattre les égoïstes. Ce combat, je le veux avec des idées, car une guerre n'apporterait qu'un cahos plus effroyable que le présent, et humain avant tout, je hais une victoire avec des ongles rouges.

Un de la classe 47

AVANT D'AGIR

Des mots, des paroles et rien de plus. Voilà ce que vous avez presque tous dit après avoir lu mes trois articles auxquels l'Abeille d'Etampes a fait bon accueil.

Et bien oui, ce sont des mots. Mais des mots qu'il faut peser; oui ce sont des paroles, mais des paroles qu'il faut comprendre. Et ce sera même quelque chose de plus si vous que l'ennui ronge, que l'oubli recouvre, vous voulez qu'il en soit ainsi. Combien de fois devant les misères qui nous entourent avez-vous détourné les yeux en vous disant que vous n'y pouvez rien? Et ainsi vous avez marché sans réfléchir et vécu sans agir. Et bien ce temps est passé. Je vous ai jeté mon cri de ralliement: Pour la paix, en avant!

Nous partons de rien, de moins peut-être, mais si nous n'arrivons pas, nous léguerons à nos enfants des bases solides pour cette tâche. Ce ne sont pas des mots que je veux leur laisser, ce sont des consignes, ce sont des devoirs, ce sont des exemples.

Je vous ai, dans mes précédents articles, exposé mon but. Je n'ai que vaguement parlé des moyens de réalisation. Chacun comprendra que ceux-ci différeront suivant le nombre de ceux qui voudront bien m'aider. Combien êtes-vous qui voulez comme moi la paix stable, un avenir sans voile? Le mutisme farouche que nous observons à l'égard de nos projets d'avenir m'empêche de résoudre cette question primordiale. Aussi c'est à vous que je ferai appel pour y répondre. J'attends de tous ceux qui me comprennent et qui m'approuvent un mot qui me permettra de les dénombrer. J'accepte toutes les lettres de quelque style qu'elles soient, même anonymes, pourvu qu'elles m'apportent soit une adhésion, soit une pensée, soit des critiques.

J'ai besoin de savoir, avant de vous exposer mes idées d'actions, combien de camarades travailleront avec moi... Que ceux qui voient dans ces lignes que des idioties parmi tant d'autres s'abstiennent tant qu'ils n'auront pas de plus large vue.

Quant aux autres qui me font confiance, qu'ils écrivent au bureau de l'Abeille d'Etampes dans une enveloppe portant la mention "Pour un de la classe 47" leurs espoirs et leurs rancœurs. Ces lettres me seront fidèlement transmises, et j'espère posséder une bonne compréhension de chacun.

Beaucoup croient qu'il est facile de parler sans être contredit. Et bien c'est une erreur. L'individualisme règne à tel point sur la jeunesse, que j'ignore à quel point elle va toucher un jeune homme, et la nature de

ses réactions. Je suis dans l'obligation de le juger d'après ses actes, chose qui est parfois un tort. Aussi c'est la raison pour laquelle je demande à ceux qui veulent agir de sortir des rangs. Il faut, puisque personne ne le fait concrètement, que ce soit nous qui nous imposions des devoirs, un idéal. Que tous ceux qui sentent cette nécessité m'écrivent. Ce sera là un des premiers moyens de franchir la barrière de préjugés et d'égoïsme qui nous entourent tous. Un jour prochain peut-être nous l'abattons. C'est une sorte de plébiscite pour la lutte et la vie ou l'insouciance et la mort, que je prépare. C'est une façon sûre et fidèle de savoir combien il y a d'hommes virils dans les adolescents d'une ville de dix mille habitants.

Mais je le répète, cette campagne est un moyen, ce n'est pas un but. Et sur ma mémoire des morts, au nom desquels je lançais l'autre jour mon appel, je jure que ce but est la paix.

Après tant de paroles, voici enfin un geste, et c'est impatientement que j'attends afin de savoir si mes espérances ne seront pas déçues ou si cet essai de rapprochement intellectuel sera trahi par les timides et les insouciantes.

Un de la classe 47

Il me souvient que c'est avec enthousiasme que j'ai lu les articles de ce gars de la classe 47. Je les ai même relu tout haut à ma Lulu et à mon Tiluit. Je leur ai dit:

- C'est formidable, un gars qui sait voir plus loin que le bout de son nez! Un gars qui veut agir pour la paix dans le monde, pour que tous les biens de la terre soient répartis entre tous les êtres. Il faut que j'écrive à ce gars là, que je lui dise combien ses écrits ont trouvé un écho dans mon cœur. Il faut que je fasse sa connaissance pour lui dire, s'il ne le sait pas encore, que tous les oiseaux sont aussi nos frères et qu'il faut les aimer et les secourir les jours de neige et de glace. Autrement, il ne peut pas y avoir de vraie paix et du bonheur sur la terre. Je parlerai de cela aussi au maire d'Etampes".

Et mon petit rouge-gorge, perché sur mon épaule, a écouté attentivement. Je suis persuadée qu'il a compris, au delà des phrases, le langage universel de la tendresse. Et quand j'ai eu fini, il s'est mis à chanter et Lulu l'a accompagné.

Je n'en avais pas encore parlé à ma mère. Quand les étoiles ont apparu dans le ciel, je leur ai demandé si ce serait bien de communiquer avec le maire d'Etampes et le gars de la classe 47. Et j'ai compris qu'elles me répondaient en souriant:

- Bien sûr, terrienne, nous vous donnons l'exemple en nous éclairant les unes les autres. C'est la destinée des étoiles pour l'harmonie du ciel, c'est la destinée aussi de chaque terrien, de chaque terrienne.

J'ai sauté de joie et je suis partie dormir près de mon rouge-gorge qui m'attendait sur le dossier de la chaise.

Au matin, quand je me suis réveillée, j'étais encore toute illuminée du message des étoiles. J'ai voulu faire

partager ma joie à ma mère. Je lui ai demandé si elle avait lu les articles du maire et du gars de la classe 47.

- Oui, m'a-t-elle répondu. Et puis après?

- Et bien je voudrais leur écrire, leur dire que leurs écrits ont trouvé des échos en mon cœur.

- Ne fais pas cela! s'écria-t-elle. Le maire d'Etampes, avec les fautes d'orthographe que tu fais, il te prendra pour une idiote, quant au gosse de 16 ans, c'est un prétentieux qui veut faire de la politique. Je ne veux pas que tu lui écrives.

Je n'ai pas répondu. Mais je suis partie me cacher au plus profond des fourrés. Agenouillée sur le sol, j'ai pleuré, pleuré, pleuré. Et mon rouge-gorge est venu me retrouver. Comment savait-il que j'étais là? mystère. Le fait est qu'il a chanté pour me donner du courage. Mais l'étoile d'espérance en des êtres qui parlent d'un monde meilleur s'est éteinte en mon cœur. Je n'ai pas écrit, j'ai seulement copié ces articles que je vous offre aujourd'hui.

Chapitre 11

De Méréville à Lardy

JE NE PEUX PLUS VIVRE

A MEREVILLE

Des avions de plus en plus nombreux sillonnaient le ciel qui en est devenu noir. Un jour j'allais porter des légumes à quelqu'un du lotissement, j'ai vu des avions qui survolaient très bas. Les gens du lotissement sont sortis pour les acclamer au cri de "Vive les alliés", mais ceux-ci se sont mis à bombarder la rue et les acclamateurs se sont cachés. Une nuit, j'ai assisté tremblante au bombardement d'Étampes

La gare de Méréville a été bombardée aussi. Tous les

habitants sont allé voir. Certains riaient, pour eux c'était un spectacle réjouissant malgré qu'ils savaient tous que le chef de gare avait une jambe arrachée. Un tel manque de sensibilité, de bonté m'a bouleversée. Toute la nuit j'ai pleuré.

La nuit suivante je n'ai pas dormi, je craignais que le château soit bombardé. Il ne l'a pas été parce que les américains voulaient le garder intact pour eux. Mais dans le parc du château nous avons entendu de grands bruits. Et puis des lumières, de très vastes lumières. Les allemands sont tous partis, sauf un qui ne voulait plus faire partie de l'armée. J'ai su qu'il avait demandé des vêtements civils. Mais au lieu de lui en donner ils l'ont tué.

Un groupe de jeunes gens appelés F.F.I. est monté en haut de la colonne Trajane. Ils tiraient partout où ils voyaient de la lumière. C'est ainsi que mon humble logis a souvent servi de cible. Ils ont troué la toiture et c'est un miracle que je n'ai pas été tuée.

Les américains ont débarqué sur la commune de Méréville. Ils ont été acclamés (pas par moi) au cri de "Vive les alliés! Vive les alliés!". Ils distribuaient du chocolat et des cigarettes à la population. Ils en donnaient même aux enfants de huit ans. C'est ainsi qu'il y en a qui ont commencé à fumer dès leur plus jeune âge. Les américains ont remplacé les allemands en occupant le château. Mais ils n'étaient pas sobres, en regardant en bas sur la route, j'en voyais plus d'un qui passaient en titubant, alors je n'ai plus osé sortir.

Ils ne sont jamais monté dans les bois de la colline aux oiseaux, mais les jardins ont été envahis de lièvres qui

dévorait tout. Il me souvient que j'avais des vigoureux haricots en fleur. Un soir ils en ont coupé trois touffes. Le lendemain ils ont mangé les touffes qu'ils avaient coupé et dans la nuit ils ont dévoré tous les haricots qui restaient et puis les salades, les pois, tout jusqu'aux pieds de fraisiers. Je n'avais plus de légumes dans le jardin. En plus, ils rongeaient les arbres fruitiers.

Longtemps j'ai cru que c'était parce que les champs de blé étaient traités que les lapins venaient dans mon jardin, mais j'ai appris que les américains avaient amené des lièvres.

J'ai passé des jours et des jours à essayer de clôturer en fixant des branches à des fils de fers reliés à des poteaux. Peine perdue! Ils écartaient les branches et passaient sans difficulté.

J'avais sorti beaucoup de pierres de la terre. Il y en avait de gros tas. Ma mère qui allait faire de la couture dans une ferme d'Estouche proposa de ces pierres dont le fermier avait l'utilité. C'est ainsi qu'un charretier de la ferme est arrivé avec un cheval attelé à une carriole. Il a attaché le cheval dans le bois en attendant de remplir la carriole. Le charretier m'a dit alors:

- Va donc porter de l'eau au cheval.

Je me suis empressée de remplir un seau d'eau pour porter au cheval. J'ai commencé à caresser le cheval quand le charretier m'a saisie et serré contre lui. J'ai hurlé, par chance quelqu'un est venu et j'ai été délivrée. C'est ainsi que j'ai appris que ce charretier était de la catégorie des "drôles de types" dont ma mère m'avait souvent parlé.

Il me souvient que j'ai passé par une période terrible. Pour se faire de l'argent ma mère a abattu quatre beaux sapins. Elle a fait venir un facteur qui les a transformés en stères de bois qu'elle a vendu. Les tourterelles ont toutes disparu. Lulu aussi et Tiluit, mon rouge-gorge, longtemps, longtemps après j'ai su qu'un jour où je n'étais plus présente du tout, mes lèvres ont prononcé ces mots affreux, ces mots terribles: “ - va-t-en!” Après tout cela, plus rien me retenait en ces lieux. Alors sans rien dire à ma mère un matin je suis montée dans une voiture qui m'a conduite à Étampes.

CASTEL MARTO

Là je me suis engagée sur une route jonchée de pierres, de briques, de bois, de plâtre, de tuiles, de gravas. J'ai marché à l'aventure sur le trottoir du côté où les maisons n'étaient pas écroulées. Tout à coup j'ai remarqué une grille sur laquelle il était marqué “Castel Marto” et à côté ces mots: “demandons jeune fille pour faire de la couture et du ménage”.

J'ai sonné, la patronne est venue m'ouvrir la porte et m'a fait visiter son castel. D'abord un petit salon meublé de fauteuils, de canapés et d'un guéridon. Et puis elle me montra le grand salon. Là je n'avais jamais

vu un intérieur aussi beau! Imaginez une cheminée émettant des flammes dorées qui semblaient sortir d'une grosse bûche (j'ai su plus tard que c'était artificiel) et de chaque côté de cette fausse cheminée 2 personnages en cire homme et dame qui semblaient tresser des paniers. Sur les murs des tableaux étaient accrochés, des beaux tableaux représentant des scènes de l'ancien temps et puis des fauteuils, des canapés couverts de velours, des guéridons, et puis des plantes, des fleurs artificielles. La patronne était très contente de me faire admirer son salon. Puis tout à coup elle m'a regardée et m'a dit:

- Où sont vos bagages?

Je lui ai dit que je n'en avais pas. Alors elle m'a fait asseoir. Je lui ai fait un résumé de ma vie à Méréville. Je lui ai dit que je savais scier du bois et que j'aimais beaucoup l'ordre et l'harmonie. Elle a répondu:

- Ça c'est très bien. Je lui ai dit comment j'étais parti sans prévenir ma mère. A cela elle a répondu:

- Il est urgent qu'elle sache où vous êtes. Avez-vous un numéro de téléphone?

- Non, mais les voisins d'en face sont entrepreneurs de maçonnerie.

- Bon, a-t-elle dit, leur numéro sera facile à trouver. En attendant je vais vous montrer ce que vous aurez à faire au castel: scier du bois au bûcher, allumer et entretenir des feux, faire le lit et le ménage dans la chambre d'un américain, lieutenant qui loge au castel. Il faudra aussi lui porter une bassine d'eau chaude tous les soirs et le matin son petit déjeuner. Je vais vous montrer la cuisine.

Elle me l'a montrée. Elle était toute petite, mais il y avait une grande cuisinière à allumer. Je l'ai fait. Elle m'a montré la chambre de l'américain. Elle était très en désordre, cette chambre, ses vêtements éparpillés, son lit défait. Je me suis empressée de le refaire et de ranger ses affaires. La patronne est revenue, elle m'a montré la chambre qui m'était destinée. C'était à l'étage le plus haut. Une chambre superbe, toute rose, les murs, la penderie, le dessus de lit, les tapis, tout était rose et de la fenêtre on apercevait un vaste horizon. Je me souviens de tous ces moments de ma vie comme si c'était hier. J'ai dit à la patronne combien je trouvais belle cette chambre et nous sommes redescendus à la cuisine. Elle m'a dit:

- Pour le repas de ce soir il n'y a pas de viande car je n'ai plus de tickets.

- De la viande! me suis-je exclamée, il ne faut jamais en manger, ce sont de pauvres animaux qui ont été tués.

- Mais c'est normal, tout le monde en mange.

- Moi non, jamais.

- Ah c'est étonnant, vous êtes la seule. Ca me simplifie la vie parce que en ce moment ce n'est pas facile à trouver. Alors faites ce que vous savez faire comme légumes.

Elle m'emmena dans sa réserve. J'ai pris un chou, des pommes de terre, j'ai mis un peu d'huile dans le fond d'un faitout, j'ai mis les morceaux de choux un peu de sel et par dessus les pomme de terre. J'ai surveillé le feu

pour que cela cuise le plus longtemps possible. Pendant ce temps là j'ai nettoyé les vitres avec du papier journal, toutes les vitres des pièces se trouvant à proximité de la cuisine. Je suis retournée à la réserve. J'ai pris des endives, des oignons. J'ai préparé une salade et j'ai mis tout cela sur la table de la salle à manger qui se trouvait près de la cuisine. La patronne a apporté un litre de vin, des verres, un grand bocal de confiture, un pain fantaisie, des serviettes.

Quand l'américain est arrivé la patronne a fait les présentations. Nous avons mangé, j'ai été complimentée pour le chou aux pommes de terre. Et surtout j'ai été très surprise de voir l'américain mettre de la confiture sur sa salade! La patronne a été très étonnée de me voir refuser du vin. Elle m'a dit:

- Vous alors, vous n'êtes vraiment pas comme les autres!

Quelques jours après mon arrivée au castel ma mère est venue me voir. Elle a remercié la patronne de m'avoir gardée et a demandé s'il y avait également du travail pour elle. La patronne a répondu:

- Non, mais chez mes cousins peut-être.

Alors la patronne a emmené ma mère pour la présenter à ses cousins qui demeuraient à une centaine de mètres du castel dans une petite bâtisse un peu délabrée entourée d'un jardin. Les cousins, c'était un couple avec trois petits enfants. Ils ont agréé ma mère pour les aider dans certains travaux mais ils n'avaient pas de place pour la loger. Alors la patronne a offert à ma mère une chambre voisine de la mienne. Mais cette chambre n'était pas si

belle que la mienne, les murs lézardés par les bombardements suintaient l'humidité. Malgré cet inconvéniént cette chambre a bien convenu à ma mère.

Je travaillais toujours avec entrain, même quand c'était des travaux ingrats comme vider les caves inondées avec des seaux. Je ne prenais pas toujours mes repas à la table de la patronne et de l'américain car parfois il y avait des morceaux de cadavres à leur table. Alors ces jours là je mangeais dans le local appelé "réserve alimentaire".

Tous les soirs j'apportais la bassine d'eau chaude à l'américain, mais un soir il a insisté pour que je boive un verre de whisky. J'ai fini par le prendre dans ma main, mais c'était pour le jeter dans le lavabo de sa chambre... Il s'est mis en colère et m'a fait très peur. Je suis tombée. A partir de ce soir là, je n'ai plus voulu lui apporter sa bassine d'eau chaude, d'ailleurs il pouvait très bien aller la chercher lui-même. Je continuais à faire son lit et le ménage de sa chambre, oui, mais seulement quand il était absent.

Des mois se sont écoulés, la fête de Noël est arrivée. Croyant tout le monde parti je suis descendue dans le parc. Mais je n'étais pas seule: l'américain était là. Il m'a saisie brusquement et m'a serrée contre lui. J'avais si peur que je ne pouvais pas crier, pas émettre un son, mais de toutes les forces de ma pensée j'ai demandé du secours. La patronne est arrivée, l'américain m'a lâché et la patronne l'a sermonné. A partir de ce jour l'américain a été correct avec moi.

Les cousins de ma patronne m'aimaient bien. Ils m'apportaient diverses variétés de graines que je mettais

sur le rebord de ma fenêtre pour nourrir les oiseaux. Ils les nourrissaient également. Mais ma patronne ne s'intéressait pas beaucoup aux petits oiseaux, elle s'occupait seulement de ses pigeons. Je croyais qu'elle les aimait comme moi qui venais souvent leur parler, roucouler, les caresser.

Hélas non car un jour j'ai vu avec horreur un pigeon cuit près de la purée que j'avais préparée. Ses plumes, sa tête et ses pattes étaient jetées dans la poubelle. Cela m'a fait un choc terrible. J'ai crié, la patronne est venue voir. J'ai dit:

- Ce pigeon, ce pauvre pigeon, c'est horrible!

Elle m'a dit:

- Ils se multiplient trop, je ne peux pas tous les garder. J'en donne à des voisins, à des amis parce que je n'aime pas les tuer, mais finalement c'est de la viande comme d'un autre animal.

J'étais si malade que la patronne a été chercher son cousin qui m'a emmenée chez eux. Ils m'ont dit qu'ils me comprenaient, que chez eux ils ne mangeaient jamais de pigeon. J'ai dit:

- Une vache, un mouton, un cheval c'est pareil.

Ils m'ont dit:

- C'est vrai, on n'y pensait pas. Tu as raison, on ne devrait jamais manger des animaux.

Après ce choc, je ne pouvais plus retourner au castel. J'ai dormi dans la chambre, près des enfants tandis que

ma mère était dans la chambre habituelle du castel. Mais au matin elle a lu attentivement “L’abeille d’Étampes”. Elle a remarqué cette annonce: “ancien cultivateur cherche une femme pour s’occuper de son ménage”. Il y avait une adresse, ma mère a été voir et a été acceptée. Le cultivateur lui a dit qu’elle pouvait amener sa fille, c’est à dire moi. Nous sommes allés demeurer chez cet homme qui habitait une grande maison qui semblait assez récente, située au bord d’une route, c’était bien car ici il n’y avait pas eu de bombardements. Le nouveau patron de ma mère m’a reçue avec des grands sourires mais il ne m’a pas plu du tout. Par contre j’ai tout de suite aimé la photo d’une femme accrochée à l’entrée de sa maison.

- C’est la photo de ma femme, m’a dit l’homme, elle était brave mais trop bonne, elle aurait tout donné si je ne l’en avais pas empêchée. Elle est morte et pour un homme ce n’est pas facile de vivre seul, vous deux vous allez la remplacer. J’ai un cheval, venez voir, je pense que vous pourrez vous en occuper. Ah ce cheval! dès que je l’ai vu j’ai éprouvé pour lui une grande tendresse tellement il semblait doux. Il avait des grands yeux noirs, une toison rousse, une crinière emmêlée. J’ai pris sa tête dans mes bras et je l’ai embrassé. Son patron lui a donné un coup de bâton dans les jarrets en disant:

- T’embrasse mon cheval et moi je ne compte pas! Et bien maintenant ma petite c’est toi qui t’en occuperas de ce cheval, tu verras comme c’est facile, et puis tu nettoieras son écurie...

J’ai répondu: - Oh oui, avec plaisir!

- Bon, tu verras comme c'est plaisant. En attendant viens voir la chambre que je te destine.

Je suis allée la voir, je l'ai trouvée affreuse, je ne l'ai pas dit et me suis aussitôt occupée de nettoyer l'écurie. Dans cette écurie je me suis arrangée un lit et puis j'ai étrillé le cheval auquel j'ai donné le nom de "Pompon". J'ai bien brossée sa crinière, je l'ai trouvée superbe. J'ai dit à ma mère que c'était à côté du cheval que j'avais décidée de dormir. Elle m'a répondu:

- Non, non! un cheval on ne sait pas ce qu'il peut avoir dans la tête, il peut t'esquinter, je ne veux pas.

J'ai répondu: - Moi je le veux, autrement, je vais partir n'importe où.

LE CHATEAU DE VRINVILLE

Heureusement il avait une locataire qui m'a prise en amitié. Un matin à l'aube pendant que j'étais à la cave en train de dégermer des pommes de terre elle est venue me trouver et m'a dit:

- Viens donc avec moi travailler pour les américains, tu seras bien payée, bien nourrie, tu mangeras ce que tu voudras, tu seras au grand air, pas renfermée dans une cave du matin au soir.

Je me suis exclamée:

- Moi, travailler pour des américains, jamais, j'aime mieux rester dans cette cave.

- Pourquoi? m'a-t-elle demandé.

Alors je lui ai parlé de l'américain de Castel Marto. Elle m'a répondu:

- C'est pas pareil, et puis je veillerai sur toi, je l'ai promis à ta mère. Allez viens, tu verras.

Je l'ai suivie au bord de la route. Bientôt une Jeep est arrivée. Nous avons monté dedans. Il y avait là des américains et plusieurs filles. Tout ce monde s'est mis à chanter. La voiture a roulé dans la campagne. Ma nouvelle protectrice m'a dit:

- Nous allons au château de Vrainville. Tu verras comme tu seras bien.

Arrivée à ce château, ma protectrice (je ne me souviens plus de son prénom) m'a présentée à un gradé et j'ai été agréée.

Nous sommes tous entrés dans un vaste hangar couvert de tôles ondulées. Ce n'était pas joli, mais il y avait de grandes ouvertures et le hangar était situé dans un parc avec beaucoup d'arbres surtout des pins et des sapins, cela sentait très bon.

Dans ce hangar il y avait de multiples tables et chaises en fer. Les américains se sont installés, nous leur avons mis des gobelets, des pots remplis de thé, du pain, de la confiture etc...

Après leur déjeuner les américains sont sortis. Nous avons lavé leur vaisselle, leurs tables et le sol. C'est tout, il n'y avait rien à faire jusqu'au repas de midi. Les

filles sont allées retrouver leurs américains qu'elles appelaient "bébi". En attendant midi je suis allée me recueillir sous un sapin. J'éprouvais un grand chagrin, je pensais avec amertume à tous ces américains. Ils sont venus en France, ils ont tout démoli et voilà que maintenant ils sont nourris et logés.

Quand j'ai revu ma protectrice (appelons là Adélaïde) je lui ai posé la question. Elle m'a dit:

Si les américains n'étaient pas venus, la France ne serait pas la France, ce serait l'Allemagne. Les allemands te semblent peut être mieux, mais ils ne le sont pas. Ailleurs, ils ont massacré, torturé. Il fallait les faire partir. Les armées ce n'était pas la solution, on ne guérit pas le mal par le mal, tu le sais. Mais ce n'est pas le moment de le dire, mais seulement de laisser agir ce qu'il y a de meilleur en toi, sois calme, sereine, confiante.

Après tant d'années ces paroles me reviennent, mais à l'instant où elles m'ont été dites j'étais perplexe. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé. Je vivais comme entourée d'une brume épaisse. Je revois seulement la fin du séjours des américains.

Sous un sapin couvert d'une toile de tente se trouvaient des grands bidons. Dans chaque bidon il y avait des aliments différents, Chacun choisissait ce qui lui plaisait, moi c'était la purée de cacahuètes. Au moment de leur départ ils m'en ont donné une quantité énorme, des bidons entiers que ma mère a fait transporter à Méréville.

L'ECHANGE DE MA COLLINE POUR UN LIEU INCONNU

Je suis retournée à ma colline. J'y suis restée le temps de manger toutes les cacahuètes et je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas d'espoir de vivre en ce lieu: les lièvres avaient tout ravagé.

Alors je suis allée au bureau des conjoints "Barbote et Albert Cri" et je leur ai dit:

- Le lieu que je vous ai acheté au bois de Boulogne en Méréville, je l'ai beaucoup aimé, mais je ne peux plus y vivre car mon seul moyen d'existence c'était la culture des légumes et des fraisiers. Mais depuis l'arrivée des américains je ne peux plus rien cultiver car les lapins ont tout rasé. Serait-il possible d'échanger ce lieu contre un autre aussi beau où il n'y aurait pas de lapins?

Il me fut répondu:

- Certainement, nous pouvons vous proposer un terrain à Sainte Geneviève des bois, c'est un endroit où il n'y a pas de lapins.

- Le lieu est-il aussi beau que celui que je vous avais acheté?

- Oui, c'est même mieux. Signez tout de suite l'échange car il risquerait d'être vendu.

Sans réfléchir j'ai signé et je suis allée me coucher en ce

lieu qui n'était déjà plus le mien. Je n'ai pas dormi. J'ai senti que c'était de la folie d'avoir échangé cette jolie forêt contre un lieu inconnu. J'ai eu l'intuition que ce lieu était affreux.

JARDINIÈRE A VILLE D'AVRAY

Pour oublier, j'ai pensé au roman que ma mère me faisait lire: c'était une histoire qui se passait à Ville d'Avray. Ce roman était illustré de paysages ravissants. Alors il m'est venue l'idée saugrenue d'aller à Ville d'Avray. Je pensais que c'était une jolie région. J'ai donc pris le train et je me suis mise en quête d'un bureau de placement. J'avais choisi de faire du jardinage. J'ai été accueillie dans une famille de maraîchers, ils vendaient leur récolte au marché ainsi que des champignons qu'ils allaient cueillir dans les bois. Ils ne connaissaient pas très bien ces champignons alors ils m'en faisaient manger pour savoir s'ils étaient bons!

Je jardinais et préparais mes repas car ils n'étaient pas comme moi. Un jour la grand-mère m'appelle:

- Viens vite m'aider à tuer une poule.

Que l'on me demande cela a été pour moi un choc terrible. J'ai pris aussitôt mon sac et je suis partie à Mondétour. C'est une banlieue d'Orsay.

A LA RECHERCHE D'UNE PLACE

Là ma sœur avait un chalet en bois sur un terrain que ma mère avait transformé en jardin. Je suis venue là, nous étions en automne, il commençait à faire froid. Ma mère m'a dit:

- Le mieux c'est d'aller chercher une place à Paris.

Nous y sommes allés. Ma mère a été dans un bureau de placement et nous avons trouvé une place dans un endroit assez agréable près du jardin de la tour Maubourg. Nous avons été employés dans une famille composée du père, patron d'une fabrique d'appareils de chauffage. Il y avait son épouse, maman de deux enfants qui en attendait un troisième et puis la grand-mère, une personne très alerte qui m'a prise aussitôt en amitié.

Dans cet appartement qui était grand, mon rôle était de faire le ménage, ma mère faisait la cuisine, pas végétarienne hélas. Mais la grand-mère m'apportait des bons aliments.

DROLE DE FACON
D'AIMER LES OISEAUX

Je n'étais pas mal dans cette place mais quand le printemps est arrivé j'ai voulu me rapprocher des bois. Je suis allée dans un bureau de placement à Neuilly. La placeuse m'a interrogée. Je lui ai dit combien j'aimais les oiseaux. Elle m'a choisi une place en me disant: "Vous verrez comme vous serez bien, ce sont des personnes qui adorent les oiseaux.

Je suis allé voir ces gens. Ils avaient trois cages d'oiseaux dans leur salon. Ils m'ont dit:

- L'un de vos rôles, ce sera de nettoyer les cages. Les oiseaux sont toujours différents, quand nous en avons assez de voir et d'entendre une variété d'oiseau, nous les reportons à l'oiseleur, il nous en confie d'autres. C'est formidable!

J'ai voulu répondre: "non parce que ces pauvres oiseaux se sont habitués à un lieu, à une famille, il leur faut du temps pour s'habituer et tout à coup on les emporte ailleurs, ça les traumatise." J'ai voulu répondre cela, mais je n'ai pas osé.

UNE PATRONNE PROFONDEMENT TRISTE

Je suis restée quelques jours et je suis allé voir une autre placeuse à laquelle j'ai expliqué que j'étais végétarienne et que de ce fait je ne voulais pas faire cuire des animaux. La placeuse m'indiqua la route conduisant à un hôtel particulier. J'ai été reçue par une dame qui me sembla très triste. Elle me montra aussitôt la chambre qu'elle avait décidé de m'octroyer, c'était une grande et belle chambre richement meublée. J'ai ressenti un malaise dans cette chambre, mais je ne l'ai pas dit. J'ai seulement demandé ce que je devrai faire. Elle ne m'a pas répondu et m'a seulement donné un porte-monnaie contenant des billets; elle m'a amenée au bord du trottoir et m'a montré une boutique. Elle m'a dit:

- C'est une épicerie, achetez tout ce que vous voudrez pour vous et surtout ne parlez à personne.

Je me suis acheté du chocolat en poudre, des biscottes, des pâtes et des pommes de terre. La patronne m'attendait sur le pas de sa porte. Je lui ai montré mes achats. Elle m'a dit: “ - C'est bien”. Elle m'a fait entrer et m'a présenté sa fille âgée d'une douzaine d'années. Elle m'a dit qu'elle se nommait Andrée. Je l'ai regardée et aussitôt je l'ai aimée. Elles m'ont présenté leur chien, un grand chien qui m'a accueilli joyeusement. La patronne m'a dit:

- On le nomme “Sidi”

Je me suis rendu compte au fil des jours que c'était un chien très intelligent qui adorait Andrée, sa jeune patronne. La maman, sa fille et le chien dormaient tous les trois dans une toute petite chambre. Chaque matin il arrivait une petite dame assez bizarre. Elle me disait:

“- Bonjour médème”. Je lui répondait: “ - Bonjour madame, je vous souhaite une bonne journée!”

Le chien arrivait, alors elle faisait des grands gestes en disant: “- eh, eh, Sidi!” C'était toujours le même scénario. Alors un matin pour changer, j'ai dit à cette personne:

- Bonjour Monsieur!

Elle a été interloquée et n'a pas recommencé à me dire bonjour médème.

J'ai été longue à comprendre le rôle que j'avais à jouer dans cette maison. J'entendais souvent la maman d'Andrée qui sanglotait et sa fille était triste. Et puis la maman est partie. Andrée a fait venir une de ses copines. Elles étaient gaies, nous mangions ensemble des gâteaux et du chocolat. Et puis au bout de quelques semaines la maman est revenue et la tristesse est réapparue.

Un jour j'ai fait la connaissance d'un monsieur belge, très gentil, qui m'a expliqué que la maman d'Andrée n'arrivait pas à se remettre de son divorce, qu'elle avait même été internée. Alors j'ai compris pourquoi j'étais si mal dans la chambre qui m'avait été octroyée.

Une nuit, j'étais si mal que je suis partie pour prendre l'air frais. La porte de la chambre où dormait la

patronne, sa fille et le chien s'est ouverte brusquement et la patronne est apparue un revolver au poing. Puis elle s'est ressaisie et m'a dit: " - ah, c'est toi, où vas-tu? j'ai répondu: " - Prendre l'air."

Mais après cela je n'ai plus voulu rester dans cette maison, je suis partie.

UN DOCTEUR ET SA FAMILLE TOUS VEGETARIENS

J'ai connu de nombreuses places. Des gens riches en argent, mais pauvres en leur âme parce que tous étaient des mangeurs de nos petits frères les animaux. J'ai essayé de leur faire comprendre qu'il était néfaste de faire cela, mais ils ne comprenaient pas.

En me présentant dans chaque place, je disais:

- Je veux bien faire le ménage, tout ce que vous voudrez mais je ne préparerai jamais de la viande et des poissons dont je ne supporte pas l'odeur.

J'ai dit la même chose quand je me suis présentée chez le docteur Conche. C'est son épouse qui m'a reçu. Elle m'a dit:

- C'est formidable! je suis exactement comme vous! Il n'y a jamais de viande chez nous, c'est très mauvais pour la santé et l'odeur des poissons quand les voisins en font cuire, ça me donne envie de vomir.

Monsieur Conche était docteur, son épouse infirmière. Ils avaient deux enfants, un d'une douzaine d'années et une toute petite qui s'accrochait à mes jupes. La maman n'était pas toujours là, elle allait chez les malades. Je préparais les repas souvent à mon idée. Je me levais très tôt le matin, je passais l'aspirateur. Je me souviens qu'il était beaucoup mieux que maintenant, plus efficace il faisait moins de bruit. J'étais souvent dans le salon qui était aussi une bibliothèque où j'ai lu des livres très intéressants.

J'étais heureuse dans cette place, mais c'est vrai que parfois des voisins de l'étage en dessous faisaient cuire des poissons et j'avais la même réaction que mon aimable patronne.

Et puis le printemps est arrivé, j'avais besoin d'air pur. Je le leur ai dit, cela les a beaucoup peiné. Ils m'ont dit:

- Il faut rester au moins le temps de nous trouver une fille comme vous. Allez au bureau de placement pour voir si vous en trouvez une.

J'y suis allée et j'ai observé les personnes qui s'y présentaient. J'ai vu une jeune fille qui me semblait sympathique, je lui ai fait l'éloge de monsieur et madame Conche et de leurs enfants, surtout de la petite fille. Je lui ai parlé des bienfaits du végétarisme. Elle est venue et je suis partie au chalet de ma sœur à Mondétour. Ce n'était pas réjouissant, mais à quelques kilomètres de là, c'était la vallée de Chevreuse et c'était beau.

Il m'arrivait de penser à ce terrain qui m'avait été

octroyé en échange de la colline du bois de Boulogne en Méréville. J'avais l'adresse mais je ne voulais pas aller le voir, j'avais peur d'être déçue. J'aimais la vallée de Chevreuse, toute la journée je parcourais les sentiers. Le soir je rentrais dans ce lieu que je n'aimais pas. Ma mère était là, elle me reprochait de perdre mon temps à me promener.

UNE VOITURE QUI ROULE A L'EAU

L'automne se terminait, je voulais revoir la famille Conche. Je ne les ai pas retrouvés, mais j'ai fait la connaissance d'un monsieur qui travaillait à faire des voitures non polluantes. Cela m'a intéressée. Il m'a emmenée voir sa femme et ses deux enfants. Cette femme m'a acceptée comme bonne à tout faire. J'ai fait le ménage dans cette maison, j'ai scié du bois, j'ai fait toutes sortes de choses dont je ne me rappelle plus. Ce qui m'intéressait c'était la voiture non polluante que son mari était en train de perfectionner. Un jour il m'a appelée en me disant:

- Venez voir comme elle est belle, et elle roule!

Je suis allée dans son garage et sa femme est arrivée furieuse en criant:

- Je ne veux plus entendre parler de cette voiture, des

inconnus m'ont téléphoné pour me dire: "si votre mari fait rouler cette voiture, vous aurez la mort de vos enfants sur la conscience!"

J'ai voulu partir, mais le monsieur m'a retenue, il m'a dit:

- Ca ne tient pas debout cette histoire, restez avec moi, ma femme est en colère, ça lui passera.

MANQUE DE PRESENCE,

AIE ! MA HANCHE

Je suis restée et quelques jours après la femme m'a demandée de cirer le plancher du salon. C'est alors qu'un gros malheur m'est arrivé: j'ai glissé près d'une lourde table en verre et au lieu de me laisser tomber calmement sur le sol, j'ai voulu me retenir à cette maudite table et elle m'est tombée sur la hanche gauche. J'ai senti une douleur terrible. J'ai crié, la patronne est arrivée, elle ne m'a pas regardée, elle a remis la table sur ses pieds et elle a dit:

- Ouf, ma table n'est pas abîmée!

Je ne pouvais plus bouger. Après que s'est-il passé, je crois que je me suis évanouie. Le lendemain ça allait mieux, mais je ne pouvais plus travailler. La patronne m'a renvoyée. Le patron m'a payée. Je suis partie me

reposer au chalet de ma sœur, ma mère n'était pas là. Je ne souffrais presque plus mais je ne pouvais plus rester longtemps debout. Alors j'ai cherché un travail où je pouvais être assise.

DES PLUMES POUR LES CHAPEAUX

A Paris j'ai vu une annonce: "On demande une personne pour friser des plumes d'oiseaux qui serviront à orner des chapeaux". C'était la grande vogue en ce temps là et je ne voyais aucun mal à cela car je savais qu'à certaines époques les oiseaux perdent leurs plumes sous la poussée des nouvelles. Je me suis donc présentée dans l'atelier où se faisait cette activité.

On s'assoit devant une sorte de table sous laquelle se trouvait de la vapeur d'eau. C'était facile ainsi de donner aux plumes la forme que l'on voulait. J'ai fait cela pendant plusieurs mois et puis un jour j'ai vu un sac contenant des têtes d'oiseaux. Terriblement choquée, j'ai demandé ce que cela signifiait. On m'a expliqué que les oiseaux étaient piégés et que les plumes étaient arrachées pour ensuite les friser. J'étais outrée.

Tandis que la patronne se moquait de moi, j'ai pleuré, pleuré. Et puis je ne sais plus ce qui s'est passé, je me souviens seulement que j'ai fait la connaissance de Jacques Milan auquel j'ai parlé des plumes arrachées à des oiseaux pour orner des chapeaux. Il m'a dit:

- Oui c'est horrible, mais il faut oublier cela.

MON MARIAGE AVEC JACQUES

Il m'a alors emmenée dans un cinéma, le Rex. Je n'ai pas regardé le film, mais le plafond de la salle de cinéma où je voyais des milliers d'étoiles. Ces étoiles artificielles, j'ai pensé que c'était un signe du destin. Jacques Milan m'a invitée à voir sa chambre. Elle était propre, bien en ordre, toute rose. Alors quand il m'a demandé de devenir son épouse, j'ai dit: " - Oui, peut-être!"

Quand j'en ai parlé à ma sœur, elle m'a dit:

- Ca sera très bien de te marier, c'est beau de fonder un foyer.

Ma mère a dit:

- Oui, il faut te marier, tu as besoin d'être protégée.

Jacques m'a dit:

- Alors, c'est d'accord? je vais aller te présenter à ma mère.

Mais quand j'ai vu sa mère, j'ai été terriblement choquée. C'était une grosse femme au visage rouge. Sur

la table il y avait un petit tonneau de je ne sais quel alcool. Elle en a rempli un verre et me l'a offert. Evidemment, j'ai refusé. Jacques a voulu en faire autant, elle lui a dit:

- Qu'est-ce que tu prends, si tu te mets à refuser du bon boire à ta mère alors ça va aller mal.

J'aurais du comprendre ce qui allait m'arriver, mais je n'étais pas présente à mon être réel profond. La date du mariage a été fixée.

Je me revois devant la grande salle des mariages du dixième arrondissement. Ma sœur était là avec son mari et puis mon frère et sa femme et beaucoup de gens que je voyais comme dans un brouillard. La question traditionnelle posée par l'adjoint au maire:

- Voulez-vous prendre pour épouse Madeleine, Colette, Viviane Paquereau?

A cela Jacques Milan a émis un " - oui" retentissant.

Mais quand mon tour est venu, quand j'ai entendu:

- Voulez-vous prendre pour époux Jacques, Pierre, Paul Milan, il m'est venu une idée flamboyante de répondre:

" - Non". Mais je n'ai pas osé. J'ai gardé le silence. Alors ma sœur s'est écriée:

- Et bien alors qu'est-ce qui t'arrive? Il faut dire oui, nous sommes venus pour t'entendre dire cela, tu ne vas pas nous faire l'affront de dire non!

Et Jacques de dire:

- C'est l'émotion, il ne faut pas prendre son silence pour un non.

Après je ne sais plus ce qui s'est passé, mais j'ai beaucoup pleuré. Jacques m'a emmené promener sur les quais de la Seine. Après j'ai demeuré avec Jacques dans sa chambre rose. C'était l'hiver, mais il y avait un bon chauffage. Jacques travaillait dans les bureaux de la SNCF.

Un jour j'étais seule dans la chambre, j'entends frapper à la porte. J'ouvre, sa mère était là, un plat à la main contenant un infecte poisson. Vite, j'ai refermé la porte en criant. Et puis j'ai pleuré. Quand Jacques est arrivé, je lui ai dit ce qui s'était passé. Il a été voir sa mère, il y est resté au moins une heure et quand il est revenu il m'a dit:

- Ne t'inquiète pas, elle ne recommencera plus.

Le printemps est arrivé. J'étais triste dans cette chambre, j'ai pensé au terrain de Sainte Geneviève des bois qui m'avait été donné en échange de la colline du bois de Boulogne en Méréville. Je n'avais jamais osé aller voir ce terrain toute seule. J'ai parlé de ce terrain d'échange à Jacques. Il m'a dit:

- Il faut absolument aller le voir.

Alors un jour nous sommes allés à Sainte Geneviève des Bois. Comment trouver ce terrain? Jacques s'est renseigné. Nous avons vu ce terrain, je l'ai trouvé affreux. Certes il y avait des arbres, mais c'était plat, il n'y avait aucun paysage. J'étais triste, mais Jacques a dit:

- Ce bout de terrain il faut le vendre.

Il a vite rédigé une annonce qu'il a mis chez la

boulangère et une autre chez l'épicier. Et quelques jours après des candidats pour l'achat de ce terrain nous ont écrit. C'était des religieux. Ils nous invitaient à venir chez eux.

Nous sommes allés à l'invitation. Une dame nous a reçu dans son salon. Et quelle surprise! Elle avait dans son salon toute une bande de poussins qu'elle appelait très bizarrement car elle n'était pas française. Elle nous a offert des gâteaux et en a également donné à ses poussins. Cette dame nous a longuement parlé de sa fille qui était, a-t-elle dit très bonne. Cette dame nous a emmenés près du terrain que nous avions à vendre, et là, oh surprise! il se trouvait une statue qui était, nous a-t-elle dit, celle de sa fille. Alors elle avait absolument besoin de ce terrain.

Mais cette affaire était compliquée. Je n'y comprenais rien, c'est Jacques qui s'en est occupé. Nous sommes venus plusieurs fois et tout s'est déroulé comme dans un conte de fée. Il m'est arrivée de venir sans Jacques, j'étais accompagnée par les religieux qui jouaient du violon en chantant des cantiques dans leur langage.

LA SUCRERIE

Mais ce n'était pas toujours la fête. J'ai travaillé dans une sucrerie. C'était à proximité du logis que je partageais avec Jacques. C'était un affreux bâtiment. Il y faisait très chaud, nous étions tous pieds nus. Nous étions six filles assises autour d'une table. Chacune avait son rôle: moi j'étais casseuse, il y avait une peseuse, une pour la mise en boîte etc... Il fallait aller très vite.

Mais un peu plus loin il y avait des filles qui actionnaient des machines. L'une d'entre elles chantait sans arrêt: "Tintin, tintin, tintin..." au rythme de sa machine. Parfois une machine tombait en panne. Il y avait des algériens assis par terre qui fumaient je ne sais quoi, ils venaient réparer la machine et puis ils retournaient dans leur coin.

Le soir, les filles comme moi-même étaient fouillées pour voir si des fois on emmenait du sucre ce qui était interdit. Mais du café, c'était permis. Alors les filles sucrèrent leur café avec des poignées de sucre.

Pour ceux qui avaient soif, une boisson était à disposition. Il suffisait de prendre une timbale et d'ouvrir un robinet. On m'a invitée à faire cela, mais pouah! c'était très mauvais.

Le soir filles et gars se réunissaient et les gars se battaient pour les filles, c'était affreux. Mais quand même je suis restée plusieurs mois dans cette casserie ce qui m'a permis d'avoir une retraite.

Et puis avec Jacques, dans ce Paris j'ai connu des moments terribles. Jacques avait un mauvais héritage de sa mère et aussi de son père qui été décédé depuis longtemps. Il était épileptique, je l'ai su plus tard. J'étais bien inspirée quand à la mairie une voix pure voulait me faire dire non au mariage avec Jacques. Ca aurait sans doute fait un scandale, mais que de chagrins, que de peines m'auraient été épargnés. Mais cela a été comme ça et je ne dois rien regretter.

NAISSANCE DE DANIEL

Daniel est né dans une grande maternité de Paris, il n'est pas né dans une chambre d'accouchement mais dans un box qui ressemble à l'endroit où l'on trait les vaches dans certaines écuries. L'infirmière accoucheuse ne me l'a pas amené aussitôt et puis elle me l'a montré si complètement emmaillotté que je ne voyais pas ses jambes (ce qui est normal) ni ses bras.

- Pourquoi on ne voit pas ses bras?

- Ma pauvre dame, votre enfant n'a pas de bras!

En entendant cela j'ai failli m'évanouir. Alors l'infirmière s'est mise à rire et m'a dit que c'était une plaisanterie.

- Rassurez-vous votre enfant a des bras et des jambes, mais il est prématuré, ses bras sont très fragiles c'est pour ça qu'ils sont emmaillottés.

J'ai été rassurée. Après je me souviens d'une immense salle où de multiples mamans étaient couchées. Les infirmières leur apportaient leurs bébés de façon tellement machinale qu'il m'est arrivé de recevoir dans mes bras un bébé qui n'était pas le mien!!!

Dans cette maternité une serveuse venait trois fois par jour proposer des aliments aux mamans. Un jour c'était du boudin. Toutes en ont pris sauf moi et une maman qui, après le départ de la serveuse a dit:

- Ecoutes-moi bien! Je suppose que dans cette salle personne ne sait comment se fait le boudin. Moi je le sais parce que j'ai été aide-charcutière. Je vais vous expliquer à quel point c'est dégoûtant....

Elle a tellement bien expliqué que toutes les mamans ont rejeté leur part de boudin. Jacques venait presque tous les jours m'apporter de bons aliments que je partageais avec une gentille maman disposé à devenir végétarienne.

A l'approche du départ de la maternité ma sœur Suzanne m'a gentiment proposé de venir me chercher en voiture. J'ai accepté, je l'ai dit à Jacques et cela l'a rendu furieux:

- C'est moi qui doit te reconduire à la maison avec notre enfant, a-t-il dit.

J'ai dit: " - Oui, je comprends" mais j'ai surtout compris qu'avec Jacques la vie ne serait pas facile....

Dans la chambre rose un berceau attendait notre petit Daniel, je l'ai déposé là. Jacques est parti à son travail au bureau de la SNCF. Le soir il est rentré en état de

folie alcoolique et il a exigé que je lui donne mon lait.
En mon cœur de maman j'ai terriblement souffert.

Et puis ma hanche s'est mise à me faire de plus en plus mal. Il a fallu l'opérer. J'ai été endormie, il me vient le souvenir que je me suis dédoublée, mais c'est très flou, je ne sais plus l'expliquer. Je ne pouvais plus m'occuper de mon petit Daniel. Jacques l'a emmené en Suisse dans la maison d'enfant de Bois Salève. Quand il est revenu il avait deux ans. Il s'intéressait beaucoup aux papiers. Je l'entends encore quand il disait: "Pour bébé papier. Souvent je l'emmenais promener dans les beaux sentiers de la vallée de Chevreuse.

A MONDETOUR près d'ORSAY

Avec la vente du terrain de Sainte Geneviève des bois, j'ai dit à Jacques:

- Il faut acheter un terrain dans un endroit charmant. Je pensais à la vallée de Chevreuse, nous avons cherché en ce lieu, mais tout était trop cher. Ailleurs c'était pareil, alors ma sœur a décidé de nous vendre son chalet et le jardin que ma mère avait cultivé à Mondétour dans la banlieue d'Orsay. Je n'aimais pas cet endroit mais nous n'avions pas le choix. Et puis ma sœur a été bien généreuse avec moi car à d'autres elle aurait pu vendre cela beaucoup plus cher.

LA VIANDE EST-ELLE UN ALIMENT POUR L'HOMME?

J'ai écrit tous ces souvenirs et cette nuit je me suis rendu compte que j'avais oublié quelque chose de très important: cette feuille que ma mère a rapporté en revenant d'une exposition, cette feuille qu'elle m'a tendue en disant:

- Lis cela, on croirait que c'est toi qui l'a écrit!

Cette feuille était en faveur du végétarisme. Nous étions dans la maison de Mondétour que nous avons rachetée à ma sœur. Jacques était là. J'ai lu cette feuille. Jacques a dit:

- C'est très bien.

Le lendemain je suis allée à Paris, j'ai monté au sixième étage de la rue Grégoire de Tour. Le monsieur qui avait distribué ces feuilles était là. Je l'ai félicité pour la bonne action qu'il avait accomplie. Il m'a montré les livres de sa bibliothèque et m'a dit:

- Tous les livres qui sont là vont dans le sens d'un monde meilleur. Si tout le monde savait s'inspirer de ce qu'il y a de meilleur, ce serait le paradis.

Je lui ai dit:

- Je vous crois, mais je n'ai pas de sous pour en acheter.

Il m'a répondu:

- Pas besoin de les acheter, vous pourrez tous les lire. Nous avons un correspondant qui vous en enverra un. Il suffira de le lire et de lui renvoyer en lui écrivant ce que

vous en pensez, il vous en enverra aussitôt un autre.

J'ai écrit à ce correspondant, il m'a envoyé un livre mazdéen. Je lui ai écrit ce que j'en pensais. Il m'en a envoyé un autre et encore un autre sur la philosophie mazdéenne. Et puis un jour il m'a envoyé un livre écrit par Jacques de Marquette. J'ai été enchantée, j'ai voulu faire connaissance de l'auteur de ce livre. Je lui ai écrit, il m'a invitée à ses conférences. Alors, là j'étais dans mon ambiance!

Mais je n'ai pas pu continuer à aller à Paris parce que Jacques m'a ramené mon petit Daniel. Il avait deux ans, il aimait beaucoup les papiers: quand il voyait des livres ou autres papiers il s'écriait: " - Pour bébé papier!" et je devais faire attention qu'il ne s'empare pas de ma correspondance avec Jacques de Marquette. Plusieurs fois ma mère a gardé mon petit Daniel ce qui m'a permis d'aller à Paris et c'est par l'intermédiaire de Jacques de Marquette que j'ai fait connaissance de Raymond et Jeannette Dextreit. Je suis allé à leur centre 5 rue Emile Level. J'ai été ravie de converser avec eux. Et puis toujours sur les indications de Jacques de Marquette, je suis allée rue de Lancry, la rue où j'avais habité avec Jacques Milan. J'avais lu cette enseigne "Amour et Vie", mais je n'avais pas osé y entrer. Tandis que sous les lumières de Jacques de Marquette, je suis allée à leur centre sans hésiter. C'est ainsi que j'ai fait connaissance de Suzanne. J'ai longuement conversé avec elle et aussi avec Romolo. Mais il avait des difficultés à parler en français. Cependant j'ai compris combien leur action spirituelle était belle et que cela leur venait d'une italienne qui se faisait appeler "Vero"

ce qui signifie “je reviendrai”. La vie ne finit jamais, je le savais depuis toujours mais cela m’a fait plaisir de l’entendre dire. Ces rencontres m’ont donné de la force et je me suis mise à briqueter l’intérieur du chalet. L’extérieur, sur mes conseils, Jacques l’avait grillagé puis crépi. J’allais si vite pour briqueter que les briques risquaient de tomber. Nous les avons retenues et cela a été parfait. On aurait cru une petite maison en maçonnerie.

Mais je n’aimais vraiment pas ce lieu. Souvent Jacques revenait de son travail à Paris dans un état d’ivresse. Quand c’était passé il me disait:

- Ce sont les collègues du bureau qui m’entraînent à boire. Je vais faire une demande pour aller à Etampes décharger des wagons. Alors il ne m’arrivera plus de boire.

Il a fait cette demande qui a facilement été agréée.

LARDY

J’ai dit à Jacques que je gardais un bon souvenir de Lardy qui est sur la même ligne de chemin de fer que Méréville. Maman a gardé Daniel et nous sommes allés à Lardy. Nous avons interrogé les gens et nous avons fait connaissance d’un couple de personnes d’une soixantaine d’années nommés Rameau. Ils nous ont montré le terrain qu’ils avaient à vendre. Je l’ai trouvé

magnifique. Je leur ai dit de nous le réserver et nous avons mis en vente le chalet qui avait appartenu à ma sœur. Mais ça ne s'est pas fait tout de suite. A la barrière du jardin de Mondétour nous avons mis une affiche "A vendre".

Un nommé Jacob est venu visiter avec ses copains. Ils nous ont dit:

- Mercredi nous viendrons acheter votre petite propriété.

Ah! combien j'étais heureuse. J'ai regardé sur le calendrier sous la lumière de quel saint se trouvait ce mercredi, c'était la saint Eustache. Je me suis mise aussitôt à chanter:

- Mercredi 20, le jour de la Saintt Eustache, nous irons tous à Lardy pour y fêter les Rameau...

C'est à dire pour acheter à Monsieur et Madame Rameau leur terrain qui me plaisait tant. Mais ce mercredi les gens n'étaient pas au rendez-vous, ça s'est fait plus tard. Ils nous ont invité dans un bistro pour faire baisser le prix de ce lieu que je n'avais jamais aimé. Mais malgré cela, nous avons quand même acheté ce terrain à Lardy.

Aussitôt après cet achat nous avons fait construire une petite maison en planches couverte de tôle ondulée. Cette maisonnette construite selon le plan que j'avais fait avait deux fenêtres et une porte au milieu de la façade. Ainsi c'était harmonieux. J'avais aussi prévu une porte à l'arrière pour accéder à une chambre que nous avons fait pour Daniel.

Avec des plaques de bois aggloméré nous avons doublé l'intérieur de la maisonnette. Ces mêmes plaques nous ont servi à monter des cloisons intérieures pour y créer des petites pièces: une entrée de un mètre carré, une chambre de deux mètres sur deux, une salle d'eau d'un mètre cinquante au carré et une salle commune de trois mètres sur trois. Sur les murs extérieurs nous avons cloué du grillage pour enduire le tout et puis nous avons remplacé les tôles ondulées par des tuiles.

J'aimais cette maisonnette que je maintenais toujours propre et en ordre. Et cela m'a fait plaisir quand un jour dans le train j'ai entendu une dame dire à son mari:

- Regarde comme elle est mignonne cette petite maison!



CENDRION ET SES FILS

Un collègue de Jacques nous a offert une lapine. J'ai dit:

- Non, refuse! je n'en veux pas, j'ai gardé un trop mauvais souvenir de mon jardin de Méréville.

Jacques me dit:

- Ne crains rien, je vais leur faire une maisonnette. il n'iront pas dans le jardin.

Il s'est mis à faire cette maisonnette qui était très jolie et grande avec un étage et une petite courre. Je n'en revenais pas! Nous y avons déposé la lapine que j'ai appelée Cendrillon.

Cendrillon était une lapine qui allait bientôt être mère quand elle nous a été offerte. A son arrivée elle était terrorisée, mais à force de tendresse je l'ai apprivoisée. Surtout quand ses bébés ont commencé à galoper je les ai caressés, leur donnant mille baisers. A ce moment-là, Cendrillon a compris combien je l'aimais, elle et ses enfants. Au bon soleil de cette Tendresse que je leur prodiguais toutes leurs vertus s'épanouirent.

La prolifération étant un fléau, Cendrillon eut la prudence, la sagesse de castrer ses fils sans les faire souffrir. Ainsi elle pourra demeurer toute sa vie en leur

compagnie. Cependant une végétarienne nous ayant dit combien elle serait heureuse d'avoir l'un d'entre eux à cajoler, nous lui avons donné, mais les trois autres lui sont restés: Boléro, Blanchou et Griselin.

La première année la famille a demeuré dans le petit pavillon en bois dont la façade était grillagée. Mais voilà qu'un chat galeux est venu se frotter au grillage. Suite à cela Cendrillon et ses trois enfants ont attrapé la gale.

Que faire?

J'en ai apporté un au vétérinaire, mais celui-ci, qui n'avait pas développé les richesses de son cœur, me dit: "Cela ne se soigne pas, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est les tuer et les manger. La gale est une maladie qui laisse la viande comestible."

J'étais indignée, c'est comme si on m'avait dit de tuer mon enfant. Devant mon indignation le vétérinaire me donna une huile qui sentait très mauvais et me dit:

"Badigeonnez-les avec ça, mais je ne garanti pas qu'ils guériront."

Je suis repartie avec le lapin. C'était Boléro qui était si beau, sa tête et ses deux pattes de devant tout blanc, tandis que l'arrière train était gris bleu. Mais tel qu'il était devenu, couvert de gale, son aspect était lamentable.

Très triste, je marchais en demandant aux bons génies ce que je pouvais faire. Et voilà qu'une grande affiche attira mon regard. Sur cette affiche était marqué: "Libérez Henri Martin car il est très malade, il a la gale, il est perdu s'il reste en prison. Il faut qu'il soit libéré pour retrouver la santé."

Je compris aussitôt que cela voulait dire: libérez les lapins!

Certes leur petit pavillon n'était pas un étroit clapier, non, mais ce n'était pas la liberté. Alors arrivée au jardin de Lardy, je déposais Boléro sur le sol et ouvris la porte à Cendrillon, Blanchou et Griselin. Ces deux derniers sortirent prudemment, inspectant le lieu centimètres par centimètres. Je voulus tout de même leur mettre de l'huile que j'avais achetée, mais rien que l'odeur fit bondir Boléro qui s'enfuit à toute vitesse dans le bois. Je me suis alors empressée de refermer le bidon de cette huile infecte (huile de flétan) et j'ai appelé Boléro: "Boléro o o o" et voilà que docilement Boléro est revenu en gambadant.

Malgré leur état, à ce moment là, il m'est venu une confiance totale en la guérison de mes lapins bien aimés: ma Cendrillon, Blanchou, Griselin et Boléro. Et très vite cette affirmation est devenue réalité. Les plaies purulentes séchèrent pour former des croûtes qui ne tardèrent pas à tomber, laissant pousser une belle toison lustrée. Et il fallait voir comme ils étaient joyeux, joie qui se manifestait par des pirouettes. Cendrillon ne s'éloignait jamais mais ses trois fils exploraient les bois et les jardins environnants. Et ce qui peut sembler extraordinaire chez des lapins, c'est leur discrétion, leur délicatesse: ils ne broutaient pas les légumes et autres plantes des jardins. C'est Boléro qui allait le plus loin, jusque sur la terrasse d'un chalet inhabité. Très poète, il restait des heures à contempler le paysage. Pour qu'il revienne, j'étais obligée de l'appeler: "Boléro, Boléro o, o, o".

Docile, il accourait en gambadant. Si je m'asseyais, il montait sur mes genoux. Si câlin, si doux était mon Boléro, ils l'étaient d'ailleurs tous, débordant de tendresse, s'aimant profondément les uns les autres. C'était une famille riche de toutes les vertus, Cendrillon et ses trois fils. Cette richesse, il faut savoir qu'elle existe au cœur de chaque être, mais elle ne peut pas souvent s'exprimer parce que trop étouffée.

Que sont devenus les lapins? Je ne m'en souviens pas! Mais ce qui est certain c'est que dans leur être infini, quelle que soit leur forme, ils continuent à rayonner de la Douceur et de l'Harmonie.

LES ABEILLES

Comme à Méréville j'ai vécu des moments de bonheur en écoutant les matins de printemps le chant mélodieux des oiseaux et la nuit les rossignols. Et puis c'est à Lardy que j'ai eu des lapins qui respectaient les jardins, la belle végétation et qui ne se multipliaient pas. C'est là que j'ai appris à connaître et à aimer les abeilles. Cela a commencé quand un monsieur est venu me demander s'il pouvait déposer du matériel dans notre jardin. J'ai répondu:

- Oui, si vous n'êtes pas chasseur.

Il m'a répondu:

- Non seulement je ne suis pas chasseur, mais je suis

végétarien, employé aux chemins de fer à Paris et je passe tous mes jours de repos avec mes abeilles.

Il nous a transmis trois ruches que nous avons installées très harmonieusement dans les rochers. Devant ces ruches j'ai tricoté, jamais je n'ai été piquée. Mais aussi je ne me suis jamais servie d'un enfumoir, c'est Jacques qui s'en servait.

Un de nos voisins, André S. a voulu faire comme nous, il a acheté une ruche. Un jour je l'entends crier:

- Venez vite avec votre enfumoir! Les abeilles sont en furie!

Jacques n'était pas là. J'arrive les mains vides, sans enfumoir. La ruche d'André était entourée d'abeilles et les abeilles ont réintégré leur ruche très calmement. Aucune ne m'a piqué, André était stupéfié.

Cet André, par certains côtés était une calamité: il ne croyait pas à l'alcoolisme de Jacques et l'invitait à boire au lieu de jardiner pendant ses jours de congé. Il n'était pas chasseur, mais il avait un fusil à vendre. Un jour quelqu'un est venu chez lui pour l'acheter. J'ai entendu un coup de fusil suivi d'un cri terrible et puis de ce cri d'André:

- Je te jure que je ne l'ai pas fait exprès.

L'épouse d'André avait été touchée au ventre. Elle a été conduite à l'hôpital. Elle attendait un enfant et cette petite fille est née infirme. Ce drame m'a bouleversée. Les fusils, ça ne devraient pas exister.

André continuait à venir nous voir, mais il s'était assagi. Il n'entraînait plus Jacques à boire et il était très

attentionné envers sa compagne. Un jour aux abords de je ne sais plus quelle fête, il a dit à Jacques:

- Tu ne sais pas ce que je vais offrir à ma femme? Et bien je vais te le dire, ce sera une machine à laver. Et toi?

- Moi, répondit Jacques ce sera un poste de télévision. Comme cela au lieu de m'attarder à boire je regarderai la télé avec Viviane.

Il a acheté sa télé. Il l'a posée sur une étagère au pied de notre lit. Je n'étais pas enchantée et cela n'a pas empêché Jacques de se laisser alcooliser.

LA NAISSANCE DE LILI

Je trouvais notre existence absurde. Rêvant d'une vraie vie je me levais presque toutes les nuits pour aller voir les trains qui allaient dans les Pyrénées. Je pensais qu'un jour j'irai vivre dans une belle région des montagnes Pyrénées pour capter et rayonner la Douceur et l'Harmonie de la vie. Mais ce rêve n'était pas prêt de devenir réalité. J'étais à Lardy quand ma fille s'est manifestée. Je lui ai donné le nom d'Eliane parce qu'une fille de Raymond Dextreit porte ce nom auquel j'ai ajouté Colombe parce que c'est un symbole de paix. C'est un beau jour du mois de juin qu'elle m'est

apparue à la pauvre maternité d'Etampes, pauvre parc qu'il n'y avait pas de bons aliments pour les mamans. J'étais obligée de me chercher des pissenlits et autres herbes comestibles dans les terrains vagues avoisinant la maternité. Malgré cette nourriture de misère j'avais beaucoup de lait, trop même, alors une maman m'a demandé d'allaiter sa fillette. Je l'ai fait volontiers et cela a amusé le personnel de cette maternité. Ils disaient:

- Cette Viviane, elle est comme les vaches, elle mange d l'herbe et elle a beaucoup de lait...

Mais au moment de quitter cette maternité j'ai eu très peur en pensant au père, à ce Jacques qui avait des moments de folie alcoolique. Cette peur ça était quelque chose de terrible, cela a complètement tari mon lait mais je ne savais pas que cela allait m'arriver. Je me revois montant l'allée conduisant à ma maison en tenant dans mes bras cette vivante poupée quand je me suis aperçue que je n'avais plus de lait. J'étais bouleversée.

COMMENT J'AI SAUVE LILI

Suivant les conseils du médecin j'ai mis ma fille au lait "Guigos", mais je me suis bien vite rendu compte que ce lait ne lui convenait pas. Alors au lieu de demander conseil à Jeannette Dextreit, ce qui aurait été sage, je me suis laissée suggestionner par de la réclame. A cette époque il y avait tous les jours à la radio une émission

en faveur du lait gloria, on y entendait un bébé gazouiller, j'ai été conquise. Alors j'ai mis Lili au régime du lait Gloria additionné de miel. Mais cela ne lui convenait pas très bien. Elle eut une bronchite qui dégénéra en diphtérie aiguë. C'est ce que diagnostiqua le docteur appelé par son père. Ce docteur ordonna des médicaments que le père est allé acheter. Pendant ce temps l'état de ma petite Lili devenait alarmant: elle avait plus de quarante de fièvre, sa gorge était pleine de membranes blanches, elle étouffait, je n'avais pas un instant à perdre.

Alors soudain le souvenir du traitement préconisé par Raymond Dextreit me revint. Vite je réunis ce qu'il fallait et me mis à badigeonner la gorge de Lili avec du citron et puis je lui ai fait prendre un bain de siège froid pendant cinq minutes. Je lui ai mis un cataplasme d'argile au cou, puis j'ai continué le badigeonnage de la gorge avec du citron. Deux heures après, je lui faisais prendre un autre bain de siège et un cataplasme d'argile au bas ventre. Ma fillette n'avait aucune réaction, elle était comme une loque. Son père m'a dit en pleurant:

- Laisse-la, tu vois bien qu'elle est mourante.

Je lui ai répondu:

- Je fais ce qu'il faut et comme cela je suis sûre de la sauver.

Ma mère, venue la voir, s'est écriée en pleurant:

- Elle est perdue, elle va mourir du croup, comme ta sœur.

Mais moi j'avais confiance, je ne me suis pas laissée décourager, j'ai continué le traitement jour et nuit, et

voilà que le matin du troisième jour ma Lili m'a souri. Ses couleurs étaient revenues, la fièvre était tombée, elle était sauvée. La joie que j'ai ressentie est indescriptible. Je savais que j'allais la guérir, mais je ne m'attendais pas à ce que cela se fasse si vite.

Sans être appelé, le médecin est venu. Il a regardé ma fillette et il a dit:

- Ah, voyez comme les médicaments que je lui ai préconisé lui ont fait du bien!

Je lui ai répondu que je ne lui avais pas donné les médicaments. Stupéfait, il m'a demandé ce que j'avais fait. J'ai commencé à lui expliquer que j'avais badigeonné la gorge de Lili avec du citron et que je lui avais mis des cataplasmes d'argile. Il a dit:

- Ah, alors c'est la chaleur qui lui a fait effet.

J'ai répondu:

- Non, les cataplasmes étaient froids...

Je ne comprends pas l'effet que cette phrase a provoqué dans le mental de ce docteur, mais son visage a exprimé la fureur et il est sorti en claquant la porte alors qu'il aurait dû se réjouir avec moi de la prompte guérison de Lili. Mais hélas, j'ai constaté depuis que beaucoup de médecins sont ainsi.

Après cela je n'ai eu confiance qu'en Raymond et Jeannette Dextreit. C'est suivant leur méthode que j'ai nourri Lili:

1 - 6 heures un biberon de jus de carottes.

2 - 9 heures du lait de blé

3 - 12 heures du bouillon de légumes

4 - 15 heures jus de raisin

5 - 18 heures lait de blé

6 - 21 heures bouillon de légumes

Avant chaque biberon je lui donnais une petite cuillerée de lait caillé comme le préconisait Jeannette. A ce régime qui lui convenait parfaitement Lili est devenue une très belle et très solide petite fille.

C'est ce qui a convenu à ma fille, mais cette alimentation ne convient pas à tous les bébés. La preuve, pour un petit enfant aux intestins malades, ce qui l'a sauvé c'est une cure de jus de pommes préconisée par Raymond Dextreit.

LES INCENDIES QUE J'AI ETEINTS

Le berceau de notre petite Lili était à côté de la porte d'accès à la chambre de Daniel. Un jour nous avons vu de la lumière autour de cette porte. Jacques a dit:

- Ah ce gamin! il a encore laissé la lumière allumée.

J'ai ouvert la porte. Horreur! il y avait le feu! le lit de Daniel était en train de brûler. Jacques a pris Lili dans ses bras et il est parti en criant:

- Allons nous en, il n'y a rien à faire, la maison va brûler.

Mais moi j'ai rempli des seaux d'eau, je les ai jeté sur le lit et sur les murs en bois qui commençaient à brûler. Daniel n'avait plus de lit, mais la maison était sauvée! Mais comment Daniel a-t'il occasionné cet incendie? Tout simplement en accrochant une serviette à la clé du tuyau du poêle. Geste inconscient, geste machinal, lourd de conséquence.

Un autre jour, j'entends des crépitements: les poteaux du chemin de fer brûlaient. Les arbres au bord du chemin commençaient à être touchés par les flammes. Notre plus proche voisin a crié:

- Vite il faut partir. Lui même est parti avec deux valises. Jacques qui était là est parti chercher les pompiers. Moi, sans m'affoler, je suis descendue en bas avec un tuyau d'arrosage, j'ai aspergé les poteaux et les arbres et quand les pompiers son arrivés tout était éteint. Je dois dire que André avait un petit chalet au bord de la route. Ce chalet il l'avait mis à la disposition de ses amis. Ceux-ci se sont enfui. Sans moi le chalet aurait brûlé.

Les feux sont utiles pour chauffer les maisons les jours de froidure, mais il faut prendre beaucoup de précautions. Quand aux prétendus feux de joie commémoratifs, tels les feux d'artifice du 14 juillet, ma mère m'emmenait les voir mais je ne voulais pas les regarder. Pareil pour les feux de la saint Jean. C'est sans doute pour cela que je suis habile à éteindre les incendies. J'en ai éteint et évité beaucoup dans ma vie.



Chapitre 12

Vers les Pyrénées

NOUS QUITTONS LARDY

Ca aurait pu être très bien à Lardy, mais hélas il y avait des chasseurs et le maire du pays, ancien boucher, était un chasseur enragé. Il venait tirer même ans notre jardin que j'avais clôturé avec des troènes. Et puis à une certaine distance de ce lieu ma mère nous avait acheté un terrain dans un endroit isolé. Autour c'était des bois. Et dans ce jardin qui était clos de grillage il y avait des



cerisiers. Un jour j'y suis allée toute seule. Des chasseurs avaient quand même pénétré dans ce jardin.

Je leur ai dit de sortir. L'un d'entre eux m'a crié:

- Attendez, vous n'avez pas pour longtemps à vivre!

Et il m'a visé avec son fusil. Je suis partie en zigzaguant. Après cela je ne suis plus jamais retournée toute seule dans ce lieu. Mais avec des amis nous y sommes revenus cueillir des cerises en chantant, c'est un beau souvenir.

Un aimable chemineau nous a donné une adorable chèvre qui jouait réellement à cache-cache avec nous dans les bois. Cette chèvre a eu deux chevrettes, l'une très calme

me demandait toujours que je la prenne dans mes bras tandis que l'autre était très sauvage et ne se laissait pas toucher. Pour ces trois chèvres Jacques avait construit un abris en bois dont les planches n'étaient pas très jointes. Un soir notre adorable maman chèvre fut blessée par les plombs qu'un chasseur avait tiré dans notre jardin. La pauvre chèvre a gémi toute la nuit, je

l'ai serrée contre mon cœur, au matin elle s'est désincarnée. Les chevrettes étaient orphelines, cela m'a fait un chagrin terrible. Avant de quitter Lardy nous avons mis une annonce pour donner les chevrettes. Il s'est présenté de très aimables personnes disposées à adopter et à aimer notre adorable chevrette. L'autre s'est enfui, nous ne l'avons jamais retrouvée.



Daniel avait été inscrit à l'école de Lardy, mais il n'aimait pas l'école. Il y avait un gamin d'une famille nombreuse qui le harcelait. Il lui a jeté une pierre. Sa grand sœur est venue nous dire qu'il

l'avait gravement blessé. En fait ce n'était pas vrai, mais cette famille nous a fait une histoire impossible.

Au point que Jacques a décidé de revendre ce lieu que j'avais été si heureuse d'acquérir. Il a mis à la barrière une affiche "A vendre". Une dame accompagnée d'un jeune homme nous a demandé à visiter.

Jacques leur a tout montré, elle a dit:

- Ca n'est pas tout à fait à notre goût, mais mon fils est bon bricoleur, il va arranger ça. Et puis le terrain à côté est à vendre aussi, je l'achète.

Et voilà, ça a été très vite fait. Et maintenant, où allons-nous aller?

SAINT JEAN DE POURCHARRESSE
EN ARDECHES

Jacques a eu connaissance d'un petit domaine à vendre en Ardèche. Nous sommes allé voir. C'était une vieille maison mitoyenne avec celle d'une bergère. C'était situé dans une châtaigneraie, il y avait aussi un verger. Ca plaisait à Jacques. Il m'a dit:

Je donne ma démission au chemin de fer comme cela je ne m'alcooliserai plus. Comme moyen d'existence nous recevrons des vacanciers végétariens, et tout ira bien.

Nous avons donc aménagé. Au village tout le monde nous a reçu avec joie. Un habitant a mi à notre porte un cadeau de bienvenue: des châtaignes décortiquées et des bouteilles de vin. Jacques a dit à cet homme:

- Nous ne buvons pas de vin!

J'étais ravi de l'entendre dire cela.

Daniel avait acheté une cane, mais rien n'avait été prévu pour la loger. La voisine nous a proposé de la mettre dans son poulailler. Dans cette maison, tous les volets étaient fermés. J'ai toujours eu horreur de l'obscurité, nous avons ouvert les volets... mais alors une nuée de mouches est arrivée. Ca a été le premier désagrément, mais il y en a eu d'autres, beaucoup d'autres au point

que Jacques a demandé à réintégrer la SNCF. Cela lui a été accordé et il est reparti à Etampes où il a loué un logement.

Je suis restée à St Jean où j'ai souffert de plus en plus des mollets à la suite d'un accident où je suis tombée d'un rocher, je parle de cela dans notre bulletin. Je ne peux plus m'occuper de mes enfants. La fille de la bergère s'occupe de Lili, la bergère prépare mes repas végétariens, Jacques m'apporte de l'argile que j'applique sur mes mollets mais cela ne guérit pas.

NOTRE NOUVELLE MAISON A ETAMPES

En 1953 nous retournons à Etampes. Je rampe pour consulter un radiesthésiste qui tient un magasin diététique. Le pendule dit que ce n'est pas le mollet qu'il faut soigner mais le coccyx fracturé par la chute sur un rocher. Adepte de Raymond Dextreit il me dit de prendre des bains avec des feuilles de noyer et des cataplasmes d'argile. Jacques a obtenu un congé pour me soigner et s'occuper de Lili ce qu'il a très bien fait et il a arrêté de s'alcooliser.

Très vite j'ai guéri. Nous promenant dans les rues d'Etampes nous faisons la connaissance de monsieur Jacquard. Agréable surprise, il était adepte de Raymond

Dextreit. Nous lui avons dit notre souhait d'acquérir un terrain dans la région et d'y bâtir une maison. Il en avait un qu'il nous a fait visiter, situé rue Gérofosse. Ce terrain m'a enchantée car situé sur une hauteur où l'on avait vu sur une rivière entourée de bocages. Autour c'était des champs de blé. Le seul inconvénient, c'est qu'il n'y avait pas d'eau. Monsieur Jacquard avait un ami radiesthésiste, c'était un homme très âgé. Il est venu avec une baguette de sourcier et nous a indiqué un endroit où il y avait une bonne source à quinze mètres de profondeur, mais très facile à creuser parce que c'était du sable fait de coquillages marins datant de la préhistoire.

Pour habiter, Jacques a très vite obtenu de la SNCF un wagon de marchandise. Nous y avons aménagé et pour le puits Jacques ne savait pas comment démarrer. J'ai tout de suite compris comment il fallait faire. D'abord acheter des buses. En déposer une juste à l'endroit désigné par le radiesthésiste. Jacques a fait cela, je suis rentré dans la buse avec une pelle et un seau et j'ai commencé à creuser. C'était très facile: la buse glissait toute seule au fur et à mesure que je creusais. Je remplissais le seau, Jacques le vidait et j'en remplissais un autre. C'est ainsi que la première buse est descendue. Après Jacques en a mis une autre par dessus. Jacques a fait un système avec des chaînes pour monter les seaux avec une poulie et ça a été le tour à Jacques de creuser. Et moi je tirai les seaux avec la chaîne et vidais les seaux au fur et à mesure. C'est par cette chaîne que Jacques descendait et remontait, c'était pour lui un très bon exercice. Au fond de ce puits, Jacques m'apparaissait tout petit. Arrivé à quinze mètres, il n'y

avait plus de sable, mais de l'argile dans laquelle jaillit l'eau de source. Cela a été pour nous un instant de joie: nous avions de l'eau, nous pouvions bâtir.

J'ai fait le plan de la maison que je souhaitais toute ronde avec au milieu un espace chauffage et autour les chambres, la cuisine, la salle d'eau. C'était trop beau, ce plan a été refusé. Jacques en a fait un tout à fait ordinaire qui a été agréé et nous avons commencé les travaux. Le sous-sol, ça a été facile et pour le reste une équipe de maçons s'en est chargée. C'était au mois de décembre et il faisait très beau. La maison a vite été montée, mais arrivée à la toiture l'équipe nous a



demandé
une grosse
somme
pour la
terminer.
Monsieur
Jacquard
nous a
prêté cette
somme,
nous
l'avons

donné aux maçons et ceux-ci qui étaient des voleurs sont partis dans leur pays, l'Espagne ou l'Italie. Et voilà, nous avons une maison sans toiture!

Providentiellement, un bon clochard est passé sur la route. Il nous a demandé si nous avions du travail pour lui. Nous avons répondu:

- Oh oui! finir la maison, faire la toiture si vous savez faire cela.

- Oui parfaitement, nous a-t-il répondu.

Et aussitôt il s'est mis au travail. C'est ainsi que Jacques est devenu le patron de cet homme (appelons le Tom) qu'il payait chaque soir. Tom a logé dans notre maison qui était assez grande avec une cuisine, un sous-sol et trois chambres. Le samedi et le dimanche Tom passait son temps au bistrot d'où il revenait complètement ivre, tandis que Jacques pour prouver sa supériorité avait arrêté de s'alcooliser.

Un jour les gendarmes sont arrivés tandis que Tom monté sur un échafaudage crépissait la maison. Les gendarmes ont dit que Tom, en état d'ivresse, avait provoqué un scandale et qu'il avait une grosse amende à payer.

- Comme il n'a pas d'argent, retenez son salaire pour payer cette amende.

Et Tom s'est exclamé avec joie que cela était un très bonne solution!

Jacques a touché une prime de la SNCF ce qui nous a permis de rembourser monsieur Jacquard..



LA GUERISON DE FREDY



Lili a grandi. Une dame est venue nous amener son enfant, un mulâtre nommé Frédéric âgé de quatre mois, en très mauvaise santé. Sa maman nous a dit: ses intestins sont malades, guérissez-le. J'ai essayé de le nourrir avec la même méthode qui avait sauvé Lili. Mais cela ne lui convenait pas, c'est le jus de pommes qui l'a sauvé. Au début Lili était jalouse de Frédy, par la suite elle l'a beaucoup aimé. Lili était une très gentille petite fille qui aimait les oiseaux et promenait notre canette en brouette... C'était bien. La maison finie Tom est parti et Jacques a recommencé à se soûler. Il faisait des scènes terribles allant jusqu'à défoncer la porte de la maison.

JACQUES DEMANDE A GUERIR

Demeurant à Etampes, je suis souvent allé voir Raymond et Jeannette Dextreit et en même temps Romolo Mantovani. Je lui ai parlé de l'alcoolisme de mon mari. Romolo m'a dit:

- Quand tu le vois rentrer dans un état de folie alcoolique assieds-toi en pensant à moi.

A la première occasion j'ai fait cela. Alors Jacques a ouvert la porte de la pièce où un instant auparavant il



vociférait et il m'a dit:

- C'est fini, je t'ai trop fait souffrir, je veux guérir de l'alcoolisme. Pour cela je veux aller à l'hôpital. Téléphone à la SNCF pour dire que je vais à l'hôpital. J'ai fait cela et j'ai téléphoné aux mouvements anti-alcoolique. Ils sont tous venus, ça a été une fête, Même

le docteur de la SNCF est venu. Très ému, il m'a remerciée car je l'avais guéri du tabagisme. Jacques est resté 15 jours à l'hôpital. J'allais le voir tous les jours en pensant à Romolo. Il a complètement guéri.

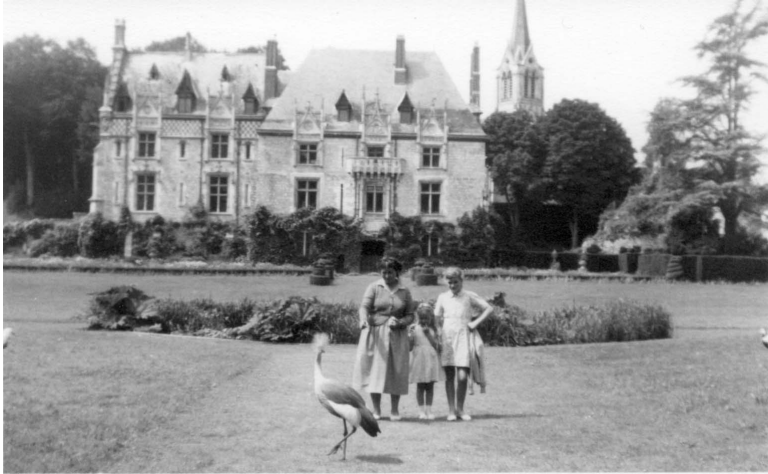


LE PARC DE CLERES

Après la guérison
de Jacques
maman est venue

garder la maison et avec Lili nous sommes allés au parc zoologique de Clères qui est situé entre Rouen et Dieppe. En ce temps là ce parc n'avait aucune comparaison avec les zoos ordinaires. Il n'y avait pas de tigres ou autres bêtes cruelles, non pas du tout. J'ai été accueillie par une aimable grue qui m'a fait visiter une partie de ce parc. J'avais passé mon bras sur son dos et je la revois encore marcher majestueusement



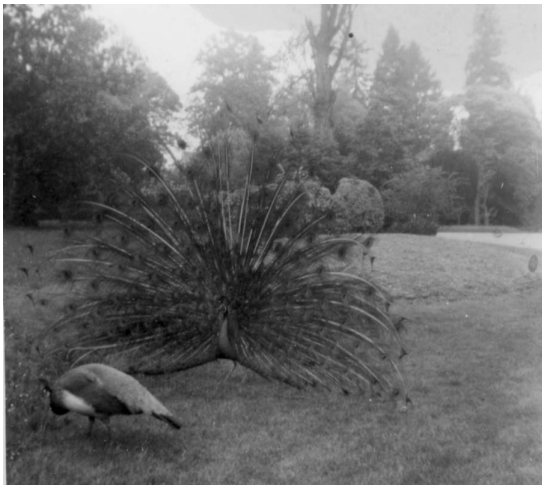


dans les allées. Jacques et Lili suivaient. A un carrefour notre grue s'est arrêtée pour nous montrer une dinde entourée de poussins: c'était charmant.

Et puis nous sommes allés dans un beau jardin fleuri. Là se trouvait une gazelle en liberté qui n'abîmait rien. La fille du gardien de ce parc est venue me parler et nous a

montré toutes sortes d'oiseaux et d'animaux charmants que j'ai pu prendre dans mes bras.

Nous sommes venus souvent dans ce parc et j'ai correspondu avec son fondateur Jean de la Tour qui était



agé. Je lui ai demandé:

- Après vous que va devenir ce parc?

- Je serai obligé de le léguer aux associations de parcs zoologiques, m'a-t-il répondu.

Et voilà, ce parc n'est plus ce jardin merveilleux, plus d'oiseaux et d'animaux familiers



Ce parc me faisait rêver de créer un miniparc avec des animaux choisis parmi les plus doux. A Etampes nous avions une adorable cane, des tourterelles, des mésanges qui couvaient dans la boîte aux lettres et une chèvre qui adorait Jacques, c'était bien mais ce n'était pas suffisant.



Je rêvais de vivre dans un lieu merveilleux, environné de forêts pour créer ce miniparc zoologique et un jardin pour les enfants, recevoir des êtres évolués ou disposés à évoluer.

LE LIEU DE MES REVES
DANS LES PYRENEES



Je me dois de dire comment j'ai découvert ce lieu que j'aime tant. A Etampes nos recevions un petit journal qui se nommait: "le Pionnier". Sur le dernier numéro de ce journal il y avait un article sur lequel il était demandé aux lecteurs de décrire leur rêve d'avenir. J'ai écrit mon rêve qui était de disposer d'une grande propriété dans un lieu merveilleux environné de forêts

Un monsieur est venu nous voir, il nous a dit: pour trouver ce lieu de vos rêves il faut voyager. Je suis donc allé voir madame Cruz (que je connaissais par la revue

“Vivre en Harmonie”) à St-Aroman dans les Hautes-Pyrénées. Elle m’a donné quelques adresses de domaines, mais ils ne me convenaient pas. J’ai vu un grand domaine dans les Hautes Pyrénées. Il y avait une vieille ferme et une maison moderne. L’ancien valet était resté, il m’a fait visiter. La ferme semblait très bien mais je m’y sentais mal à l’aise. Je l’ai dit au jardinier qui m’a répondu:

- Pas étonnant, mes maîtres qui habitaient cette maison sont morts de faim.

Ce n’était pas très engageant... En plus j’ai frappé au plafond de la maison moderne, le monsieur qui m’avait dit de voyager m’avait conseillé de faire cela. Je l’ai fait et j’ai su que les bestioles qui sont tombées étaient des termites. Alors c’en était trop pour ce lieu. Je suis revenue à Etampes.

Nous avons reçu une réponse d’un marseillais, père de famille qui nous invitait à lui rendre visite à Marseille pour acquérir en commun une propriété qui correspondait à mes souhaits.

J’y suis allé avec Jacques pendant que maman gardait notre lieu de vie à Etampes. J’ai ressenti une sorte de crainte devant ce marseillais, mais il nous a dit qu’il était adepte de Romolo Mantovani ce qui m’a mise en confiance. Nous avons décidé d’une date pour nous retrouver au Faitg. Par un beau jour ensoleillé nous étions tous réunis au Faitg. Cet homme (appelons le F.) était là avec ses enfants, très turbulents. De ce fait je ne me souviens pas d’avoir visité le mas mais le lieu répondait tout à fait à mes souhaits. F. et Jacques ont parlé des conditions associatives. F. a choisi le bas du domaine montant jusqu’au grand bassin, la grange

comprise et le tout en indivise. Je ne comprenais rien à ces choses bureaucratiques.

Nous avons regagné Etampes et mis en vente ce lieu de vie. Très rapidement un couple s'est présenté pour l'acheter. Ils étaient parents de trois enfants dont un handicapé. Nous avons dû très rapidement libérer la maison. Dans les pièces vides j'ai pleuré parce que j'avais aimé ce lieu et j'appréhendais la vie commune avec la famille marseillaise. Pourrai-je réaliser mon rêve? Mais nous n'avons pas quitté aussitôt ce lieu; nous avons réintégré le wagon de la SNCF et vu les personnes qui ont aménagé la maison que nous leur avons vendue. C'est ainsi que j'ai vu leur fils handicapé. Il était couché dans un lit qui ressemblait à un berceau. Son visage était celui d'un adolescent de quinze ans. Malgré son terrible handicap il était souriant car très aimé de ses parents qui l'appelaient "Doudou". La maman m'a montré des photos avant ses vaccinations. C'était un bel enfant, plein de vie comme ses jeunes frères. La vaccination obligatoire, c'est abominable.

LA VISITE DU MAS



Nous avons donc fait venir notre mobilier dans un hôtel à Cérêt. C'était l'hiver mais il faisait très beau. Je me promenais dans la campagne environnante avec le petit Frédy sur la belle route de Fonfrède. et c'est avec Frédy qu'en ce beau jour du 6 Février 1964 je suis venu revoir ce Faitg. Il faisait un temps magnifique et j'étais enchantée. Monsieur et madame Guyau m'ont expliqué les raisons pour lesquelles ils avaient choisi ce lieu: Nous sommes belges, nous avons quatre enfants deux filles un jeune homme et un petit garçon. Une de nos filles était asthmatique. Nous avons campé en ce lieu et notre fille a complètement guéri. Nous avons retenu ce lieu pour créer un camp naturiste. Nous campons en haut du mas.

Irène nous a fait visiter le mas. Elle a tout d'abord

ouvert la lourde porte d'entrée, puis la lourde porte donnant dans la pièce qui est devenue notre salle commune. Elle était sombre, seulement éclairée par deux petites fenêtres, une troisième était complètement barricadée, les poutres du plafond toutes noires, les murs gris et une grande cheminée toute noire. A côté, il y avait une grande pièce toute noire.

Dans le lieu devenu notre salle d'eau il y avait des crochets et sur le sol une épaisse couche de sel. J'ai compris que cela avait été un saloir et j'étais horrifiée. A côté il y avait une pièce très sombre, à peine éclairé par une petite fenêtre donnant sur le mur de ce qui avait été une grange. Heureusement cette pièce était propre. Nous sommes montés à l'étage au dessus c'était un grand espace vide sous le toit à peine éclairé. Un petit escalier montait en haut de la tour carrée à une grande pièce dont les fenêtres étaient avaient été briquetées. A gauche on apercevait une mezzanine, sur le mur en face de l'escalier il y avait des crochets comme en bas ce qui m'a encore fait horreur.

Irène m'a consolée en me disant:

- Nous sommes végétariens.

Et elle m'a emmenée vers une échelle de meunier aboutissant à un espace sous le toit. Encore une marche à monter et nous étions dans leur cuisine-salle à manger. A gauche la fenêtre s'ouvrait vers l'entrée du mas, à droite sur un paysage de rêve s'étendant jusqu'à la mer (ce lieu est devenu ma chambrette). En face se trouve une porte ouvrant sur leur espace de campement. trois ou quatre tentes étaient là, fixées sur un plancher inégal. Cette grande pièce m'a été tout de suite sympathique. J'en ai compris la raison quand Irène m'a dit:

- Autrefois, il y a une trentaine d'années, c'était une réserve de fourrage.

Ici au moins il n'y avait pas eu d'assassinat, cela m'a redonné de la sérénité. Nous sommes redescendus et quand Irène m'a demandé:

- Où allez-vous aménager?

J'ai dit:

- Au garage, c'est ce qu'il y a de mieux!

Je l'avais remarqué à la première visite, ce garage c'était un espace assez grand et propre.

J'ai remercié monsieur et madame Guyau et je suis repartie avec mon petit Frédy à l'hôtel de Cérêt dont je ne garde aucun souvenir.

Le lendemain Jacques est venu tout seul au Faitg. Au retour il nous a dit qu'il avait dégagé la troisième fenêtre de la salle commune et préparé l'emplacement d'une fenêtre au dessus de l'évier. Quelques jours après nous avons aménagé avec les beaux meubles anciens achetés à une dame partant dans un lointain pays.

Serge était un enfant très gentil qui aimait aider Jacques dans ses travaux de nettoyage des granges. Moi j'ai nettoyé le sol de la pièce qui se trouvait au rez de chaussée de la tour carrée. Le plafond était défoncé, il y avait quatre vingt centimètres d'épaisseur de fumier de lapins. Cela datait du temps des fermiers. J'ai sorti tout cela et je l'ai étalé là où nous avons planté la treille. A faire cela, Serge m'a aussi aidée. Il n'allait pas à l'école car son papa lui faisait la classe.

Lili allait à l'école de Serralongue, Frédy n'y allait pas, il était trop petit.

Le monsieur qui m'avait dit de voyager est venu nous visiter. Il souhaitait s'associer avec nous et faire des

travaux sur la source du haut pour se mettre marchand d'eau.

La famille Guyau se baignait presque tous les jours dans le grand bassin. C'est là que j'ai appris à faire la planche.. Il y avait un bassin plus petit qui servait de lavoir. Je lavais du linge avec Irène. Elle m'a montré une petite bête qu'elle a sorti de l'eau en me disant:

- Elle est mal en point cette petite bête, elle est en train de mourir.

Nous continuons à laver notre linge et tout à coup Irène me dit:

- Regarde! La petite bête déploie ses ailes...

C'était une libellule. Ce fut l'un de mes plus beaux souvenirs du début de ma vie au Faitg.



LES SOURCES

Un jour, monsieur et madame Guyau nous ont invités à venir sur un endroit du domaine que nous ne connaissions pas encore: aux sources d'en bas. Ce lieu entouré de rochers avec en bas des rochers de petites grottes d'où jaillissait les trois sources. En face se trouvait un magnifique saule pleureur près du torrent, c'était un lieu de rêve.

Là monsieur et madame Guyau avaient mis des bancs. Ils nous ont prié de nous y asseoir. Alors monsieur Guyau nous a dit:

- On vous aime bien, mais nous n'avons pas du tout

confiance en votre associé, laissez le tomber, nous pouvons très bien nous arranger ensemble: J'ai créé un camp naturiste, Jacques pourrait venir nous y aider.

J'ai trouvé que cette solution allait à l'encontre de mon rêve. Alors j'ai pris la défense de F. J'ai dit:

- Il a été bien aimable de nous indiquer ce lieu, nous ne pouvons pas le rejeter.

Il nous a répondu: "Vous verrez" et ... nous avons vu!

Ce que je dois dire, c'est qu'après avoir vu les sources d'en bas je me suis mise à tracer un sentier longeant le torrent qui nous conduisait à ce lieu de rêve. A partir de ce moment là je m'y suis rendue tous les jours. Je voyais avec ravissement les écureuils qui jouaient dans le saule pleureur. Ce furent des beaux rêves éveillés, mais à partir du moment où les F. sont arrivés, je ne pouvais plus avoir de ces rêves. leur venue au Faïtg a été pour moi un cauchemar perpétuel et cela dès leur arrivée.

A l'approche de l'arrivée de F. la famille Guyau s'est fait installer une maison préfabriquée au lieu-dit "Candelou" et puis un hangar bien équipé abritant une vache très gentille qui accourait au Faïtg parce qu'elle était habituée aux vieilles fermes.

Chapitre 7

Au domaine de Maman Terre

Une association bien difficile

L'arrivée de F. avec ses enfants a été pour moi traumatisante. Les aînés couraient sur les toitures, cassaient et bougeaient les tuiles. Un jour survint un orage et la salle commune fut inondée. F. a fait venir un couvreur qui a jeté les tuiles et fixé des plaques d'amiante. F. ignorait que ce n'était pas une bonne couverture. Il nous faisait de beaux discours, mais ses enfants faisaient éclater des pétards dans toutes les pièces du mas qui devenait pour moi inhabitable.

F. nous a conseillé d'acquérir un chalet et en a commandé un pour sa famille. Jacques a cimenté le lieu choisi par F. et avec mon pendule j'ai trouvé l'emplacement idéal pour le notre car j'étais devenue une très bonne radiésthésiste. Les deux chalets sont arrivés. La nuit chaque famille logeait dans son chalet,

mais le jour les turbulents enfants de F. avaient entrepris de jouer avec des lance-pierres et des arbalètes. J'avais très peur pour Lili et Frédy. Le lieu était devenu inhabitable.

Alors monsieur Guyau nous a parlé d'une vieille demeure abandonnée juchée sur un coteau au dessus de Lamanère. J'ai pu m'y installer avec Lili et Frédy. C'était un endroit très agréable dominant le village de Lamanère. Malheureusement en face il y avait une colonie de vacance d'enfants espagnols, et la nuit ils faisaient un bruit terrible qui nous empêchait de dormir. Aussi nous sommes revenus au Faitg. Je garde quand même un bon souvenir de ce lieu, Lili et Frédy s'y trouvaient bien. Mais Jacques est venu nous chercher avec la promesse de F. qu'il veillerait sur ses enfants pour qu'ils cessent leurs jeux dangereux.

Evelyne, a compagne de F. était une personne très calme, elle admirait les bons côtés de son mari et s'occupait très bien de ses enfants quand ils étaient tout petits. D'ailleurs elle avait coutume de dire:

- Quand ils sont petits je me régale!

Un beau jour d'été Evelyne a mis au monde un adorable bébé prénommé Pierre. Pour lui F. faisait de beaux projets. Par sa présence l'avenir du Faitg pourrait s'épanouir. Durant la période qui a suivi la naissance de cet enfant, tout allait pour le mieux. Il semble que Romolo aidait F. par de bonnes ondes. J'en ai profité pour parler de Jacques de Marquette. Je lui ai dit qu'il souhaitait se joindre à nous, devenir communautaire, que cet homme serait un très bon élément. Il a répondu:

- J'y réfléchirai.

Et puis il est parti quelques jours. Au retour il était très excité. Il est venu me dire:

- Nous ne pouvons pas continuer à stagner, j'ai une idée: je vais commander une série de constructions préfabriquées pour y recevoir beaucoup d'enfants et les éduquer.

J'ai répondu:

- Non, ce qu'il faut pour faire évoluer les enfants c'est un grand édifice rond dans lequel chaque enfant aurait sa chambre. Cet édifice, je le vois dans un bel endroit du Faïtg au milieu d'un grand jardin. Les enfants seraient sous les lumières d'un sage plein de sollicitude et d'immense bonté. (C'est un rêve que je caressais depuis l'enfance).

Franç a semblé m'écouter, puis il a dit:

- C'est utopique, c que je veux, c'est de simples constructions préfabriquées pour les enfants et c'est moi-même qui les éduquerai.

J'ai dit: - Non! je ne veux pas voir cela devant le mas, ce serait affreux. Alors F. s'est fâché, il ne nous a plus parlé.

Comment nous avons perdu une partie de nos droits sur la source haute.

Nous avons acheté le domaine en indivise avec S. Les

parcelles du domaine étaient délimitées, S. avait choisi les parcelles montant depuis la route jusqu'au mas, grange comprise et le grand réservoir d'eau. Quand j'ai refusé catégoriquement son idée de faire installer là un ensemble de constructions préfabriquées pour y recevoir des enfants, S. a vendu ses parcelles au promoteur de "Can Guillamou" qui en a revendu une partie à un professeur et à nos actuels voisins.

Ce promoteur a gardé la grange et la partie longeant la chapelle, ce qui lui a servi de faire du chantage. Un jour il est venu me parler devant la porte du mas. Il m'a dit:

- Nous avons besoin de l'eau de la source d'en haut, ça nous est indispensable pour notre lotissement.

J'ai dit:

- Non, je ne signerai pas!

Il a répondu:

- Dans ce cas je ferai passer le bulldozer devant la chapelle, c'est mon droit car ce terrain m'appartient et la chapelle s'écroulera.

C'était un affreux chantage, je n'aurais pas du l'écouter, mais j'ai pris peur et j'ai signé!

La rencontre "Saine Jeunesse"

Au début de notre installation au Faïtg nous étions en contact avec le mouvement "Saine Jeunesse" qui était très actif en faveur du végétarisme. Ils sont venus avec quarante allemands, quelques anglais et leur groupe, en

tout soixante quinze personnes. Ils sont arrivés dans deux cars. Le promoteur furieux de voir ces cars emprunter son chemin a envoyé ses ouvriers faire une barricade afin de les empêcher de monter jusqu'au mas. Mais les gars de Saine Jeunesse ont enlevé la barricade, Les deux cars sont montés et tout ce monde s'est retrouvé dans l'ancienne chapelle, puis dans la salle commune du Faitg. Leur séjours s'est très bien passé, nous avons préparé les repas pour tout ce monde, c'était très gai. A table tout le monde chantait. N'ayant pas de frigo je me faisais un plaisir de porter les aliments à la source du bas. Leur séjours a duré environ trois semaines.

Un juriste juste

Après cette rencontre franco-allemande nous avons reçu de charmants séjournants et séjournantes, mais la dernière s'est montrée tellement désagréable que nous l'avons renvoyée. Aussitôt elle a été porter plainte ce qui aurait pu être très grave.

J'étais très angoissée quand il nous est arrivé providentiellement une très gentille jeune femme et son compagnon adeptes du mouvement "Les Amis de l'Homme". Elle m'a parlé de ce mouvement qui a des communautés, appelées stations et qu'elle était venue dans une de ces communauté avec son époux qui était devenu son frère, c'est à dire sans lien charnel. Moi qui avais tant souffert avec Jacques je pensais que ce serait idéal que le Faitg devienne une station des Amis de

l'Homme. Quand ils sont arrivés je lui ai parlé de cette femme qui avait porté plainte parce que nous l'avions renvoyée et de mon souhait que le Faïtg devienne une station des Amis de l'Homme. Elle m'a dit:

- Non, ton idéal est immense, reste là, gardienne de ce lieu, ne crains rien, je vais te donner l'adresse d'un bon juriste qui va tout arranger.

Elle m'a donné cette adresse et j'y suis allée avec Jacques. Il nous a posé de multiples questions. Nous sommes restés plusieurs heures avec lui et sa secrétaire qui enregistrerait. Je craignais qu'il nous demande beaucoup d'argent. Mais pas du tout. Il nous a dit:

- Vous n'avez rien à vous reprocher, soyez en paix, je vais tout arranger.

Et c'est vrai, il a tout arrangé et cela gratuitement, ce qui prouve qu'il y a des sages parmi les juristes.

Mon emploi en magasin diététique

L'automne est arrivé, nous manquions de numéraires. L'idée m'est venue de chercher une activité rémunérée. Le tenancier d'un magasin diététique cherchait une employée. Je me suis présentée, j'ai été agréée.

Le patron venait de divorcer. Il se disputait avec son épouse. Le temps passé dans cette place a été un cauchemar heureusement coupé de beaux rêves: c'était quand le patron me donnait des colis à porter dans le quartier où demeuraient mes amis. Je m'attardais

chaque fois quelques heures chez eux où régnait toujours l'harmonie.

Et quand les beaux jours ont refléuri, j'ai quitté cet emploi et nos amis nous ont emmenés tous trois, Jacques, Lili et moi voir Métamis, un des centres des Amis de l'Homme. Ce fut un beau voyage nous avons vu de beaux paysages. Mais cette station était sous la direction d'un conférencier qui voulait faire croire à l'assemblée qui l'écoutait qu'ils n'étaient rien, absolument rien et que chacun devait aimer son prochain comme lui-même. Ce qui est tout à fait incohérent. Lili l'a remarqué et en a fait un commentaire.

La colonie de vacances

L'année suivante nous avons reçu une colonie de vacance végétarienne. La monitrice était une adorable jeune fille. Ça se serait très bien passé, mais il y avait trois filles des îles de la Réunion, celles-ci étaient épouvantables. En pleine nuit elles se sont attaquées à la douce monitrice. Elles l'ont sauvagement frappé et nous sommes allé chercher le directeur. Après je ne me rappelle plus de ce qui s'est passé.

Frédy, comment je l'ai perdu

De son naturel Frédy était calme, très recueilli. Je pensais que c'était son être réel et ainsi je l'aimais beaucoup. Je ne faisais pas de différence entre Frédy et Lili. Mais à d'autres moments il devenait intrépide, il lui arrivait de rouler à bicyclette debout sur la selle, les bras en l'air. Quand Jacques a vu cela il m'a dit:

- On ne peut plus le garder car un jour il lui arrivera de tomber, de se tuer et sa mère fera vendre le Faïtg. Je vais l'envoyer dans une institution pour ne plus être responsable de lui.

J'ai parlé à Frédy, je lui ai demandé de ne plus recommencer. Jacques m'a dit:

- On ne peut pas lui faire confiance.

Cela m'a fait beaucoup de peine, alors Jacques a dit:

- Il y a une solution: l'adoption, mais en attendant je l'envoie dans une institution à Prats de Mollo.

J'allais le voir souvent. Frédy me disait:

- Ils veulent me faire manger es morceaux de cadavres d'animaux, j'en veux pas, je cache ça dans ma manche en attendant de le jeter. Regarde, ma manche est toute grasse. Dis-leur que je ne veux pas manger de viande.

J'ai dit cela au cuisinier, il m'a répondu:

- Et alors, il ne peut pas vivre en mangeant que de la salade!

J'ai répondu:

- Il n'y a pas que la salade, des céréales par exemple.

Alors l'incroyable interrogation du cuisinier:

- Des céréales, qu'est-ce que c'est que ça?

Souvent, souvent je suis allé voir mon petit Frédy, je lui

apportais de bons aliments et un jour il me fut permis d'aller avec lui visiter le château de Prats de Mollo. Je revois encore les sombres souterrains. Frédy me tenait la main. Mes yeux étaient pleins de larmes parce que j'avais le pressentiment que c'était la dernière fois que je voyais Frédy.

J'ai fait une demande pour adopter Frédy mais sa mère s'y est opposée, elle disait:

- Quand je serai vieille il pourvoira à mes besoins...

La grange contre la moitié de la source basse.

La grange aussi appartenait à ce promoteur qui veillait à ce que les enfants n'y pénètrent pas. Un soir, après le départ de la colonie, ce promoteur est venu me trouver en compagnie de plusieurs personnes. Il me dit:

- Je vous présente vos futurs voisins. Ils sont disposés à acheter la grange pour la transformer en guinguette.

Et ces gens se sont mis à parler de cette guinguette qu'ils projetaient de créer. En fait ce n'était pas vrai mais ce promoteur a voulu me faire croire ça pour que je lui donne la source d'en bas en échange de la grange.

Alors j'ai appelé Jacques et nous avons accepté de céder seulement la moitié de l'eau de la source contre la grange.

Encore des difficultés d'association

Nous avons reçu un graphologue psychologue. Il nous a attiré beaucoup de monde et provoqué beaucoup de divorces. Un jour au cours d'une de ses conférences il a proclamé:

- On ne devrait pas garder une femme plus de 10 ans.

Son épouse qui était une femme adorable a entendu cela et elle a beaucoup pleuré et le graphologue lui a interdit de revenir au Faïtg.

Suite à un appel pour former un noyau solide composé d'idéalistes A. s'est présenté en compagnie de deux de ses amis. A. qui était vêtu de noir ne m'a pas été sympathique, même quand il nous a parlé et montré ses icônes formées de reproductions bibliques collées sur du bois. Nous étions une dizaine de personnes, tous l'ont admiré, sauf moi et une dame. Il a passé deux jours au Faïtg, en partant il nous a laissé un tableau que j'ai trouvé très beau.

Il est revenu quelques jours plus tard, cette fois-ci vêtu de blanc. Il nous a parlé de l'Arche de Lanza del Vasto où il avait séjourné longtemps. C'est ainsi qu'il était devenu végétarien et avait appris à maçonner. Il a réparé la pièce d'en bas de la tour carrée, là où le plafond s'était effondré. De cette pièce il a fait sa chambre-atelier. Pour l'avenir du Faïtg il faisait des grands projets, il savait parler aux gens, il savait

chanter. Jacques était content, comme il n'aimait pas recevoir les gens, avec A. il se sentait délivré. A. avait pris le Faïtg en main et avait fondé la société "El Faïtg" en rachetant des parcelles devant le Faïtg. A. est resté longtemps au Faïtg.

Un soir très tard A. nous a convoqués dans la chapelle. Il a tendu un papier à Jacques et lui a demandé de le signer. sans hésiter Jacques a signé. Il m'a demandé à mon tour de signer. Je ne pouvais pas lire ce qui était marqué sur ce papier aussi j'ai demandé à Jacques si je pouvais signer. Il m'a répondu:

- Mais oui, signe!

Le lendemain j'ai demandé à Jacques de me dire exactement ce qu'A. nous avait fait signer. Il m'a répondu:

- C'est pour que le Faïtg fasse partie de sa société.

C'était comme si le Faïtg appartenait à A.! J'étais consternée, mais Jacques m'a dit:

- C'est très bien ainsi, je n'aurai plus besoin de m'occuper des complications de l'association et cela ne nous empêchera pas de demeurer au Faïtg.

- Bon, admettons...

Nous avons recueilli une ânesse nommée Charmante, sauvée de l'abattoir par madame Cruz de Saint Aroman. A cette époque nous achetions des légumes et des fruits à un marchand ambulant qui s'arrêtait sur la route en bas du chemin. Nous avons mis deux paniers sur le dos de Charmante, un de chaque côté. Vite, elle remontait à travers bois et frappait fièrement à la porte pour nous offrir les aliments de ses paniers. Elle n'y avait pas touché et acceptait ce que nous lui offrions.

A. avait acheté un âne dans le but de lui faire labourer le

jardin. Un soir j'ai vu cet homme rouer de coups de bâton son pauvre âne. Je suis allé voir Jacques et lui ai dit ce qui s'était passé. Il a été trouver A. et lui a dit:

- C'est fini, nous ne voulons pas d'une brute comme vous au Faïtg.

A. a été aussitôt au bureau d'enregistrement se déclarant propriétaire d'une partie du domaine. Le lendemain, je suis allée au bureau de l'enregistrement pour faire annuler cette appropriation.

- Impossible, nous fut-il répondu, sauf si vous remboursez cet homme et les frais d'enregistrement.

C'était une très grosse somme que nous n'aurions pas pu payer, heureusement une amie qui m'accompagnait a apporté cet argent. Ainsi A. n'avait plus de droit sur le domaine du Faïtg. Mais il était attaché à sa chambre atelier. Il voulait y rester, d'autant plus que c'était en hiver. Mais un jour qu'il était absent des amis ont sorti toutes ses affaires dehors.

A. était propriétaire d'un vaste espace devant le mas. Il a cherché à le vendre à des particuliers, mais heureusement sans trouver d'acquéreur. Alors finalement en 1976, c'est plusieurs de nos amis qui ont racheté les parts de cette société.

Après le départ de A. Jacques a fait tout ce qu'il pouvait pour me faire abandonner mon idéal. Il n'y est pas parvenu. Dans mes archives j'ai retrouvé cet appel à des inconnus. Jacques Milan n'avait pas voulu que je le publie.

Ami inconnu,
C'est un SOS que je vous envoie,

Oh, ce n'est pas pour moi mais pour l'idéal que j'ai capté il y a bien longtemps et pour lequel je voudrais pouvoir œuvrer sans entrave.

J'ai créé, voici 5 ans, l'association pour le triomphe du bien sur tous les plans qui groupe 200 adhérents environ parmi lesquels un certain nombre viennent séjourner sur le domaine du Faïtg, lequel se trouve dans un site grandiose.

Il faudrait que ce lieu appartienne à chacun et à tous, suivant les grandes lois universelles et qu'il devienne un paradis, c'est à dire un lieu de paix, d'harmonie, de poésie et, en même temps un point de rayonnement. Mais bien peu ont compris la profondeur de l'idéal et la nécessité d'agir pour qu'il se réalise.

J'ai traversé de terribles épreuves et ce n'est peut-être pas fini. Mais mon idéal ne s'est pas éteint; au contraire, il n'a fait que grandir et se fortifier.

Mais il m'arrive de me sentir envahie de nuages gris...

C'est dans ces moments de profonde détresse que je me suis remise à lire des journaux spiritualistes (Force spirituelle) que j'avais précieusement conservés (douze en tout). Alors s'est animée dans mon âme l'étoile d'espérance et ma conviction en la réincarnation que j'ai depuis ma plus tendre enfance.

Née en 1920 dans une famille matérialiste, je me souviens qu'à l'âge de cinq ans, alors que je refusais de manger de la viande parce que je trouvais cet acte horrible, mon père me dit: "Si tu t'obstines à refuser

cette nourriture, tu tomberas malade et tu mourras”. Spontanément, je lui ai répondu que cela n’était rien parce que je renaîtrais dans une autre famille.

Il tenta de me faire croire que c’était impossible en disant que le corps pourrit en terre et qu’après la mort tout est fini.

Bien que je n’étais qu’une toute petite fille, je ne fus pas convaincue par les paroles de mon père parce que j’étais persuadée d’être autre chose qu’un corps de chair.

Très jeune enfant, j’avais déjà l’appel des étoiles: je restais des heures entières à les contempler. Je pensais que là-haut il devait y avoir d’autres soleils et d’autres terres et que cela ne finit jamais.

C’est merveilleux.

J’ai toujours eu également l’appel de la forêt: j’étais heureuse parmi les arbres et les oiseaux, il me semblait que j’étais là tout près de l’Artiste-Divin. J’ai posé des questions et j’ai reçu des réponses.

Seule la nature m’a instruite. Avant même d’avoir eu la moindre notion de géographie, je savais que la terre est un petit astre qui fait partie de l’univers immense, petit astre perdu dans l’infini des mille et mille galaxies.

Je savais aussi qu’il existe des planètes enchanteresses sur lesquelles règne le bonheur intégral, la paix absolue. Et aussi que c’est dans la mer, qui plusieurs fois recouvre notre terre, que les êtres sont revenus à la vie terrestre. C’est là que l’évolution a commencé et c’est là qu’elle continue durant des millénaires.

Les arbres, les oiseaux et leurs chants mélodieux, les fleurs aussi sont le fruit de l’évolution vers le bien et le beau.

Mais hélas la majorité des hommes, par leur égoïsme,

leur avidité et leur vanité s'acharnent à détruire toute la beauté et ont instauré une civilisation artificielle pleine de laideur et d'horreur. On peut constater que de plus en plus la belle et pure nature disparaît.

Je sais qu'heureusement des hommes de bonne volonté ont créé des parcs nationaux: c'est une très belle œuvre car là, au moins, la nature peut librement s'épanouir. Je souhaite que ces parcs se multiplient. Mais les humains n'y ont pas leur place en dehors de simples visites. Il est donc nécessaire, indispensable même, de créer des paradis où chacun apportera sa part de savoir et d'effort. Que chaque être se donne pour faire de notre petite planète, la Terre, une oasis de paix et de lumière.

Et également dans le journal "Force Spirituelle", dans un article intitulé "Paroles de vie", je lis: Ecoutez-moi, ne perdez pas de temps, essayez de construire ensemble les bases de l'humanité nouvelle telle que vous la concevez en unissant vos pensées, vos efforts et en coordonnant vos actions".

Tout cela m'a incité à vous écrire. Depuis tant d'années je me sens poussée à agir. Quel acte plus beau que celui de créer ensemble un paradis d'où repartira la vie.

Il faut qu'il soit dans la pure nature, loin du bruit; loin de la pollution et dans un cadre grandiose. Le Faïtg, c'est tout cela. Situé en Haut Vallespir, il se trouve là un vaste mas très ancien qui s'harmonise si bien avec la nature qu'il en fait effectivement partie comme les rochers. Il a changé de teinte au gré du beau soleil magicien; il a résisté aux siècles et aux forces mauvaises qui se sont acharnées sur l'idéal qui veut s'y accrocher. Des jardins avec des fruits et des arbres forestiers aux essences diverses: châtaignier, bouleau,

acacia, frêne etc... l'entourent. les quatre hectares de terres contiguës au mas se prolongent sur 15 hectares qui ont été achetés en commun par les membres de l'association. Certains y bâtiront un refuge; quelques refuges seront mis à la disposition des personnes qui voudront venir écrire, peindre, se recueillir ou simplement se recharger en force spirituelle.

Ceux qui le souhaiteront pourront même venir y vivre en ermite.

Ce sera le village de l'association avec, en son centre, les bâtiments du Faïtg (bibliothèque, salle de conférences, de chant, de musique, de projection de cinéma et diapositives etc... et la salle commune où ceux qui le désireront pourront prendre leurs repas.)

Abstinence de chair animale bien sûr car on ne peut concevoir un paradis abattoir ou pêcherie. Abstinence également d'alcool et de tabac. Mais à part cela chacun pourra choisir ce qui lui convient: aucun régime ne sera imposé.

Il y aura aussi un atelier artisanal: un jeune couple y a déjà apporté les éléments d'une gamme variée d'artisanat.

Le Faïtg devra devenir un havre d'accueil et un champ d'action, d'épanouissement et de rayonnement de tout ce qu'il y a de meilleur en chacun.

On pourra continuer à venir y séjourner ou y vivre en communauté. Ceux qui viendront devront apporter leur écho ou travailler pour leur nourriture afin de n'être pas une charge pour la communauté. Ils devront aussi participer à l'œuvre commune mais librement, selon leurs inspirations.

Ceux qui auront œuvré efficacement et se seront

dévoués, trouveront naturellement aide et assistance auprès de leurs frères d'idéal au déclin de leurs forces physiques.

Comment sera organisée la vie communautaire et qui gouvernera?

Et bien je la vois s'organiser simplement à l'image des astres du ciel qui se groupent, s'associent, s'éteignent, se rallument et s'éclairent les uns les autres. Les uns seront plus spécialement intellectuels, d'autres plus manuels. Il ne faudra pas que celui qui est plus spécialement manuel méprise l'intellectuel et réciproquement. L'un maniera plus aisément la truelle, le niveau ou le fil à plomb, tandis que pour un autre ce sera le rabot et le marteau. Les uns seront plus résistants à l'effort, d'autres seront plus habiles; il y en aura qui seront aussi plus sensibles aux splendeurs de la nature et qui, à son contact, auront acquis le sens de la poésie et de l'harmonie. Ils auront le devoir de la rayonner autour d'eux, ce sera à eux que reviendra le soin d'être les gardiens de la nature, ce sera leur rôle de protéger les arbres, les oiseaux et les fleurs. Ce sera eux qu'il faudra consulter quand il y aura des projets de construction car ils sauront conseiller utilement pour que ceux-ci s'intègrent parfaitement dans leur cadre naturel.

Les uns auront plus de bonté, les autres plus de patience, d'autres encore plus de douceur et de sagesse. Les plus avancés apprendront gentiment aux autres à progresser. Chacun s'exercera à se débarrasser de tout ce qui empoisonne la vie, l'étouffe et la détruit: l'égoïsme, la jalousie, l'orgueil, la grossièreté, la médisance et la calomnie qui sont autant de maladies de l'âme, maladies

contagieuses pour les âmes encore faibles.

Il faudra apprendre à être fort, et pour cela développer au maximum l'être spirituel, immatériel, immortel.

Ceux qui y seront le mieux parvenus exerceront une influence bienfaisante sur leur entourage et attireront, par leur personnalité d'autres âmes évoluées. Et par les bonnes pensées de tous, il se formera en ces lieux des égrégores de paix et ce sera un centre de rayonnement en exemple.

Alors naîtront ailleurs, sur d'autres points de la Terre, dans des sites grandioses et jolis, d'autres paradis, les uns plus spécialement pour les adultes, d'autres plus spécialement pour les enfants et les adolescents. Et puis en plein cœur des cités, près des bistrots enfumés naîtront aussi des petits havres de paix et de lumière pour désintoxiquer des scènes de violence et d'horreur qu'offrent le cinéma moderne et la télévision.

Ceux qui voudront venir trouveront là le reflet de tout ce qu'il y a de vraiment grand, de vraiment beau dans les petits paradis, en attendant que la Terre toute entière le devienne.

Alors il n'y aura plus de souffrance, de maladie, d'horrible vivisection, d'abattoir, de corrida, de chasse. Les animaux eux-mêmes ne s'entre-dévoreront plus. Il n'y aura plus de guerre, ni de querelles. L'âpre et cruelle lutte pour la vie n'existera plus et l'homme aura perdu le goût morbide qu'il a aujourd'hui pour tout ce qui est répugnant.

Toute la Terre ne sera qu'harmonie et poésie et il n'y aura plus du tout besoin de véhicules à moteur pour se déplacer: il suffira de se dédoubler, de partir planer vers

d'autres lieux également merveilleux et d'envoyer des messages aux êtres d'autres planètes pour leur dire: faites comme nous.

Il m'est venu bien souvent la vision grandiose du monde à venir... Cela n'est pas utopique. Cela existe sur d'autres planètes. Quelques-uns de leurs habitants un jour ont compris que la vie jamais ne finit: ils en ont entraîné d'autres et tous ensemble ils ont œuvré pour le triomphe du bien sur tous les plans.

Voilà ce que je voudrais de tout mon cœur et de toute mon âme mais je ne sais peut-être pas bien l'exprimer. Et puis je me sens tellement entravée par toutes les forces mauvaises qui s'opposent au triomphe du bien. Voilà pourquoi je vous envoie un SOS espérant que mon message sera compris et capté par des âmes pleines de bonté.

Mon divorce

Le graphologue venait périodiquement au Faitg. Il a conseillé à Jacques de faire avec moi un divorce factice, alors Jacques est allé consulter un avoué. J'y suis allé avec lui et l'avoué lui a posé des questions:

- Vous avez des raisons de divorcer? Est-ce que votre femme vous trompe? Est ce qu'elle vous bat?

- Non.

- Alors qu'avez vous à lui reprocher?
- Ma femme est trop idéaliste, répondit Jacques.
- Et bien vous avez de la chance répondit ce sage personnage. Les idéalistes, ça ne court pas les rues, être idéaliste, ça n'est pas un argument pour divorcer!

Alors à mon tour j'ai dit ce qui ne me convenait pas chez Jacques. C'est ainsi que nous avons été déclarés en instance de divorce.

Alors le graphologue a mis Jacques en contact épistolaire avec des filles des îles de La Réunion. Il en a choisi une disposée à venir le rejoindre en France à condition qu'il paie le voyage. Et puis Jacques est parti habiter dans la résidence secondaire d'un ami pour y recevoir la réunionnaise. Elle a été longue à venir, Jacques commençait à désespérer mais elle a fini par arriver. Il nous l'a montrée et il l'a épousée. Ils ont demeuré dans un mas à quelques distances du Faïtg où Jacques faisait des travaux de maçonnerie. La compagne de Jacques attendait de recevoir le prix du partage de mon divorce avec Jacques. Pour cela Sylvain a créé avec le notaire une société civile propriétaire du mas dont Jacques avait la moitié des parts. Et je devais trouver des acquéreurs pour racheter ses parts.

Cette réunionnaise attendait l'argent avec impatience. Il m'est arrivé d'aller un soir à travers bois pour lui en apporter. J'ai eu beaucoup de chance de ne pas me perdre. Avec cette fille, Jacques a cessé d'être végétarien, en plus il s'est remis à l'alcool et même à fumer.

Quand nous avons pu le rembourser ils sont parti à La Réunion. Jacques m'écrivait que les français étaient mal vus par les réunionnais parce qu'ils leur prenaient les filles. Ils sont donc revenus à Lyon où Jacques s'est désincarné le 3 mars 2001.

C'est à cette période que Sylvain est arrivé le 15 juillet 1970. Il y avait beaucoup de monde au Faitg et sauf quelques vrais amis telle Esther et Marie-Louise personne ne comprenait vraiment. Tandis que Sylvain qui en ce temps là s'appelait Louis, il m'a tout de suite compris. Nous lisions les mêmes livres, les mêmes revues, nous aimions pareillement les bois, les forêts.

Quelques années après l'arrivée de Sylvain, Anna et Fernand sont venus. Anna a été une très honnête trésorière et Fernand s'activait très bien au jardin. Anna faisait aussi des bulletins ce qui a permis à Sylvain de planter beaucoup d'arbres fruitiers et de fraisiers. Nous avons fait connaissance de Marcelle Désobeaux et ses belles poésies.

Pour faire connaître le "Manifeste pour la survie de l'homme" de Georges Krassovsky et à l'occasion des "journées de sauvegarde de la nature" nous avons fait une petite fête à Cérêt. J'avais confectionné des masques de fleurs avec du fil de coton. J'étais heureuse, il semblait que mes rêves s'épanouissaient et allaient devenir réalité, mais ce n'était pas si facile que cela! Quand le temps était à la pluie Fernand manifestait de la colère et devenait brutal, même envers moi, de ce fait

il n'a pas pu rester avec nous. Nous avons gardé de bons souvenirs d'Anna qui avait des dons d'animatrice, elle est restée sociétaire.

Richard et Bleuette

Des jours et des jours se sont écoulés. Je n'oublierai jamais Marie-Lou, Esther et cette amie qui discrètement a sauvé le Faïtg de A. Il y a eu des bons séjournants qui nous ont bien aidés à consolider et embellir le Faïtg. D'autres sont venus simplement en visite quelques jours. Ce fut le cas de Richard. Il était déjà venu une fois, mais un soir, je portais un petit panier contenant un gentil cochon d'Inde que j'emmenais dans son nid pour la nuit quand Richard est arrivé. Il m'a dit:

- Je t'amène une copine, tu veux la voir?

J'ai répondu: " - Oui". Nous sommes montés à "Antarès"(c'était la chambre que Richard avait choisie). Quand j'ai vu cette fille étendue souriante dans le grand lit, tout de suite je l'ai aimée. Le lendemain matin elle s'est activée avec Richard pour monter un petit mur devant des fraisiers. Ils sont restés trois jours puis ils sont repartis à Toulouse. Mais Bleuette, qui en ce temps

là se prénommaient Noëlle, est revenue en stop. Et puis elle est repartie et revenue en stop encore et encore. Elle faisait la navette et se plaisait tellement au Faïtg que Richard démissionna de son travail à Toulouse et c'est ainsi qu'ils sont devenus permanents au Faïtg.

Richard est resté plusieurs années. Il savait très bien dessiner des fleurs, des plantes etc... ensemble nous avons fait de beaux bulletins, des agendas et des livrets. Et puis, influencé par sa mère et par des entités perverses il a essayé de faire beaucoup de mal. Six mois se sont ainsi écoulés. Pendant ce temps nous avons reçu Henri qui était objecteur de conscience à la mairie de Serralongue. Il a eu par Djima connaissance de notre association, mais l'état a décrété que notre association n'était pas qualifiée pour recevoir des objecteurs. Les samedis et dimanche il était au Faïtg pendant les deux ans de son service. Calme, gentil, ordonné, nous ne gardons que des bons souvenirs de son séjour parmi nous. Il est devenu facteur car il aime circuler, distribuer le courrier et contempler les beaux paysages de vallons bocagers. Quand à Richard il est resté environ six mois chez sa mère et puis un jour il m'a téléphoné me demandant de revenir au Faïtg. J'ai hésité. Il a insisté et il a dit:

- Si vous me refusez je me suiciderai!

Alors oubliant tout, je lui ai dit de revenir.

Il est revenu et il a fait des bons travaux et ensemble nous avons fait encore et encore de beaux bulletins.

Pommine et Daviani

Une année s'est écoulée, Pommine a manifesté son désir de naître tandis que sa maman carrelait la pièce du bas de la tour carrée en compagnie de Richard et de Sylvain. Cet hiver là une épaisse couche de neige s'est mise à tomber. Impossible de circuler avec notre voiture. Un taxi fut appelé. Nous sommes tous partis à la maternité de Cérêt. J'ai vu naître Pommine. C'était magnifique, là devant un superbe poster représentant une forêt automnale Pommine est apparue. Au lieu de pleurer comme le font la plupart des bébés, elle nous a souri. Tout de suite je l'ai aimée. C'était la nuit. Au matin, j'ai circulé dans cette maternité. J'ai regardé par les fenêtres les paysages enneigés. J'entendais les cris plaintifs des pauvres oiseaux. J'ai dit à une infirmière:

- Il faut donner à manger à ces pauvres oiseaux.

Elle m'a répondu:

- Bof, les oiseaux, pas besoin de s'en occuper.

Dans les poubelles il y avait du pain. Je leur en ai émietté.

Nous sommes repartis sur les routes, j'ai vu des oiseaux morts, cela m'a beaucoup peinée. Au retour j'ai dit à Sylvain de mettre une mangeoire à la porte de cette pièce qui s'appelle "Farandole" parce que Richard avait dessiné sur un mur des personnages qui se tenaient par la main. Elle était devenue belle cette pièce. Dès son arrivée au Faïtg, Bleuette avait rejointoyé les pierres avec du plâtre coloré. Maintenant, cette pièce allait devenir "Baby-cousi". La famille de Georges Delos,

époux de Lili, nous a donné un lit pour Pommine. Nous l'avons tout de suite installé, un bon petit poêle aussi, et pendant les huit jours qui nous séparaient de l'arrivée de Pommine je me suis mise à arranger cette chambre pour qu'elle soit encore plus jolie et confortable pour Popom. Sa maman l'a déposée dans son lit et sa vie au Fäitg a commencé. C'est dans la salle commun qu'elle a appris à marcher, et puis à parler. Elle nous a beaucoup étonnés quand, désignant un pot à eau, elle nous a dit: “ - C'est une cafetière”. Et puis elle nous a parlé de madame Dumoulin qui l'invitait à boire du café et à manger. Souvent Pommine nous en a parlé. Qui était madame Dumoulin? nous n'en savons rien, mais nous y voyons une preuve de réincarnation.

Pommine était une petite fille nourrie au sein par sa maman pendant un an et demi. Et puis elle a mangé à notre table végétarienne sans problème. Elle avait trois ans quand son petit frère, auquel j'ai donné le nom de Daviani, est né un beau jour de printemps dans l'eau de la baignoire que nous avions installée à Babi-cousi. Une aimable infirmière-accoucheuse était là ainsi que plusieurs de nos amis.

Daviani ne nous a pas souri comme Pommine, non il a pleuré.

Patrice est arrivé le jour de la naissance de Daviani. Il portait Pommine dans ses bras quand le maire de Serralongue est venu. Il lui a demandé:

- Etes-vous végétarien?

Il a répondu:

- Oui, depuis ce matin...

Nous gardons un bon souvenir de Patrice qui avait des

goûts artistiques. Il a aidé Richard à faire un bureau que Richard a nommé Aéolia. Il aimait beaucoup travailler au jardin et y emmenait volontiers les enfants. Des mois se sont écoulés. Patrice a fait venir sa compagne et ses deux enfants. Ils ont logé dans la maison des bois. Mais celle-ci ne s'est pas plu au Faïtg et a refusé de devenir végétarienne. Patrice est resté encore quelques temps, il a peint une belle oie qu'un ami avait sculptée. Et puis la maman de Patrice est arrivée pour lui changer les idées et lui a conseillé d'aller en Inde. Il est parti et depuis il est devenu jardinier dans la banlieue parisienne et il nous écrit tous les ans. Il avait le sens profond de l'harmonie des choses et puis il est resté végétarien, nous l'aimons bien.

Des jours et des jours se sont écoulés, Daviani, comme Pommine a été nourri au sein de sa maman, mais il a refusé d'être sevré. Nous avons fait tout ce qui était possible pour le faire manger, mais il n'y a eu rien à faire: il préférerait mourir que de manger. Alors Bleuette l'a emmené à l'hôpital de Montpellier. A Montpellier elle a rencontré une bonne doctoresse qui l'a très bien soigné. je suis émue en repensant à son arrivée au Faïtg: il était très gai et il chantait dans toutes les pièces du Faïtg: “ - Popom, maman, Popom, maman...”

Le caractère de Richard s'est assombri au point que j'ai envisagé de partir en voyage avec Sylvain. Nous avons d'abord visité une petite communauté végétarienne perchée sur une colline. Le paysage n'était pas très joli, mais les habitants étaient sympathiques. Il y avait une boulangerie, une épicerie. Les logis n'étaient pas fermés, on pouvait aller où on voulait aussi nous avons

visité. Nous sommes restés quelques jours et puis nous sommes repartis et avons visité des grottes et la bambouseraie d'Anduze. C'était très beau, nous en gardons un très bon souvenir. Mais Bleuette avait téléphoné de ne pas nous attarder. Nous sommes revenus, l'ambiance était lourde. Je me suis occupée de Pommine et de Daviani. Je leur apprenais à lire, à écrire et à dessiner, à aimer nos cocottes. Voyez la photo montre Pommine qui tient sur ses genoux coq fleur, notre adorable coq. C'était beau, mais le papa de Pommine et Daviani est reparti.

Une nouvelle opération pour ma hanche

La douleur dans ma hanche gauche devenait intolérable. Il fut décidé que je serai réopérée de la hanche à Narbonne. Sylvain m'a emmenée dans notre grande voiture que j'aimais beaucoup. Dans cette voiture J'ai émis des bonnes ondes et la souffrance s'est atténuée. J'ai quand même été hospitalisée. Sylvain est resté avec moi à la clinique. Je n'ai pas été opérée aussitôt car il fallait faire beaucoup d'exams pour cela. L'opération s'est effectuée dans un sous-sol très sombre. Je n'étais pas endormie mais anesthésiée localement. Les chirurgiens limaient, martelaient, sciaient. Je ne me rendais pas compte que c'était ma hanche qu'ils réparaient ainsi. Je ne souffrais pas du

tout, mais après la souffrance a repris. Les infirmiers étaient durs mais il y avait Sylvain qui veillait sur moi et me préparait à manger. Après j'ai dû réapprendre à marcher, à monter et descendre les escaliers à l'aide d'une cane.

Quelques jours après mon retour Pierre est arrivé. Maçon de son métier il a fait un travail admirable, participant à la réunion de l'ancienne grange avec la maison. Depuis quelques mois il venait régulièrement faire des travaux de maçonnerie, mais surtout il avait des dons extraordinaires. Quelques jours après mon opération je suis tombée dans une trappe et j'ai été blessée là où j'avais été opérée. Cela aurait pu être extrêmement grave, mais Pierre a imposé ses mains à cet endroit et cela a vite guéri.

Les bienfaits de la gentillesse

Deux ans après j'ai porté des poids très lourds et j'ai eu très mal, je me suis aperçue que j'avais une hernie au ventre. J'ai été opérée de cette hernie dans une clinique de Perpignan.

Cela a eu lieu à la clinique "Notre Dame de bonne espérance" le 16 avril. J'ai été mise sous anesthésie locale. Malgré cela, j'ai ressenti parfois des douleurs qui n'auraient pas pu se manifester si j'avais été mise sous hypnose comme cela se faisait au temps de Camille Flammarion. Le personnel qui était là, sans doute que pour leur salaire, était dénué de toute sensibilité, ne parlant pendant l'opération que de ce

qu'ils avaient mangé la veille, et c'était des cadavres d'animaux, triste chose. Je n'étais pas sur leur longueur d'onde...

Heureusement, reconduite à la chambre qui m'avait été octroyée, une chambre toute neuve, j'ai retrouvé Sylvain qui la partageait avec moi. Il m'a soignée avec dévouement et beaucoup de tendresse. Il achetait en maison diététique de bons aliments qu'il nous préparait. Je regardais par la large baie vitrée les pins aux très longs bourgeons et un sapin très haut sur lequel venait de temps en temps un oiseau, mais il y en avait peu et c'était surtout des moineaux.

Le premier jour je n'ai pas trop souffert, mais le lendemain et les jours suivants, quand il a fallu me lever c'était affreux, comme si on m'avait appliqué un fer rouge sur la plaie. Aussi j'évitais de bouger et je restais le plus souvent au lit. Mais les infirmiers et infirmières me disaient que c'était une solution de facilité et que je devais marcher quand même.

Un jour, je souffrais atrocement, quand une aide-soignante prénommée Joëlle est venue. Elle m'a pris la main, m'a parlé gentiment et la souffrance a disparu comme par enchantement. Joëlle nous a appris qu'elle était végétarienne. Et puis elle avait sans doute des affinités qui ont permis à son courant magnétique de me pénétrer. Alors à partir de ce jour j'ai été bien. Mais c'était trop tôt pour revenir au Faïtg, le chirurgien ne le permettait pas.

Alors, accompagnée de Christophe, Bleuette est venue nous voir. Joëlle nous a parlé gentiment de sa vie qui a été difficile. Bleuette m'a apporté la revue de

L'Antispécisme que j'ai lue et relue, trouvant dans cette revue des échos à ce que je pense des animaux. Ils sont égaux aux humains, c'est vrai et cette égalité devrait être reconnue. Il est inadmissible qu'ils soient torturés, assassinés et mangés parce qu'ils ont une forme différente de la notre.

Au matin du 23 avril, le drain m'a été enlevé. Joëlle me tenait la main et de ce fait je n'ai presque pas eu mal. Nous avons fait les préparatifs de départ de la clinique. Joëlle était là et j'ai gardé un bon souvenir de sa bénéfique présence.

Le soir tombait quand nous sommes arrivés. Bleuette nous avait préparé une chambre au rez de chaussée. J'ai apprécié l'entrée de cette chambre que j'avais connu encombré et que Bleuette avait très bien rangé.

Le lendemain aux premières lueurs de l'aube j'étais heureuse d'entendre les rouge-gorges et puis les merles et tous les habitants de la forêt qui s'éveillaient en chantant. Oh qu'ils sont stupides les terriens qui prétendent que les oiseaux chantent pour affirmer leur droit de propriété! La vérité, c'est que la plupart des oiseaux sont poètes et qu'ils chantent leur bonheur réel. Moi aussi j'ai chanté, mais dans le silence de mon âme en les écoutant et en respirant l'air pur et embaumé du parfum des fleurs, en contemplant le beau paysage de vallons bocagers que j'ai tant aimé depuis 1964 et cette demeure en pierres patinées par le temps et dont l'intérieur embellit au fil des années. Je suis entrée dans la chapelle toute rayonnante des vertus salvatrices présentées par des jardiniers d'une planète facilement

plus évoluée. Je me suis longuement recueillie là. Et puis j'ai pu monter tout en haut, à ma chambrette d'Horizon que j'étais heureuse de retrouver et tout à côté la grande salle de Dildréal qui invite au relax des corps pour permettre de sublimes visualisations créatrices.

Avant de partir...

Avant de partir pour le grand voyage je me dois de faire le bilan de ma vie au Faïtg:

Je suis venue animée par un idéal immense:
pas de carnivorisme, aucune cruauté bien sûr.

J'ai souhaité que les bâtiments soient rénovés pour recevoir des êtres évolués ou disposés à évoluer et que toutes les pièces deviennent harmonieuses. Bien des êtres sont venus contribuer à l'évolution de ce lieu tant spirituel que matériel et s'enrichir. La majorité des séjournants sont devenus végétaliens s'il ne l'étaient pas déjà. Au fil des heures et des jours à cette demeure j'ai donné de la vie. Des amis nous ont aidé, c'est ainsi que ce vœu a été presque réalisé. En décembre 1982 dans la grande pièce de Dildreal fraîchement rénovée s'est déroulée une cérémonie de l'éclatement de la bombe de paix. Dix neuf personnes étaient présentes et c'était vraiment une ambiance de paix, de douceur et d'harmonie qui s'est terminée par des rondes et des chants. Cette cérémonie s'est faite à l'instigation de Bernard Benson qui, après avoir travaillé pour la guerre s'est converti au bouddhisme et a créé un mouvement pour la Paix. Il a d'ailleurs écrit "Le livre de la paix".

J'ai souhaité que ce domaine s'agrandisse. Il s'est agrandi, et je souhaite que tous les êtres qui viennent en

ce lieu soient comme nous protecteurs et gardiens de ce lieu et des idéaux qui s'y rattachent.

J'ai souhaité qu'il y ait un espace réservé aux animaux choisis parmi les plus sages, les plus doux, comme ceux que j'avais vu au parc de Clères. J'ai écrit aux nouveaux animateurs de ce parc mais je n'ai reçu aucune réponse parce que ce parc est devenu un zoo comme les autres avec des lions, des tigres etc... A maman terre nous avons accueilli des poules, coqs, canards, lapins, pigeons, oies, cochons-dinde, de multiplats livrets en parlent, ils ont fait partie de notre grande famille .

Près de ce parc j'ai souhaité qu'il y ait un jardin et dans ce jardin une jolie maison d'enfants (la maquette de cette maison ronde a été faite, elle est là-haut près de Dildréal ou on peut la voir).

je voyais un grand et bel édifice de forme ronde, cela dans un grand jardin. Tout cela à l'orée des bois pour accueillir des enfants qui seraient sous la protection de sages jardiniers des âmes pleins de sollicitude et d'immense bonté.

Les parents demeureraient au mas du Faïtg et dans les lieux environnants, dans de jolis logis arrondis.

Mais cela ne s'est pas réalisé,

Il y a plusieurs années un communautaire, Jean Imbert, avait invité un moniteur de colonie de vacance de jeunes enfants entre six et huit ans. Il s'est formé une ronde. J'ai apporté une adorable cane, je l'ai mise dans les bras d'une fillette et lui ai dit de la caresser et de la passer à

une autre enfant. La fillette a longuement caressé cette cane et elle s'est exclamée:

- Je ne savais pas qu'une cane pouvait être aussi douce, aussi gentille. Il arrive que mes parents achètent du foie gras de canard; je leur dirai que c'est cruel de manger leur foie, qu'il ne faut jamais faire cela à des petits êtres si gentils.

Jean a alors expliqué qu'il n'y avait pas que les canes et les canards qui sont gentils:

- Tous les animaux sont gentils, les poules, les lapins, les vaches, il ne faut pas les manger, nous ici on en mange jamais.

Alors la petite fille s'est exclamée:

- Et bien moi, je n'en mangerai plus jamais!

Et les autres enfants de dire: " - Tu as raison".

Tout ce petit monde était gai, c'est un beau souvenir que j'ai gardé.

Mais après cela Jean nous a amené des adolescents. Il a essayé de les éveiller mais il n'a pas réussi: ça a été une catastrophe! cet épisode vient d'un passé un peu lointain.

En voici un plus récent:

Voyage à Lardy et Méréville

Nous avons fait connaissance de Guy et Johana venus plusieurs fois séjourner au Faïtg. Demeurant à Lardy, ils nous ont parlé de ce pays que j'ai beaucoup aimé et nous ont invité à venir le revoir.

Sylvain m'a donc emmenée par le train à Lardy, là où

j'ai habité pendant huit ans il y a une quarantaine d'année. Ce pays a tellement changé que je n'ai presque rien reconnu. Mais Johanna et Guy nous ont emmenées dans une boulangerie biologique (Demeter) dont le vrai bon pain se fabrique sous les yeux du client très aimablement reçu. Nous gardons un très bon souvenir de cette harmonieuse boulangerie tenue par Hélène et Pierre Delton. Un beau moulin équipé d'une bluterie y est aussi exposé.

Guy et Johanna nous ont conduit à Méréville où j'ai demeuré de 18 à 24 ans (c'était de 1938 à 1944). Il y a donc soixante ans de cela. J'étais très émue de revoir presque pareil les paysages que j'ai aimé, notamment celui du dessin que j'ai fait à l'époque, dessin représentant l' environnement du lieu où j'habitais. A l'horizon de ce dessin apparaît la colonne "Trajane". Devant cette colonne, je me revoyais tout en haut contemplant avec ravissement la rondeur de notre chère planète. Et puis, près d'une brèche dans le mur du parc, je me revoyais courir pieds nus dans les marécages, toujours suivie par mon rouge-gorge. Je me voyais entourée de poules d'eau qui n'avaient pas peur du tout.

Johanna et Guy nous ont emmenés à la belle mairie qui, extérieurement n'a pas changée, seul l'intérieur a été modernisé. Johanna m'a gentiment présentée à l'aimable secrétaire comme étant une très ancienne habitante du bois de Boulogne en Méréville devenue écrivain. Sur ce, j'ai dit que j'avais toujours gardé un bon souvenir de ce pays et que j'avais participé à la pétition pour que le parc et le château ne soient pas vendus à un particulier, mais qu'ils soient rénovés pour redevenir un peu ce qu'autrefois il était. Ensuite,

Johanna et Guy nous ont emmenés au syndicat d'initiative où j'ai pu recueillir des imprimés sur tous les lieux connus et aimés dans mon enfance: Juvisy, qui m'a fait penser à Camille Flammarion, Verrière le buisson qui a évoqué pour moi les vastes champs de fleurs de Vilmorin et les bois de Verrière si souvent parcourus, l'âme pleine de rêves.

Merci Johanna et Guy de nous avoir si fraternellement accueillis et de m'avoir permis ce retour aux sources de ma vie.

C'est dans la douce voiture transmise par Guy que nous sommes revenus vers nos montagnes sur une triste autoroute et sous un ciel tout gris parfois noirci par des fumées d'usine. Arrivés dans notre belle région, le ciel est apparu tout constellé d'étoiles et c'est avec ravissement que nous avons retrouvé le Faïtg bien aimé où Bleuette nous attendait.

Après le voyage à Lardy j'ai beaucoup pensé à Sylvain. Malgré son grave handicap il a toujours été le fil de ma vie. Sans lui je n'aurais jamais pu écrire "Les Sources du Bonheur" et la première partie de "Etape sur la route de l'infini". Dans les hôpitaux il m'a suivi, c'est une preuve de dévouement aussi j'ai pensé qu'il serait bien de renforcer notre union spirituelle par un mariage officiel. Pour cela nous avons fait les démarches nécessaires. Ainsi par un beau jour ensoleillé du 13 décembre 2002, nous étions tous deux vêtus de nos robes blanches que j'avais confectionnées il y a très, très longtemps. Avant d'aller à la mairie de Serralongue nous nous sommes tous réunis dans la grande salle de

Dildréal. Il y avait Bleuette, bien sûr, et puis Robert, Bertrand, Nicsor, sa compagne et leur enfant nommé Oriane, Jorda et puis Olivier. Nous avons chanté l'hymne du domaine de Maman Terre et Mille colombes. Olivier nous a lu le poème qu'il avait composé à notre intention, des photos ont été prises, tous réunis devant le tableau représentant notre maman Terre dans le ciel, réalité que nous ne devons jamais oublier.

Plus de six années se sont écoulées, mes forces physiques

peu à peu m'abandonnent, mais Sylvain est là, il soutient mon corps, mon âme par sa gentillesse, sa disponibilité me permettant d'écrire cette dernière partie de "Etape sur la route de l'Infini".

Comme je viens de l'écrire sur notre dernier bulletin, Bleuette a fait un gros travail d'allégement, d'abord à "Babi-cousi" devenu "Piani-cousi" et puis dans la grande bibliothèque allégé de multiples livres néfastes ou inutiles. Dans cette pièce nous ferons de la musique harmonieuse et douce. Et maintenant, Bleuette, jardinière hors ligne des jardins de maman Terre, cultive en B.R.F. (bois raméal fragmenté, c'est à dire broyé ce qui nettoie la forêt et évite les incendies) Bleuette a vraiment la main verte, elle fait naître, grandir et s'épanouir mille merveilles de végétaux encore inconnus des jardins ordinaires. Tout cela est très bien, mais n'oublions pas les bois: Vus de loin ils semblent magnifiques ces bois, mais c'est une véritable forêt vierge qui encadre le domaine de maman Terre! il

manque de bras pour travailler dans la forêt.

Voici ce que j'ai écrit à ce sujet dans notre petit bulletin numéro 129 :

Dans la forêt le vendredi 18 mai 2007

Malgré le bon soleil, tout au long de cette matinée j'étais triste. A 11 heures je suis descendue pour prendre le repas, mais je ne l'ai pas pris. J'étais hantée par des souvenirs d'autrefois où l'on montait à la colline aux bruyères pour chanter et assister à l'apparition du soleil. L'idée m'est venue de remonter là-haut. J'ai marché, marché à la recherche de ce lieu, mais je ne l'ai pas trouvé. Je me suis perdue dans les broussailles qui arrachaient mes vêtements et me blessaient. Alors je me suis souvenue des souhaits que j'avais formulé pour cette forêt: des sentiers, de multiples sentiers où l'on passerait souvent le râteau pour pouvoir marcher pieds nus, et puis des bancs, des refuges ronds ayant des toitures en forme d'entonnoirs. Que de rêves évanouis! Je pensais aussi aux "Clés de la Nature" que j'avais écrit pour que disparaissent les affreuses pancartes sur lesquelles il est marqué: "Propriété privée, défense d'entrer". Ces carnets appelés "Clés de la Nature" dorment dans l'annexe du bureau où ils ont été oubliés. Je me suis rappelée aussi du carnet de visualisation d'un monde Harmonieux et Doux. Je pensais à tout cela tandis que j'étais cernée de toute part par d'épineuses

plantes sans autre perspective que de périr corporellement en ce lieu. J'étais désespérée quand j'ai entendu une voix qui me disait: "descends, descends avec beaucoup de prudence et tu trouveras un sentier qui te conduira dans ton lieu aimé." Mais une peureuse entité me disait: "non, tu ne trouveras pas de sentier, c'est un cours d'eau et tu vas te noyer!

J'ai longuement hésité, et puis tout à coup je me suis décidée à descendre avec beaucoup de précaution et je me suis rendu compte que c'était vraiment un sentier. Bientôt je me suis retrouvée dans des lieux familiers et j'ai compris qu'un sursis m'était accordé, mais que je devais en profiter pour redonner de la vie à toutes les bonnes idées du passé et surtout à la forêt. Il était quatre heures vingt quand je me suis retrouvée dans la salle commune du Faïtg.

Les quatre personnes actuellement en ce lieu sont Viviane, la fondatrice, arrivée le 8 février 1964, Sylvain en 1970, Bleuette depuis 1981 et puis il y a Suzanne qui est venue il y a longtemps. Elle nous a donné des tourterelles et nous a fait connaître Réna cette sage petite cocotte. Et puis Suzanne s'est absentée pendant sept ans. Elle a étudié les remèdes naturels. Elle vit un peu à part dans un logis appelé Passiflorine et nous aide beaucoup de son savoir et de ses pensées.

Le domaine de maman Terre est sous la protection d'un bail de quatre-vingt dix neuf ans renouvelable. Ainsi il ne peut pas être vendu, il est acquis à maman Terre et à

l'idéal.

J'espère, j'ose encore espérer la venue d'un sage végan qui a conscience de faire partie de l'univers infini et qui saura par sa présence active réconcilier les êtres et faire aimer ce domaine de maman Terre dans toute son harmonie et sa poésie.

Nous aimerions trouver des nouveaux associés pour créer des films ayant pour but d'éveiller des âmes à un monde vraiment Doux et Harmonieux. Le lieu pour projeter ces films ce serait l'ancienne chapelle devenue le "Sanctuaire des bons jardiniers"

Merci à tous ceux qui ont compris l'idéal et au fil des années nous ont aidé et encouragé.

Si vous avez trouvé quelqu'écho dans votre cœur à la lecture de ce livre n'hésitez pas à nous écrire: Douceur et Harmonie, domaine de maman Terre 66230 Serralongue.

Nous souhaitons à tous les vraies richesses. Ce sont les vertus salvatrices, seules valeurs que l'on emmène dans l'au-delà.